58E ANNÉE DÉCEMBRE 1951

★

REVUE DE PARIS

HENRI MONDOR : Alain

GABRIEL PUAUX : La Crise du Proche Orient

BÉATRIX BECK : Léon Morin, Prêtre (I)

JACQUES PERRET : Inventaire du Cartable

DENIS DE ROUGEMONT : Journal de l'Inde (1951)

MAURICE TOESCA : Hoelderlin et Diotima

ÉDOUARD PEISSON : Le dernier Choix

GEORGES DUMÉZIL : Mythes romains

Commandeur de MONCLAR : Souvenirs sur Louis XVI

ED. GISCARD D'ESTAING : Finances et Défense

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, JEAN FAYARD, JACQUES FÉVRIER, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages
HENRI MONDOR	Alain	5
GABRIEL PUAUX	La Crise du Proche Orient	17
BÉATRIX BECK	Léon Morin, Prêtre (I)	29
JACQUES PERRET	Inventaire du Cartable	49
DENIS DE ROUGEMONT	Journal de l'Inde (1951)	56
MAURICE TOESCA	Hoelderlin et Diotima	70
ÉDOUARD PEISSON	Le dernier Choix	83
GEORGES DUMÉZIL	Mythes romains	105
Commandeur de MONCLAR	Souvenirs sur Louis XVI	116
ED. GISCARD D'ESTAING	Finances et Défense	127
DENISE BOURDET	Images de Paris	137
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	145
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	150
	Le Mois à Paris	164
	Chronique bibliographique	175

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. 28

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 30

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.350

Angleterre .. .. £ 2/9

Égypte .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

La différence que l'on peut constater entre le prix de 2.300 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409.
Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

LA REVUE DE PARIS

publiera en 1952 :

Romans et Nouvelles :

LE GOUVERNEUR,
par **Jean GIONO.**

LA MORT SUBITE,
par **Blaise CENDRARS.**

MARGARITA,
par **Serge GROUSSARD.**

UNE NUIT D'ÉTÉ,
par **André DHOTEL.**

LE BOURREAU,
par **Pär LAGERKVIST.**

ENQUÊTE SUR LE MACHIN,
par **Jacques PERRET.**

HARRY,
par **Henry THOMAS.**

LA MEXICAINE,
par **Alberto MORAVIA.**

CELA S'APPELLE L'AURORE, par **Emmanuel ROBLÈS** et des textes de **Jules ROMAINS,** de l'Académie française, **LA VARENDE, Paul MORAND, Marcel AYMÉ, Roger PEYREFITTE, HERVÉ BAZIN, Maurice DRUON, Jacques CHENEVIÈRE, Pieyre de MANDIARGUES, Pierre BOULLE** et **Françoise MALLET.**

Pièces de théâtre :

GILBERT ET MARCELLIN,
par **Paul GÉRALDY.**

LES NOCES DE DEUIL,
par **Philippe HÉRIAT.**

Études littéraires et Essais :

MARCEL PROUST
ET JEAN SANTEUIL,
par **André MAUROIS,**
de l'Académie française.

LES ROMANCIERS
PEUVENT-ILS TOUT DIRE?
par **Émile HENRIOT,**
de l'Académie française.

SOUVENIRS SUR HENRY BAUËR,
par **Gérard BAUËR,**
de l'Académie Goncourt.

JOHN HERSEY ET LA MURAILLE,
par **Joseph KESSEL.**

J'AIME LA BIBLE,
par **Paul CLAUDEL,**
de l'Académie française.

SAINTE BEUVE ET BAUDELAIRE,
par **André BILLY,**
de l'Académie Goncourt.

L'ALPHABET DES AVEUX,
par **Louise VILMORIN.**

SITUATION DE LERMONTOV,
par **Henri TROYAT.**

BERNADETTE A NEVERS, par **Michel de SAINT-PIERRE,** et des études de **Georges DUHAMEL, J. et J. THARAUD, Henri MONDOR, J.-L. VAUDOYER,** de l'Académie française, d'**Edmée de la ROCHEFOUCAULD,** de **Julien Green,** de **Carl BURCKHARDT,** de **Pierre DESCAVES, Robert KEMP, Jean CASSOU,** de **Francis AMBRIÈRE, Jacques LAURENT, R.-M. ALBÉRÈS, Henri MARTINEAU, René DUMESNIL, Robert KANTERS, René LALOU, Maurice NADEAU, Pierre de BOISDEFFRE, Yves-Gérard LE DANTEC,** etc.

Correspondances et Journaux intimes :

Suite des LETTRES DE BALZAC
A L'ÉTRANGÈRE,
publiées par **Marcel BOUTERON.**

LE JOURNAL DE BOSWELL
(Londres en 1765).

Des inédits de **Marcel PROUST** et de **Romain ROLLAND.**

LETTRES DE BENJAMIN CONSTANT,
publiées par **Jean MISTLER.**

Fragments inédits
du JOURNAL D'AMIEL,
publiés par **Léon BOPP.**

LETTRES DE MÉRIMÉE
A TOURGUENIEV,
publiées par **Maurice PARTURIER.**

NOTES SUR BARRÈS,
par **Charles du BOS.**

(Voir la suite au verso)

Souvenirs historiques et littéraires :

VOYAGES ET ÉVASIONS DE JEAN LEROUX, GARDE DU GÉNIE (1786-1812).

SOUVENIRS DE L'ABBÉ DE VÉRI SUR LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME, publiés par le **duc de CASTRIES.**

LES DERNIERS JOURS DE GŒTHE, par un de ses intimes : **Clément WENCESLAS COUDRAY.**

SOUVENIRS DE VIENNE, par **SAINT-AULAIRE.**

SOUVENIRS SUR PIERRE LOTI, par **Myriam HARRY.**

Récits de voyages :

AUX ÉTATS-UNIS, par **Marc CHADOURNE.**

DE LA CASPIENNE AU JAPON, par **Agnès CHABRIER.**

IMAGES DU PACIFIQUE, par **J. MARIOTTI** et **B. VILLARET.**

ANGOLA ET MOZAMBIQUE, par **Philippe SOUPAULT.**

FINLANDE ET LAPONIE, par **Paul MOUSSET.**

PÉROU ET BOLIVIE, par **Louis BAUDIN.**

Études historiques :

DESTIN DES SOUVENIRS, par **Pierre GAXOTTE.**

OU EN EST LE PROBLÈME D'HOMÈRE? par **Émile MIREAUX.**

et des études d'**Adrien DANSETTE, Alfred MÉTRAUX, J. de RICAUMONT,** etc.

Études politiques et économiques :

FAIRE L'EUROPE, par **Paul REYNAUD.**

LES DEUX ALLEMAGNE, par **Robert d'HARCOURT,** *de l'Académie française.*

et des articles d'**André SIEGFRIED,** de l'Académie française, de **Gabriel PUAUX, Pierre FRÉDÉRIX, Jean ALLARY, Michel CLERC,** etc. et des GRANDES ÉTUDES ÉCONOMIQUES d'**Ed. GISCARD d'ESTAING.**

Études scientifiques :

LES NOUVELLES PERSPECTIVES DE LA GÉNÉTIQUE, par **Jean ROSTAND.**

LE DRAME DE LA NAISSANCE, par le professeur **R. DEBRÉ.**

et des études du professeur **DELAY,** de **Pierre ROUSSEAU, Louis CORMAN, Georges TOUDOUZE, Pius SERVIEN, Jean DORST.**

***Les Chroniques de* la Revue de Paris :**

PARMI LES LIVRES, par **Marcel THIÉBAUT.**

IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET.**

LES LIVRES D'HISTOIRE, par **Pierre AUDIAT.**

LES PORTRAITS CONTEMPORAINS, de **Paul GUTH.**

LE MOIS A PARIS, par **Jacques CHASTENET,** de l'Institut. (La Politique), **Claude ROGER-MARX** (Les Arts), **Jean FAYARD** (Le Cinéma), **Serge VEBER** (Cirque et Music-Hall), **Jacques FÉVRIER** (La Musique), **Georges PILLEMENT** (Paris d'hier et d'aujourd'hui), etc...

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
Catalogue " LE CURIEUX " *sur demande*
Achat de Bibliothèques

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
(Angle Rue de Seine)
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

LES
ANNALES
- CONFERENCIA -
Sommaire de DÉCEMBRE
PAUL-HENRI SPAAK
S.O.S. SAUVONS L'EUROPE
•
DUSSANE
LE MISANTHROPE
•
MAURICE BEDEL
TROPIQUES NOIRS
•
ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT
DÉCORATION

MEUBLES DE LUXE
ET UTILITAIRES

100, Fg SAINT-ANTOINE
PARIS
(XIIe)

EXPOSITION PERMANENTE DE
MEUBLES ANCIENS ET MODERNES

Devis sur demande

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : 400 Millions de francs
Réserve : 460 Millions de francs

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2 – PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

Agences et Bureaux
en France, dans l'Empire Français
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO
303
CONTIENT
4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR
STYLOMINE

ALAIN

par Henri Mondor

J'ai connu Alain, il y a une trentaine d'années, à la faveur d'une circonstance qui eût pu sembler n'être que hasard, mais que l'admiration avait sans doute préparée ou devait favoriser.

Un après-midi, était entrée, dans mon cabinet de consultation, une jeune femme, envoyée par l'une de ses sœurs, comme elle universitaire. Avant de demander conseil, elle me fit part, avec une émotion qui me frappa, d'une surprise en apparence infime : « Dans la pièce où j'ai attendu pendant quelques minutes, il y a sur une table un petit livre relié dont la découverte m'a donné une si grande confiance que je n'ai plus peur du tout. » C'était un tirage à part des *Marchands de Sommeil*, discours d'une fête de juillet, au Lycée, prononcé par Alain et où, dans un mouvement et une langue qui m'avaient ravi, sa vocation et sa puissance d'éveilleur se définissaient.

Après une demi-heure, quand il ne fut plus question de médecine ou de chirurgie et que la consultante, assurée qu'elle n'était pas malade, songea à partir, elle me demanda, près de la porte, guérie en même temps d'une sécheresse qui n'avait été que frayeur : « Puisque vous aimez tant ce qu'écrit Alain, seriez-vous heureux de faire sa connaissance ? » J'avais lu tous les *Propos* publiés ; mais, de l'auteur, je savais seulement quel éclatant souvenir il avait laissé à Rouen, quel prestige il avait à Paris et que, pour mieux protéger une farouche solitude, il vivait en banlieue, ne se souciant ni d'admirateurs, ni d'amis, ni de lecteurs ; cependant, la jeune femme, avec l'esprit de discrétion, montrait qu'elle ne doutait pas

Copyright by Revue de Paris 1951

plus du plaisir qu'elle me ferait que de la facilité qu'elle aurait de me présenter à Alain.

Je les reçus ensemble quinze jours plus tard, et, jusqu'à 1940, c'est-à-dire pendant près de vingt ans, j'eus l'honneur et la joie, qu'on me dit avoir été rarement accordés, de voir arriver, une fois par trimestre, pour une heure éblouissante ou deux, et, comme il l'a écrit, « pour de l'excellente amitié », le grand homme, le plus souvent avec celle qu'il appelait Sœur Monique. De mon côté, je me rendais quelquefois au Vésinet, dans cette petite maison, près de la voie ferrée, qui n'est pas sensiblement plus grande que celle d'un garde-barrière. C'est là que tant de pages ont été méditées, puis, sans une reprise ou une rature, vite écrites, par une main et une approbation aussi résolues que la pensée.

***

Peu d'années avant le début de la dernière guerre et de l'insupportable contradiction qu'elle infligeait à l'auteur de *Mars ou la Guerre jugée*, furieux contre « l'immortel porteur de foudre » qu'est l'homme, et presque désolé « que l'âge l'ait emmené dans ces temps maudits », Alain eut une très grave maladie, par attaque foudroyante, que son médecin du Vésinet et mon ami le docteur Laporte soignèrent avec un dévouement et une science dont je fus chaque jour le témoin et dont Sœur Monique, sans les forces nécessaires, se fit l'angélique infirmière. Pendant plus d'une semaine, Alain demeura au plus près de la mort et puis, des semaines encore, resta menacé d'impotences et de lacunes tragiques. Sœur Monique succomba bientôt, brisée par l'angoisse et par les nuits blanches. Quant au convalescent, dont la vie avait été toujours trop sédentaire, il se vit peu à peu déformé, ankylosé, cloué par des rhumatismes aussi impitoyables que ceux de Bergson. Pendant six ans, il ne quitta plus guère la maison, enfin la chambre, mesurant, avec une lucidité désormais laconique, moins souvent grommelante que courageuse, ce que l'attaque avait emporté de lui.

Pour ces six ans, comme pour les autres années, l'amour et l'adoration aménagèrent, auprès d'Alain, tout ce qu'il faut, aux plus forts eux-mêmes, d'heureuse compréhension, de douceur, de dévouement. Je m'excuse de devoir me dire l'un de ceux qui ont les meilleures raisons, la meilleure, je crois — une promesse exigée — de ne pas laisser ignorer quelles compagnes, pour ce maître de tant d'esprits remarquables, ont été, tour à tour, Madame Morre-Lambelin, puis Mademoiselle Gabrielle Landormy devenue Madame Chartier, et de ne pas laisser méconnaître non plus ce qu'a fait, pour « l'Homme » des quinze dernières années, son disciple Maurice Savin, professeur, à son tour, en un haut lieu.

***

« L'Homme », ainsi que le désignaient entre eux ses élèves, était, de bien des façons, grand parmi les grands et l'on peut estimer que ce

surnom, accepté de la précédente par chaque promotion et qui comportait évidemment la majuscule, se voulait une somme de ce qu'Alain, avec une simplicité imposante, offrait d'abord à contempler de libre, de vrai, de viril, de volontaire, d'humain et de créateur.

Une haute taille, de fortes épaules qu'un de ses élèves a comparées à celles de Platon, un autre à celles qu'aimait Aristote, un assez large chapeau, une canne et des gants de province lui donnaient, au temps des moustaches, par une sorte de premier paradoxe, l'aspect cossu, débonnaire et prudent d'un propriétaire terrien, par exemple de Normandie ; mais il se disait volontiers du Perche. Sans moustache, et une fantaisie de cravate étant survenue, il avait l'air, quelquefois, d'un ancien élève des Beaux Arts, mais, second paradoxe, Grand Prix de Rome.

Même nu-tête, il ne découvrait pas aussitôt l'intellectuel. Une pensée particulièrement infatigable et profonde n'avait presque rien modelé ou inscrit dans ces robustes traits : rien au front et, le plus souvent, rien aux yeux ; simplement se voyait, dans le dessin gouverné des lèvres et leurs expressions, une extraordinaire richesse de nuances, toutes discrètes qu'elles se voulussent. A regarder la puissante architecture de l'ensemble et la placidité du visage, l'on admirait aussitôt, sachant l'œuvre et avant qu'il n'en proclamât lui-même, en bavardant, la facilité d'édification, qu'un esprit de ce rang fût à la fois si peu soucieux de se composer une tête, de s'afficher, et se montrât si bien porté et supporté par le corps.

Alain était assez curieux des autres et de tout, assez épris et assuré d'égalité, pour n'avoir jamais risqué de devenir un personnage ou de devoir un jour s'en défendre. Dans le mouvement fréquent des sourcils, dans certains regards glissés de coin ou venus, par-dessus les verres, de la chaire, du tableau noir ou d'un rêve, à peine croyait-on apercevoir quelques tics de professeur ; tous, fût-ce avec des boutades ou des moues, d'une bonhomie savoureuse et saisis d'abord par lui, immanquablement. De même, s'ajoutant à un riche pittoresque naturel de l'humeur, quelques habitudes de métier paraissaient dans des exclamations encourageantes pour l'interlocuteur ou des appréciations presque notées, chiffrées, de ce qu'il venait lui-même de dire ou d'entendre : « Tiens, ça c'est bon ! » ou : « Voici qui est trop difficile pour le temps que nous avons » ou : « Voilà un beau chemin de traverse, ami, allez-y ! »

La virtuosité, la réussite d'éloquence, la véhémence de certitude, les éclairs ou les éclats d'une parole si entraînée, il préférait les éviter ou s'en ressaisir avec des correctifs variés : raccourcis de plein fouet, incidente bouffonne, conseils à soi-même, froncements ou réprobations ; mais, surtout, le regard très embelli, alors, d'une lumineuse échappée vers la fenêtre, il laissait découvrir des efforts nus de pensée et cette recherche probe des mots où, se gardant de briller sinon de surprendre, il émerveillait par des affirmations débordantes de sève et de métaphores poétiques : heureux de penser, de chercher, mais, quand resplendissait une découverte, n'insistant pas et ne s'arrêtant jamais à ces soins d'étalage

et d'emballage où l'on voit s'appliquer, en marchands, de moindres introspecteurs. Autant que dans ses livres, de l'humour aussi, mais, là encore, abrégé, léger ; sans complaisance pour soi-même. « Si Dieu se montrait en roi des rois, il n'aurait certes que des courtisans ; la religion se sauve en ajournant cette mortelle cérémonie. »

L'on s'inquiétait de trouver, presque toujours, en conversant avec lui, plus que conciliant, approbateur, heureux, un homme, de vues si originales, si expérimentées, qui semblait avoir tout repensé avec une aisance familière et quelque divertissement d'omnipotence aphoristique. N'appelait-il pas pouvoir royal le jugement solitaire et libre d'un Gœthe? Devant Alain, chacun, j'imagine, souffrait de se sentir insuffisant et inclinait à prendre pour de l'indulgence les faciles assentiments que le bon géant accordait. Sans avoir trop à résister au rire, il était si gai dans le dialogue, si appliqué sans doute à n'y pas triompher et à éviter discussions et formules de convenance, que sa prodigalité faisait parfois redouter qu'il se plût à préparer des pièges à la griserie. Cette amène maîtrise de soi dont il donnait l'exemple sans raideur et qui lui épargnait les controverses, n'était, en réalité, il le répétait, qu'une victoire de la volonté sur de promptes violences naturelles. En trois ou quatre circonstances, l'une le conduisant jusqu'à des ripostes blessantes contre le célèbre Herr, n'avait-il pas appris que ses irritabilités n'eussent demandé qu'à se faire colères explosives et oratoires? Il sut tôt en esquiver et le spectacle et la vanité. De même, la vigueur athlétique que sa stature paraissait annoncer n'avait pas été, lors de simples surmenages de jeunesse, sans lui paraître assez vulnérable pour que deux des signes de sa sagesse fussent, assez tôt, le souci de ménager l'essentiel de sa résistance et le plaisir de célébrer, badin, fortifiant ou socratique, les bénéfices d'une certaine forme de nonchalance, adoucissant sans l'alanguir sa fougueuse résolution de se montrer toujours libre.

Il ne faisait aucune difficulté pour reconnaître que sans des mois de repos forcé, à vingt-deux ans, et l'apprentissage, à cette occasion, de l'utile inquiétude, il eût peut-être accepté d'être attiré plus loin, dans sa carrière, par certaines émulations, ne doutait pas de ses aptitudes à y réussir, eût sans doute été de Sorbonne ; mais, en définitive, estimant que l'ambition déçue est mauvaise conseillère tandis qu'une ambition matée fait un homme, il préférait, aux précautions d'une ascension vers les honneurs, les avantages de l'indifférence ou, plus rarement, un mépris hilare. « Ne pas faire le beau pour avoir du sucre » ; « ne pas regarder du côté des cuisines » ; « ne pas aller à la mangeoire d'or » ; « ne pas prendre le mors » étaient quelques-unes des formules où se cabrait, avec des souvenirs apaisés, une indépendance qui était sa passion et dont il n'ignorait pas qu'elle lui valait, d'année en année, les jeunes suffrages. Mais il eût trouvé aussi bas qu'un arrivisme le goût de flatter les élèves et de les laisser faire de lui, pour un prestige trop facile, une sorte de champion de cet anticonformisme que les débutants et le public, sans égale candeur,

encouragent volontiers ; les premiers par inculture désinvolte et défi d'impertinence, le second par un désir médiocre de voir contredire et contrecarrer ceux que la vie a élevés aux postes influents.

Alain croyait préférer les lycéens aux étudiants ou plutôt le lycée à la Faculté, la classe à l'amphithéâtre, aimant surtout ceux dont il espérait qu'ils eussent conservé cette partie d'enfance, « qui n'a pas voulu apprendre la ruse ». Il disait encore avoir régulièrement vérifié que la moindre enflure d'importance tue les meilleurs et il déplorait, dans sa bonne opinion générale ou généreuse de l'homme, sinon des hommes, que « faire l'imbécile » fût, tant parmi les adultes que parmi les jeunes, un mouvement si fréquent.

***

Chez l'écrivain que devint Alain, l'on ne connut jamais moins d'humeur réfractaire que chez le professeur du lycée Henri IV. Il ne s'en vantait pas, mais se laissait féliciter de n'avoir jamais accepté qu'un de ses manuscrits chez l'éditeur fût d'abord jugé, de ne pouvoir, en aucun cas, adresser un de ses livres à un critique, enfin de s'être toujours connu ou voulu aussi satisfait d'un petit nombre de lecteurs que touché de leur assiduité. « Je n'écris que pour un millier de lecteurs assuré que ce millier me suivra toujours. » Inversement, pour ainsi dire, il suffisait d'un rien pour atteindre l'impressionnabilité charmante du philosophe de la volonté et du maître du libre arbitre. En une minute, sur la suggestion ou la prière d'un ami, ou, plus simplement, encore sur l'évocation, dans le dialogue, d'un titre possible, d'un recueil souhaitable, Alain pouvait prendre la détermination d'écrire un livre ou celle de publier un manuscrit presque oublié. Je connais cinq ouvrages de lui dont la composition a été la suite de l'affectueuse conclusion de cinq entretiens. « Tant que j'écris je ne me soucie de personne ; mais pour que je passe à la publication il me faut des éloges, d'instantes demandes. C'est dire que les Méchants Génies, toujours occupés de leur gloire et de leur ennui, m'auraient très aisément réduit au silence, si je n'avais été entouré toute ma vie par de Bons Génies qui m'ont pour ainsi dire tiré un ouvrage après l'autre. » Il valait mieux que Zoïle ne l'emportât pas.

« L'Homme » était si parfaitement simple et généreux qu'il lui est arrivé, en bien des pages, de prêter, à un interlocuteur désigné ou innommé, de très subtils ou obscurs propos dans lesquels celui-ci ne reconnaissait que la fécondité ou la griffe du maître. Que de fois, en bavardant, faisait-il, à l'autre, l'honneur d'une trouvaille qu'en seigneur prodigue il avait préparée et laissé cueillir !

Son détachement des affichages, des chamarrures et des gains était si vrai qu'Alain n'avait pas à faire savoir, comme d'autres, moins véridiques, qu'il n'ambitionnait ni Faculté, ni Académie, ni parure de veston.

L'ascendance paysanne, vivante en lui, ses pensées fréquentes sur la

nature, le culte d'un père qu'il appelait un Diogène de canton, semblaient, avec le souvenir du *treuil* cher à son maître Jules Lagneau, l'aider à abandonner souvent logique, dialectique et ombres vénérables de l'histoire de la philosophie, pour retrouver l'appui du réel, de l'objet, de l'outil. Comme un escrimeur, avant de commencer, fait plier son fleuret, pointe à terre, on le surprenait aussi, dans l'épreuve de ses idées, les incurvant au maximum ou les contestant ; et tout d'un coup, tourné contre soi, avec « d'énormes badinages » où le Normalien se révélait, il faisait éclater une évidence, mais en morceaux. Si l'obscurité de certains développements ou de quelques aventureuses libertés faisait parfois craindre, à l'auditeur le plus confiant, des sentences un peu arbitraires ou tranchantes, c'est qu'Alain faisait un large crédit à chacun, tenait que l'esprit se débrouille bien dans l'embrouillé et qu'à l'inviter à une attention d'abord stupéfaite, au lieu de tracer tous les chemins, on lui offre ses meilleures occasions de s'éveiller ou de se surpasser. Lui-même semblait occupé assez souvent « à rétablir le riche désordre contre les dieux administrateurs ». A peine s'était-on reproché de n'avoir pas la possibilité de lui dire, un peu moins irrespectueusement, ce qu'un de ses vieux camarades lui lança un jour et qu'Alain a rapporté lui-même : « Ne te crois pas obligé d'être obscur », qu'il arrivait, après des passages assez difficiles pour l'interlocuteur, à quelque riche jugement, plus tard imprimé, dont on se trouvait avoir vu naître la fleur ou le premier état : « En tous les temps, l'univers bien regardé fut ce qu'il est, fidèle et pur, sans tromperie aucune. »

Comme en écrivant, il avait, en parlant, face aux problèmes, peut-être avec une coquetterie de grand analyste, le secret des abords subits et imprévus. On connaît son propos sur les *Amours*, qui commence ainsi « *Laissons les fuyards...* » et la première ligne du chapitre *le Caractère :* « *L'homme tient ferme sur des positions de hasard.* » Puis, dans la même page, ce tableau d'ironiste : « *Nous gouvernons presque tous nos plaisirs. Mais cela ne sera pas cru aisément. En ce rôle qu'il a juré de tenir, l'homme est presque impénétrable. On l'entend, comme dit l'autre, gronder depuis l'escalier ; la porte s'ouvre ; c'est un acteur qui entre : visage composé et effilé, chevelure est comme perruque, et toute barbe est fausse. Cravate, costume, jugement, l'homme pousse en même temps tous ces accessoires. Il y joint encore un air de négligence. C'est la nature même. O tragédien ! O comédien !* »

Devant lui, on avait une disposition toute naturelle à se trouver, tel qu'il recommandait d'être devant les livres importants : ne jamais élever d'objection, mais prendre l'auteur comme un fait humain considérable. En cette posture profitable, je me trouvais amené à me demander s'il y eut plusieurs de ses contemporains à qui convinssent, autant qu'à lui, les témoignages que deux des meilleurs, avec gratitude, ont dédiés au poète qui avait ébloui leur vingtième année : « *Chose extraordinaire,* écrivait Gide, *il pensait avant de parler.* » — « *Il a été surtout un professeur*

d'attention », a prononcé Claudel. Mais Alain, sans ingénieuse insincérité, savait à la fois se préférer et se réduire. Il avait la modestie de se trouver un maître pour chacune de ses vertus. A Platon il faisait honneur de savoir courir le beau danger d'être dupe ; à Aristote, de sa haine des âmes empruntées, à Diogène et à son père, de son mépris des richesses et de l'opinion, à Chrysippe de sa foi cruciale : la vérité est de volonté et celle-ci est liberté.

***

Ses monologues les plus en train, « quand il n'avait pas trouvé un corps trop lourd », faisaient admirer un foisonnant mélange d'idées neuves et d'improvisations surprenantes, d'ironie gaillarde et d'optimisme, de sens commun et d'obscures abstractions, de mâle poésie d'images et de positivisme, avec un pudique mais profond souci de l'humanité, et ses recours déférents ou sans-façon à quelques-uns, Descartes, Comte, Hegel, Lagneau, qui étaient ses héros.

Dans des entretiens qu'il y aurait plusieurs raisons de dire à bâtons rompus, il lui arrivait de prononcer ou d'asséner des sentences très strictes. Il s'amusait aussi à se surprendre emporté par quelque artifice ou quelque durcissement. De ses appréciations rigoureuses portées sur autrui, je ne rapporterai rien qu'il n'ait publié ou laissé répéter, car ceux qui écrivent ne doivent pas abuser des confidences des morts. La crainte d'être inexact ou indiscret et celle de devoir à des disparus une arme avec laquelle on peut frapper quelqu'un ne retiennent pas assez efficacement tous les littérateurs ! Faire parler Barrès, comme on l'a vu récemment, pour blesser Gide ou croire atteindre Valéry par témoignage posthume incontrôlable, c'est manquer de courage et d'élégance. Alain ne prenait d'ailleurs aucun plaisir particulier à aller contre les jugements régnants ou à abattre une réputation. Ceux qui proposent hardiment leurs retouches des grands hommes le faisaient sourire. Sauf Flaubert et Bergson, contre lesquels son exceptionnelle irritabilité était toujours dispose, il dédaignait les condamnations et se contentait d'ignorer la plupart des noms et des œuvres dont se décore la vaniteuse ou sémillante actualité. « Je ne descends point là », répétait-il. Il n'eût pas fait fortune, auprès des hauts parleurs à la mode, par cette verve dénigrante qu'on y flatte et rétribue. Et moins encore par quelque autobiographie satisfaite. Avec les livres du passé, au contraire, il était comme certains hommes se trouvent à table, heureux de bien des plats et prenant quelquefois pour celles du goût les faveurs d'un bel appétit. Lui qui accordait tant d'attention à chaque homme et au plus humble problème, comment n'eût-il pas trouvé, dans les œuvres qu'escortent les suffrages des siècles, de quoi éveiller sa sympathie et multiplier ses curiosités ? En revanche, ce qu'on appelle l'esprit, la fantaisie, les enjolivements, ce qui met, à Paris, pour un temps, certains écrivains au pavois, cambrant les uns, faisant pirouetter, caracoler les autres et nourrissant d'épices négociables quelques cynismes avan-

tageux ou des exaltations simulées, l'irritait. De trois ou quatre auteurs dits marquants des vingt dernières années, il n'a pu accepter les facéties ou les sommations frauduleuses. Non pas que le moraliste fût pudibond, mais il détestait également l'abaissement de la littérature et les déguisements de la débilité. Qu'on se le rappelle, un instant, en critique littéraire : « *La mauvaise prose est pleine d'apparences, on dirait presque d'apparitions ou de visions, chaque mot brillant et dansant pour son compte, ou bien formant des jeux et des rondes avec ses voisins, ce qui, dans le récit, rompt le mouvement et, dans l'analyse, fait qu'on rêve au lieu de juger.* » Et cette brève définition, qui annonce son choix des deux grands poètes de la fin de sa vie, cités dans *Histoire de mes Pensées* : « *La poésie est un art de trouver ce que la prose ne dira jamais.* » Se tenant aussi loin de la parade littéraire que de celle du monde, le milieu des gens de lettres lui restait tout à fait étranger. A l'inverse de Joubert qui écrivit : « *C'est le grand inconvénient des livres nouveaux : ils nous empêchent de lire les autres* », Alain a avoué : « *L'inconvénient d'aimer les auteurs consacrés, c'est qu'on n'a plus un regard pour les contemporains.* » Parmi les plus grands écrivains de son temps dont il faisait l'éloge, il préférait Valéry, Claudel, et n'avait été conquis par Proust qu'après un long refus. Avec Paul Claudel, d'ailleurs, ne pourrait-on pas lui trouver quelques belles ressemblances de tempérament : par exemple la puissance du souffle, une haute désinvolture, certains grondements, de brusques négations autoritaires, une manière de dévisager, de rejeter, d'éclater, de s'aventurer et, avec leurs irrésistibles irruptions dans l'âme ou leurs envolées, un comique qui ne s'arrête pas toujours au bord du rire ; surtout, une impétueuse liberté, « *l'un des ressorts du style* » ?

Si l'on s'étonnait, devant Alain, d'apercevoir, dans la vie des esprits, certaines filiations fort étroites se muant un jour en ingratitude, il allait volontiers à de nobles exemples, parlait de l'injustice d'Aristote à l'égard de Platon, de celle de Spinoza contre Descartes, de Marx contre Hegel, et préparait la formule : « *C'est une sorte de loi que l'admiration se change en colère.* » A l'égard des envieux, il avançait, de même, d'essai en essai, sans leur donner d'ailleurs grande attention, vers l'abréviation admirable d'une de ses maximes : « *Ceux qui s'aigrissent de n'être rien n'ont point essayé d'être, mais seulement de paraître.* » De même, pour se moquer des salons, des hochets, et recommander les délices de l'isolement et de l'ivresse d'indépendance : « *Qui n'a point sa chartreuse où se recueillir loin des flatteries et des flattés connaîtra l'enfer sans dieu ni diable.* »

Cherchait-on, pour une comparaison tentante, à retrouver quels sentiments répondaient en lui à la vénération et à l'attachement légendaires de la plupart de ses élèves, l'on découvrait presque toujours, interposé apparemment entre eux et le maître, comme un écran ou un nuage, la lassitude de métier, le trop grand nombre des vifs visages qu'il avait entrevus ou étudiés, le renouvellement annuel, avec quelque monotone grisaille, des salles pleines d'élèves. Sa pudeur de sentiment, il est vrai,

fut toujours exemplaire ; mais il souriait d'une bouche aussi subtile et énigmatique que celle d'Érasme si quelqu'un énumérait, en jargon de quartier latin, la diversité de ses auditeurs glissés souvent parmi les lycéens quand il faisait son cours : kagneux, bizuths, bikas, et, aussi, les maniaques de l'adulation, qui, eux, l'ennuyaient. L'un de ses disciples, dans un beau discours récent, a parlé « *d'une fureur mémorable du maître lorsqu'un élève au zèle intempestif l'avait trop pastiché* ».

Les noms de ses anciens élèves que la notoriété et la célébrité ont déjà élus semblaient, en général, ceux qu'il aurait désignés pour les plus grands succès, mais, presque chaque fois, pour des raisons assez différentes de celles de la faveur publique. Il y a trente ans, il m'annonçait, avec une prophétique certitude, la gloire et la large audience d'André Maurois, qui a vu en lui le Montaigne d'hier. Il y a vingt à vingt-cinq ans, je ne sais plus, on pouvait l'entendre s'étonner, avec quelque stupeur, de l'extraordinaire acuité d'intelligence de Simone Weil qui apprit peut-être à penser en l'écoutant.

***

Sur l'éloquence qu'il disait vouloir soigneusement détendre plutôt que dédaigner, et sur l'érudition qu'il lui arriva de réprouver, il y aurait à revenir, car il leur avait accordé, avant ce reniement, bien des ans et des enthousiasmes ; puis les ayant dépassées par discipline ou par hygiène, il en parlait parfois avec les accents du regret. Dans son enseignement, qui eut une vogue si durable, il savait, à la fin, qu'en improvisant, il gagnait en variété, en brusques hardiesses. De plus en plus, il se refusait la commodité des belles récitations et répétitions des conférenciers, pour s'attaquer nerveusement, au contraire, par apologues ou paraboles ou sarcasmes, à la paresseuse passivité des auditoires. Jeune, il avait tâté de la politique, du jeu, de quelques plaisirs. Un quart de siècle plus tard, il acceptait de considérer et de convenir que, dans ces dépenses de la virilité, la perspicacité ne précède la fatigue que de trop peu de temps.

Ses familiers n'ont pas oublié l'un de ses schémas : « *Un thorax irritable, un ventre insatiable et, au-dessus d'eux, une tête assez forte pour mener à bien la triple expérience du plaisir, de l'ambition et du savoir.* » Sur les femmes, il se prononçait assez souvent avec d'aussi étonnantes abréviations. Lorsqu'il disait : « *J'ai souvent envie de leur demander par quoi elles remplacent l'intelligence* », il ne se voulait pas méprisant, mais plutôt, si je l'ai bien compris, tenait à leur reconnaître, dans le jugement, les précautions, les antipathies et ce qu'elles appellent leurs pressentiments, des lumières qui manquent aux hommes les plus hommes. Il m'arrivait, quand il s'amusait à défier une mémoire qu'il a trop généreusement qualifiée, de lui citer quelques-unes de ses réflexions sur elles que j'avais retenues. La plupart de ces raccourcis obtenaient sa ratification définitive, mais il les écoutait comme s'ils étaient d'un autre pour les juger avec objectivité : « *Bon ça !* » ou « *Ça tient !* » ou « *Je l'avais un peu oubliée,*

cette phrase, sans doute parce qu'un peu trop jolie ! » « *En l'amour, on ne voit point de choix possible, la nature ayant tout décidé par son énergique impulsion, il ne reste qu'à sauver le haut de l'homme.* » Ailleurs : « *Il me semble qu'Emma Bovary est un Pécuchet en jupons, qui fait l'amour comme l'autre l'agriculture ou la phrénologie.* » Et toujours sur la femme : « *Il faudrait quelque Platon femelle pour nous décrire suffisamment cet autre thorax, mieux lié au ventre, cet autre honneur, cette autre pudeur et cette autre mathématique. Car certainement l'esprit est enfermé aussi dans cet autre sac ; mais quelles séditions il y rencontre et quel genre de paix il y peut établir, c'est ce que nous ne savons point assez.* »

L'œuvre d'Alain laissera voir, à qui saura l'interroger, en marge de sa psychologie, de sa morale, de son esthétique et de mille maximes, une exquise sensibilité de cœur et de poète. Ceux qui veulent en rêver songeront à tout ce qu'il eût pu écrire, si un désir de séduction et de diffusion eût pu s'associer à son apostolat de pensée libre et si son mâle gouvernail ne l'eût tenu écarté des bords fleuris et des pêches faciles : « *En son petit sac de cuir, l'enfant ramène des choses qui ne sont pas de peu. Les Humanités reviennent. Les cahiers et les livres font entrer à la maison un autre genre de sérieux et d'abord le précieux silence. Sans compter qu'il n'est pas rare que les parents se remettent à l'école et revenant à ce qu'ils croient avoir dépassé trouvent justement ce qui leur convient. Tels sont les cours d'adultes, selon la nature.* » Il y a, dans les *Propos* d'Alain, dès les premiers, d'admirables poèmes en prose, mais sans les chatoiements et les afféteries que ce genre a pu encourager.

Dans sa vie de professeur, les préférences didactiques une fois mûries, Alain décida, chaque jour, en classe, de parler pour soi, de se parler à haute voix, c'est-à-dire de travailler devant tous et donner le goût de la réflexion plutôt que de vouloir convaincre. Il estimait ces nouvelles manières, dépouillées d'amour-propre d'orateur, propres à un enseignement profond. Expert en beautés de langage, en formules inépuisables, en adages et apophtegmes puissants, comme, un jour, le démontrera, aux réfractaires eux-mêmes, quelque ample anthologie vouée à l'immortalité, il préférait déduire, dénouer, percer à séduire, soumettre et informer. Même avec des candidats, entraîner les intelligences l'excitait plus que nourrir la mémoire ou la rassurer. Imposer, prétendre n'était son fort qu'en apparence. Le tâtonnement le moins secret et même certaines feintes à reculons lui paraissaient aussi profitables aux futurs bacheliers que de leur déclamer des notions d'un achèvement si souvent illusoire. Ayant beaucoup vu « *les esprits enfants courir faute de savoir marcher* », il espérait les mettre au pas, au meilleur sens du mot. En parlant, c'est-à-dire en pensant, il se reprenait très volontiers et aimait assez les retouches, les ratures, pour n'avoir plus à en faire lorsqu'il écrivait. Devant les élèves, disait-il souvent, le maître doit se plaire à défaire, pour de lentes reconstructions ou des modelages d'artisan, ce que beaucoup d'entre eux désireraient obtenir tout de suite tout fait ; mais sa sagesse

familière ne pouvait triompher de la belle sauvagerie de son génie verbal qui l'entraînait sans cesse « *jusqu'à des images saisies et saisissantes* » et lui inspirait de belles justifications d'un de ses anciens aphorismes : « *On ne sait le vrai qui est violent que par quelques éclairs d'homme sans respect.* ».

***

Je pourrais évoquer, si je tenais moins à ne parler que de lui, bien des souvenirs plus intimes. Par exemple les raisons qui poussèrent Alain à écrire *les Lettres sur l'Esprit et le Cœur ;* l'heure passée, dans la petite maison du Vésinet, à réparer avec lui une sorte de nid douillet qu'il avait fait placer, en dehors de la fenêtre bien entendu, pour un couple de mésanges dont il avait la compagnie depuis plusieurs années ; protégeant leurs hivers, leurs couvées, il interprétait leurs fugues et observait leurs retours avec la patience d'un Fabre philosophe et des attendrissements contestés avec drôlerie ; ses réflexions quand on le trouvait dans un livre de George Sand ou de Dickens ; les admirables manuscrits que je lui dois et qu'il revoyait, reliés pour les siècles, avec une joie sans affectation ; l'exemplaire de *Charmes* qu'il a noirci de notes ; ses inquiétudes, ses attentions et ses vœux, quand, après lui, j'eus d'assez graves démêlés avec la maladie ; ses vers ; ses lettres ; ses dédicaces, belles, affectueuses, certaines de deux pages. Mais quelques fragments de celles-ci le concernant seul, et publiées ici sans indiscrétion ni parade, ne peuvent-ils pas aider à le peindre ? Pour une convalescence et sur l'un de ses livres, il écrivait : « *C'est le moment d'exercer la Philosophie, qui consiste à faire circuler les liquides favorables dans le sens favorable, par le moyen de pensées et de sentiments. Sûrement cet art vous est connu ; il ne faut que penser à l'appliquer. Une pensée triste est précisément la même chose que ce qu'elle craint.* » Sur un exemplaire du *Système des Beaux-Arts :* « *Écrit dans la boue militaire, qui est boue plus qu'aucune autre...* » Un autre jour : « *Vous ne vous étonnerez pas de voir que* Mars *continue. Il reste à dire pour la paix. Aussi, je fais figurer, dans cette* Suite à Mars, *tout ce que j'ai écrit sur ce grand sujet de* 1921 *à* 1928. *Un deuxième volume suivra. Je cherche en réalité la notion même de la guerre ; il faut que nous arrivions à savoir ce que c'est, faute de quoi nous irons à la guerre par des moyens de paix. Quand nous aurons les vraies notions, il sera aussi simple de refuser la guerre que de s'abstenir d'un poison. Sur ce grand sujet, j'ai pour kagneux tous mes lecteurs, etc...* » *Avec l'Étude sur Descartes :* « *Il y a un Descartes à bon marché qui n'est pas Descartes.* » Ceci, pour la première page des *Entretiens chez le sculpteur :* « *J'ai été bien heureux d'écrire le* sixième *entretien, qui est évidemment le plus important de tous et aussi de vous renvoyer quelques idées traversantes. Souvenez-vous qu'une fois au moins, chez vous, nous avons suivi assez loin Balzac au sujet de Stendhal, cherchant pourquoi il disait que les grands penseurs ne font pas les grands écrivains. En cherchant par là, on trouve, comme vous l'avez remarqué, la poésie immobile en son secret, qui*

est de refuser la pensée qui vient avant la beauté (c'est rimer !). J'ai dû laisser ces idées dans un état d'obscurité qui convient pour instruire les jeunes et avides lecteurs... Et que faire de mieux ?... » Dans un exemplaire de *Souvenirs de Guerre : « Cette peinture exacte de l'homme en guerre, qui vaut mieux qu'on ne dit. Qui ne sait pas voir la mécanique de l'homme ne peut se guérir de misanthropie, maladie mortelle. Tout homme est beau dans son métier, et le militaire aussi...* » Enfin, à la première page d'une étude sur Stendhal : « *Balzac rompt le temps ou le renverse. Stendhal se contente de le ralentir ou accélérer.* »

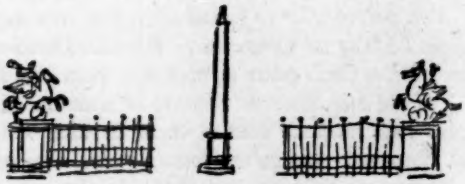
De ses lettres, je ne donnerai que deux lignes ; mais elles montrent, d'un seul trait de plume, ce qu'il y avait dans son cœur, à sa taille, et pour presque tous, de cordiale fraternité : « *M'étant aujourd'hui trouvé jeté dans un état sublime je désire que vous en profitiez. Lisez* la Messe de l'athée. »

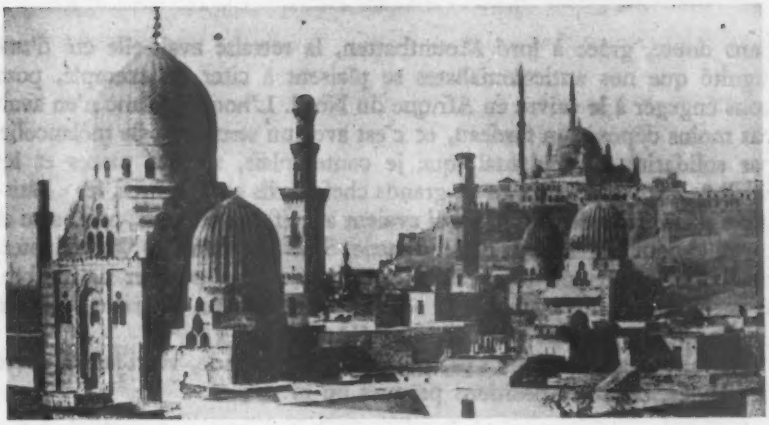
Pour tel chapitre, Valéry et Alain, dont les biographes des deux grands hommes devront songer à ne pas omettre les pages, je ferai connaître, un autre jour, d'utiles documents : quelques échanges entre le poète-penseur et le philosophe-poète, lorsque les commentaires de *Charmes* et de *la Jeune Parque* furent écrits ; et aussi des notes marginales à ajouter au *Déjeuner chez Lapérouse*, à la demande de l'un des convives.

***

Le caractère, le cœur et l'esprit, avec une rare équivalence, furent, chez Alain, de qualité supérieure. Au moment de signer mes pages pressées et esquissées, comment faire encore entendre sa voix et paraître une des actions les plus fières et les plus désintéressées de cette première moitié du siècle ? Avec une pensée de lui, sans doute déjà rappelée en cette première année de son absence ? « *La gloire n'est point la rumeur. L'espérer sans la chercher est un vrai plaisir d'homme...* » C'est un vœu que les « bons génies », si utiles aux destins posthumes, sauront sans doute ne pas oublier.

HENRI MONDOR,
de l'Académie Française.





LA CRISE DU PROCHE ORIENT

par Gabriel Puaux

J'étais à Londres l'an dernier ; j'y revenais pour la première fois depuis cinquante ans. J'avais gardé le souvenir d'une capitale impériale, solidement établie sur des richesses inébranlables. Nul Anglais, alors, n'aurait affirmé comme Saint-Just — et tant de Français à sa suite — que l'opulence est une infamie. L'ère victorienne s'achevait dans un éclairage d'apothéose. Le raid Jameson et la résistance des Boers avaient paru l'assombrir, mais déjà, en ce mois de septembre 1900, le Transvaal était devenu la colonie britannique de la rivière du Vaal. La vieille reine régnait sur un empire aussi vaste que celui de Charles-Quint, et comme si elle avait voulu faire hommage à son époux trop tôt disparu, de toute la magnificence de la puissance britannique, l'impératrice des Indes avait élevé au prince Albert un étrange monument, où se mêlent, à un romantisme gothique, d'inattendues décorations orientales.

Je revis une ville blessée qui n'avait pas encore réparé toutes les ruines de la guerre. Autour de Saint-Paul s'étendait un désert de pierres. Avec une belle discipline civique, les Londoniens se soumettaient à un régime d'austérité. Plus de bacon au breakfast, plus de viandes rouges. Était-ce encore la vieille Angleterre ? Loin était déjà le temps des charbonnages sans rivaux, des frêts rémunérateurs et de ce mouvement qui drainait vers l'Ile les matières premières du monde entier, et déversait sur celui-ci des objets fabriqués. Londres me parut singulièrement appauvri. J'eus surtout l'impression d'une ville dont l'auréole mondiale commençait à pâlir. Par places, des rayons s'en étaient déjà éteints. L'Inde était perdue.

Sans doute, grâce à lord Mountbatten, la retraite avait-elle été d'une dignité que nos anticolonialistes se plaisent à citer en exemple, pour nous engager à le suivre en Afrique du Nord. L'homme blanc n'en avait pas moins déposé son fardeau, et c'est avec un sentiment de mélancolie, par solidarité d'Occidental, que je contemplais, sur les places et les avenues, les statues de tant de grands chefs civils et militaires, les « bâtisseurs d'empire » de Kipling, qui avaient avec foi et ténacité, combattu et travaillé pour la grandeur de leur patrie. Sous les voûtes de Westminster, s'élève au-dessus du tombeau de l'un d'eux [1] un palmier de marbre. Il me parut, dans sa froide et sépulcrale blancheur, le triste symbole d'une époque révolue de l'Histoire d'Angleterre.

Depuis un an, le déclin s'est aggravé. Après l'Inde, voici sur la route des Indes, bien des positions perdues ou menacées.

***

Pourquoi nous sommes-nous laisser imposer l'expression de « Moyen Orient », traduction de l'anglais *Middle East*. Si on la situe géographiquement, ne signifie-t-elle pas que l'Orient commence à Calais. Nous disions jadis « le Levant » et c'était pour nous le théâtre de l'une des grandes rivalités franco-anglaises, depuis l'expédition du général Bonaparte, l'aventure de Mehemet Ali, jusqu'aux jours d'incertitude où M. de Freycinet laissa aux Anglais le soin de bombarder Alexandrie. L'accord du 8 avril 1904 mit fin à cette lutte, et dorénavant la Grande-Bretagne put tenir seule et solidement la route des Indes. Le verrou de Suez était la clef du système. L'Empire ottoman, malade, mais attentivement soigné, en formait au Nord, comme gardien des Détroits, la couverture. Le chef-d'œuvre avait été la mise en valeur de l'Égypte, grâce à un homme en qui s'incarnaient les meilleures vertus impériales. Lord Cromer avait été formé par son père, chef de la dynastie des Baring, à l'école des plus vieilles traditions bancaires de la Cité. Il en avait hérité le sens averti des réalités économiques et l'habitude de chiffrer les résultats. L'école militaire de Woolwich et un brevet de lieutenant d'artillerie, l'avaient initié au style de l'armée la plus aristocratique de l'Europe. Puis s'était dessinée à la Jamaïque et aux Indes, sa vocation « coloniale ». Il fut pendant vingt-quatre ans (1883-1907) le maître de l'Égypte, n'ayant d'autre titre que celui d'agent diplomatique et consul général. Pour les Égyptiens, il était « le Seigneur »; ils l'appelaient « el Lord ». Ce que fut son accomplissement, il l'a raconté lui-même dans un livre : *Modern Egypt*. Car si l'Égypte s'est modernisée, c'est à lord Cromer qu'elle le doit. Quant à la politique indigène de celui-ci, un de ceux qui l'ont vu à l'œuvre, M. François Charles-Roux, l'a ainsi définie : *Il prétendait connaître, mieux que les Egyptiens leurs besoins et surtout leurs capacités*

1. Le général Sir Eyre Coote, commandant en chef des forces britanniques aux Indes à la fin du XVIIIe siècle.

en fait de libertés et d'institutions représentatives, par suite aussi la cadence à laquelle devaient leur être dosées les concessions en pareille matière. Le souci d'efficacité dans l'ordre de la production, joint à une vue un peu hautaine des désirs et des ambitions des administrés indigènes, a été, au XIXe siècle la caractéristique des méthodes britanniques. Lord Cromer les a portées à leur perfection. N'est-ce pas pour s'en être écartée que la Grande-Bretagne connaît aujourd'hui en Orient des temps difficiles?

Le premier coup porté à l'édifice fut en 1914 l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés des Empires centraux, conséquence de la conjonction qui plaçait l'Angleterre et la Russie dans le même camp. Le Gouvernement de Londres en profita pour mettre fin en Égypte à ce que lord Milner appelait *un régime aussi indéfinissable qu'indéfini* et proclama son Protectorat sur l'Égypte (décembre 1914). C'était logique; était-ce raisonnable? Les Égyptiens qui pouvaient au temps de lord Cromer se flatter de l'illusion d'être, du moins théoriquement, indépendants sous la lointaine suzeraineté du sultan de Constantinople, commandeur des Croyants, se voyaient soudain sujets protégés d'une monarchie chrétienne. D'autre part, comme il fallait dorénavant compter que la victoire amènerait l'écroulement de l'Empire ottoman, Angleterre, France et Russie s'en partagèrent par avance les dépouilles. La Grande-Bretagne ne cédait que de mauvaise grâce à ses alliés ce qu'elle avait jusqu'alors considéré comme une zone d'exclusive influence. Le germe des conflits futurs était contenu dans une série d'accords. (Traité de Londres du 26 août 1915, accord franco-anglo-russe d'avril 1916, convention franco-anglaise de mai 1916, accord Sykes-Georges Picot.

Le fait le plus grave, celui qui devait le plus lourdement hypothéquer l'avenir, ce fut la révolte arabe; l'homme qui en eut le premier l'idée, lord Kitchener, ne l'avait conçue, en stratège, que comme une opération de diversion propre à affaiblir l'effort de guerre de la Turquie dont les armées menaçaient Suez. Le vainqueur d'Omdurman n'eût certes pas imaginé que ce qu'il avait conçu comme une expédition militaire, limitée dans le temps et dans l'espace, donnerait naissance à une vaste entreprise politique qui bouleverserait les conceptions traditionnelles de son pays dans le domaine de la politique orientale.

Celui qui en porte la responsabilité devant l'opinion, T. E. Lawrence, a été en réalité surtout le troubadour de l'arabisme. Il a, grâce à ses dons d'écrivain, donné la forme la plus séduisante à cette conception nouvelle des intérêts britanniques au *Middle East*; il a réussi surtout à imposer ses rêves à la tête politique la plus forte et la plus imaginative de l'Angleterre contemporaine. Le grand dessein de T. E. Lawrence a été réalisé par M. Winston Churchill.

***

Comment expliquer que T. E. Lawrence, jeune Oxonien, féru d'art médiéval, parti à la découverte des châteaux francs de Syrie ait fait

volte-face et, se déguisant en Sarrasin, soit devenu l'adversaire déterminé de ces Français en qui il voyait les descendants des Croisés ? C'est un problème de psychanalyse. Un désir refoulé d'indépendance et de liberté absolue lui a fait découvrir dans la vie du Désert, le seul mode d'existence qui lui convînt ; la beauté des Arabes a fait le reste. Les Bédouins d'Arabie, minces comme des lévriers, aux visages aigus, aux yeux d'émail, sont d'étranges et séduisants échantillons d'une humanité immobile depuis des siècles. Le plus magnifique fut l'émir Fayçal, tel que le vit T. E. Lawrence *pâle et usé comme une belle dague.*

Un pasteur protestant syrien apprit l'arabe au jeune archéologue, qui continua ses travaux désintéressés jusqu'en 1914. Il lui fut aisé alors de se muer en officier au service de Sa Majesté britannique et de conquérir aux yeux des Arabes le titre « d'émir Dynamite » en faisant sauter les trains militaires turcs. C'est alors, semble-t-il, qu'est née dans son esprit la grande idée. Il l'a définie lui-même dans une préface des *Sept Piliers de la Sagesse*, qui resta inédite jusqu'en 1946.

J'ai voulu, écrit-il, *créer une nation nouvelle, faire revenir au monde une influence perdue, donner à vingt millions de Sémites les fondations sur lesquelles bâtir un château de rêve avec les inspirations de leur pensée nationale. Une si haute fin provoque la noblesse que porte leur esprit et leur fit prendre une part généreuse aux événements ; mais quand nous gagnâmes, on m'accusa d'avoir compromis les dividendes du pétrole anglais en Mésopotamie et ruiné la politique coloniale française dans le Levant. Oserais-je dire que je l'espère ?*

Il serait contraire à la vérité historique d'attribuer au seul Lawrence, le « tournant » que prit alors la politique britannique. Ce fut l'œuvre d'une petite équipe qui travaillait au Caire. Son chef était Clayton, commandant de l'Intelligence Service en Égypte. Le plus brillant de la bande fut sir Mark Sykes, dont Lawrence avoue que *ses constructions étaient celles d'un amateur*. Cette petite troupe s'appelait elle-même les *intrus*, car ils avaient conscience de jeter le trouble, en y pénétrant, dans les *salons officiels de la politique étrangère anglaise*. Le bureau mixte de l'Intelligence Service du Caire devint ainsi le foyer d'une intrigue, dont les ramifications s'étendirent dans tout le *Middle East*. L'égérie du groupe fut miss Gertrude Bell, qui s'était entichée de l'Orient en Perse, où son oncle, sir Frank Lascelles, était ministre. Aux dires de ceux qui l'ont connue, elle n'était pas la réplique de lady Hester Stanhope ; elle n'en avait ni la classe, ni le charme, ni la fantaisie ; sa carrière devait s'achever à Bagdad, d'abord comme secrétaire orientale du haut-commissaire, puis comme directrice du Service des Antiquités d'Irak.

L'équipe fit une première conquête en endoctrinant le haut-commissaire en Égypte, sir Henry Mac-Mahon ; c'est lui qui signa l'accord avec le chérif de la Mecque, pierre angulaire de la nouvelle politique arabe. La révolte attendue éclatait en mai 1916.

Les difficultés commencèrent après la victoire, lorsqu'il s'agit de payer le concours de Fayçal et de ses Bédouins. Ce qui avait été promis à la famille Hachemite, cadrait mal avec les engagements pris par le Gouvernement de Londres vis-à-vis de la France. T. E. Lawrence avait été indigné de la part qui nous était faite. Il essaya d'imposer Fayçal comme roi de Syrie, puis il se rabattit sur un royaume mésopotamien, se heurtant à l'opposition de lord Curzon, qui représentait la vieille tradition de la diplomatie britannique et n'avait aucune confiance dans les rêves des arabophiles. Mais T. E. Lawrence avait su se faire entendre de l'homme d'État, qui après avoir occupé à la fin de la guerre le War Office, venait d'être nommé ministre des colonies. M. Winston Churchill fit de T. E. Lawrence son conseiller politique et créa au Colonial Office un « bureau du Moyen Orient » qui dépossédait le Foreign Office d'une part de ses attributions [1]. Désormais, l'amant de l'arabisme était sûr de la continuité de sa politique. En 1921, M. Winston Churchill vint au Caire accompagné de son conseiller, dont les projets furent alors réalisés. Fayçal devint roi d'Irak, flanqué d'un mentor, sir Percy Cox, tandis que son frère, Abdallah, était convoqué à Jérusalem, où le ministre des Colonies le reçut au mont des Oliviers. Il obtint des mains britanniques un petit État qui fut appelé la Transjordanie.

Il y eut encore pendant quelques années entre les méthodes divergentes de la diplomatie britannique quelques flottements qui se traduisirent par des solutions de compromis, telle que celle qui fut adoptée pour régler le sort de l'Égypte où l'Angleterre ne pouvait maintenir son Protectorat, alors qu'elle créait des États arabes, dont l'indépendance n'était plus subordonnée qu'à l'accomplissement d'un mandat temporaire. Il y avait encore à Londres des têtes dures et claires. Lord Milner n'était pas disposé à sacrifier de gaîté de cœur l'œuvre de lord Cromer. En supprimant le Protectorat pour rendre à l'Égypte son indépendance, il précisa par une déclaration du 28 février 1922, que *quatre matières* demeureraient *à la discrétion absolue de la Grande-Bretagne :* 1° la sécurité des communications de l'Empire ; 2° la défense de l'Égypte contre toute agression ou toute ingérence étrangère ; 3° la protection des intérêts étrangers et des minorités ; 4° le Soudan. C'était le testament de l'équipe impériale. Il a repris aujourd'hui une angoissante actualité.

Celui qui fut chargé à ce moment de représenter comme haut-commissaire, la Grande-Bretagne au Caire, était un homme de l'ancienne école ; il avait gouverné le Bengale ; il aimait le faste ; il n'hésitait pas à user de la manière forte. Quand satisfaction n'était pas donnée à ses demandes, le cuirassé *Resolution* ou trois croiseurs venaient s'embosser dans la rade d'Alexandrie. Il savait rédiger un ultimatum. Lord Lloyd devait être le dernier représentant en Égypte de la méthode Cromer.

1. Ce bureau ne fut supprimé qu'à la fin du mandat palestinien.

***

T. E. Lawrence a tracé lui-même un parallèle des deux types d'Anglais du Middle East : *Le type A, souple, insinuant, adopte les caractéristiques de ceux qui l'entourent, leur langage, leurs conventions de pensée, presque leur allure. Secrètement il dirige les hommes à son gré. Sous cette manœuvre huilée sa nature propre reste cachée, inaperçue.*

Le type B, John Bull classique, devient d'autant plus Anglais, et agressivement Anglais, qu'il vit plus longtemps loin de l'Angleterre. A son usage, il invente alors une Mère-Patrie, réceptacle de toutes les vertus, si magnifique dans le lointain qu'en retournant au pays il découvre souvent dans sa réalité les signes de la plus triste décadence et se réfugie, hébété, dans les hymnes hargneux à la louange du bon vieux temps. A l'étranger, sous l'armure de sa certitude, il offre un échantillon accompli de nos caractères dominants. Il étale aux yeux du monde un Anglais accompli. Son passage ne va jamais sans froissements. Il a la main plus rude que l'autre, l'intellectuel, mais son énergie trace des andains plus larges.

Le type A l'a depuis lors emporté. Le type B, dans son ignorance voulue des contingences locales était sans doute plus efficace. Les « intellectuels » se sont payés d'illusions ; ils ont été dupes de ceux dont ils croyaient connaître les secrètes pensées ; et en flattant l'amour-propre oriental, ils ont déchaîné des démons qu'ils ne peuvent plus aujourd'hui exorciser.

L'arabisme, plante fragile cultivée en 1915 et 1916 dans les serres de l'Intelligence Service du Caire, a pris racine, développé ses ramures et son ombre s'étend maintenant sur tout le Proche Orient.

Une analyse détaillée et objective de la genèse et du développement de l'arabisme, formerait un chapitre instructif de l'histoire des idées-forces. On en trouve l'esquisse dans une solide étude de M. Robert Montagne, professeur au Collège de France [1] et les grandes lignes en ont été tracées dans un récent livre [2] de M. Marcel Colombe, secrétaire du centre de l'Orient contemporain de l'Institut d'études islamiques de l'Université de Paris.

L'arabisme n'est pas né au Désert, dans le mystère des cités saintes. C'est à Paris qu'il a pris forme, en 1913, dans un congrès organisé par un comité de huit membres. Six étaient libanais, dont quatre chrétiens. C'était le temps où l'un d'eux, Chekri Ganem, faisait jouer à l'Odéon *Antar*, drame historique glorifiant le héros légendaire de l'épopée bédouine. Les Arabes prirent ainsi, en quelque sorte officiellement place parmi les nations opprimées, dont les esprits libéraux se sont toujours faits en France les défenseurs. Le maître dont il fallait alors secouer le joug, c'était le Turc. Le signe de ralliement était uniquement

1. L'Union Arabe « *Politique étrangère* », année 1946, p. 179-225.
2. « L'évolution de l'Égypte (1924-1950) », Paris, Maisonneuve, 1951.

la langue arabe, car la religion était commune à l'oppresseur et à l'opprimé. Ainsi naissait l'idée d'une « nation arabe ».

Le nationalisme avait déjà trouvé aux premières années du siècle, en Égypte, un éloquent défenseur, Mustafa Kamel, qui eut un facile accès dans les salles de rédaction parisiennes. C'est André Tardieu qui me fit alors connaître ce brillant et séduisant avocat qui devait mourir, jeune encore, en 1906. Pour Mustafa Kamel, l'ennemi c'était l'Anglais. Il faisait profession de fidélité loyale au sultan de Constantinople, dont les droits théoriques sur l'Égypte lui apparaissaient comme le seul obstacle à une définitive domination britannique. En ce temps les Égyptiens ne se disaient pas arabes. Certains d'entre eux voyaient leur pays plus « pharaonique » qu'islamique. *Les musulmans d'Égypte sont sans contestation possible des Égyptiens*, écrivait Mustafa Kamel, *et la plupart d'entre eux ont pour ancêtres les Pharaons. Les Égyptiens*, proclamait, en 1906, Negib Azoury, *n'appartiennent pas à la race arabe ; ils sont de la famille berbère africaine et la langue qu'ils parlaient avant l'Islam, n'avait aucune ressemblance avec l'arabe* [1]. Le pharaonisme ne fut qu'un mouvement littéraire, impuissant devant la forte citadelle spirituelle de l'Université musulmane d'Al Azhar. Mais celle-ci prit à ce moment position contre l'arabisme, au nom de la pure orthodoxie sunnite. En 1928, le recteur et le cadi de l'Université, rappelèrent que l'Islam ne connaît que des croyants, des « frères », aussi bien non arabes qu'arabes. En 1932, un autre uléma s'éleva contre le particularisme ethnique. Même position en 1938 du recteur : la religion ignore l'esprit de race ; l'unité islamique seule s'impose et non l'unité arabe.

Telle était sans doute la vraie doctrine d'une religion universaliste. Mais les hommes de Dieu furent impuissants à la faire prévaloir contre les « politiques » qui, encouragés par les agents britanniques, poursuivaient leur action de propagande pour une grande Arabie.

Ils trouvèrent un puissant et éloquent auxiliaire dans la personne du cheikh Rachid Rida, le fondateur de l'école réformiste du Manar. Son œuvre n'apparaît pas comme une doctrine coordonnée. Ce n'est qu'une suite d'appels inspirés par une sensibilité émotive. Sans doute est-ce là le moyen le plus sûr d'atteindre l'âme orientale. Apologie de l'Islam, restauration du Califat, condamnation de ceux qui vont en Occident chercher des modèles, conciliation de la théocratie et de l'absolutisme avec des modes de représentation populaire, sont les thèmes qu'il se plaisait à développer. Le monde oriental en a surtout retenu l'exaltation de l'Islam, la plus accomplie des religions révélées, celle à qui l'avenir est promis, non seulement spirituellement, mais dans l'ordre temporel. Rachid Rida a ainsi détruit un complexe d'infériorité plus ou moins conscient, qui inclinait les Croyants à accepter avec résignation la suprématie matérielle de l'Occident.

1. Negib Azoury : « *Le réveil de la nation arabe dans l'Asie turque* ».

L'arabisme était dès lors armé pour devenir un mouvement de masses. L'Égypte s'y rallia après 1936 et chercha dès lors à en prendre la tête. Ses dix-neuf millions d'habitants, sa richesse, la structure économique moderne que lui avait donnée lord Cromer, la culture largement occidentale de son intelligenzia en faisaient le plus puissant des États qui se disaient et se voulaient arabes. C'est alors que prit peu à peu corps la future Ligue arabe. Elle avait eu son prophète et son précurseur. En 1933, dans une petite revue quelque peu confidentielle, *El Arab*, un jeune intellectuel, d'origine bédouine égyptienne avait publié un article intitulé *les Arabes, peuple de l'avenir*. Abder Rahman Azzam avait été médecin, combattant en Tripolitaine contre les Italiens ; il devait être élu député sur les listes du Wafd. Il voyait, de l'océan Atlantique à l'océan Indien, les Arabes comme un peuple *dans la fleur de l'âge* auquel sont largement départis, le courage, l'intelligence, l'enthousiasme, l'endurance, la patience, le bon sens et l'esprit d'équité. Il concluait : l'Univers a besoin des Arabes ; eux seuls peuvent sauver la civilisation menacée par la décrépitude et le matérialisme des Occidentaux.

Azzam Pacha est aujourd'hui secrétaire général de la Ligue arabe. Dans une récente interview donnée au *Monde* (8 novembre 1951), il s'est qualifié lui-même de *vieux rêveur*. Visionnaire endurci, il poursuit sa grande idée et retourne contre la Grande-Bretagne l'arme que celle-ci avait cru forger à son profit.

Le parrainage de la Ligue appartient en effet au Gouvernement britannique, comme en témoignent deux déclarations de M. Eden, alors ministre des Affaires étrangères (29 mai 1941 et 24 février 1943). *Le Gouvernement de Sa Majesté regarde*, disait-il, *avec sympathie tout mouvement qui parmi les Arabes favorisera leur unité économique, culturelle et politique*. Il ajoutait avec discrétion, que de tels plans ne pouvaient venir que des Arabes eux-mêmes. Ceux-ci ne manquèrent pas de répondre à l'invite. En février 1944 se tenait au Caire au palais Anthoniadès, une conférence réunissant les représentants de l'Égypte, de la Transjordanie, de la Syrie et de l'Irak. Ces négociations aboutirent au protocole du 24 octobre 1944, par lequel les quatre États s'engageaient à coordonner leur politique extérieure. Les rois du Nedjd et du Yemen n'adhérèrent que plus tard (22 mars 1945) et subordonnèrent leur signature à une réserve : les décisions prises à l'unanimité obligeraient tous les membres de l'Union ; celles qui seraient prises à la majorité n'obligeraient que les États qui les acceptent. Azzam Pacha devenu secrétaire général, « avec rang d'ambassadeur », se flattait sans doute d'obtenir cette permanente unité d'action. Il devait rapidement s'apercevoir que cela n'était pas si aisé.

Les rivalités dynastiques sont une des faiblesses de la Ligue arabe. Entre les Hachemites, ceux de Bagdad et ceux d'Amman, jusqu'à ces derniers temps clients de l'Angleterre, le roi Farouk et Ibn Séoud, le vieux lion du Désert, la question n'a jamais été tranchée : qui sera le

leader de la Ligue? Pour renforcer sa position, la Grande-Bretagne, forte de l'appui du Premier Irakien, Noury Pacha Saïd, seul survivant de l'équipe de Lawrence, avait imaginé depuis longtemps déjà, la création d'un État réunissant Irak, Syrie, Transjordanie, Palestine et Liban, qui aurait formé autour du désert de Syrie un « Croissant fertile ». Elle n'a jamais pu le réaliser et voici que depuis quelques mois, les événements se sont précipités, faisant brèche dans son système, menaçant de lui fermer l'avenir.

***

Les États-Unis d'Amérique ont sans l'avoir voulu leur part de responsabilité dans le chaos oriental et dans les difficultés qu'y rencontrent leurs frères anglo-saxons.

A la lointaine origine de l'État israélien, on découvre une pressante et efficace intervention américaine, celle des banquiers de Wall Street et du grand juge Brandeis. La déclaration que fit M. Balfour, en annonçant la création d'un *Jewish home* en fut la conséquence : elle a frappé la politique orientale de l'Angleterre d'une permanente et irréductible contradiction ; elle l'a entachée de duplicité aux yeux des Arabes. L'évacuation de la Palestine n'a pas été une solution et quand a éclaté la guerre entre les Israéliens et les Arabes, le Gouvernement britannique n'a pu tenir les engagements militaires pris envers le Gouvernement égyptien, tandis que l'État d'Israël pouvait compter sur l'appui de l'Amérique.

Le Gouvernement de Washington s'est trouvé peu à peu entraîné, à intervenir de plus en plus activement dans ce monde oriental qui lui était jusqu'alors si indifférent. Pour le plus grand nombre des Américains, était-ce autre chose qu'un décor de technicolor pour *la lampe d'Aladin?* Cela les a peut-être préparés à accepter comme partenaire le plus pittoresque des autocrates de l'Islam, Ibn Séoud.

Il est peu probable que les magnats américains de l'or noir aient jamais lu les œuvres du R. P. Lammens, historien peu bienveillant de l'Arabie. C'est lui qui a écrit : *Jamais les dehors solennels de l'Arabe ne lui ont désappris le geste de la main tendue. Il faut savoir la remplir à propos et de bonne grâce.* C'est ce qu'a fait l'Aramco, en obtenant la concession des pétroles de l'Arabie Séoudite, sans lésiner sur les *royalties*. Peut-être est-ce la générosité américaine qui a déclenché la crise actuelle du *Middle East*. D'ailleurs très politiquement les pétroliers américains avaient conseillé à l'*Iranian* de suivre leur exemple. En fixant à 50 p. 100 le partage des bénéfices, ils ont créé un précédent qui ne pouvait passer inaperçu des autres Gouvernements orientaux. Le premier à s'en prévaloir fut celui de l'Iran et la première victime, l'Anglo-Iranian Oil Cy, jusqu'alors nantie des sources des régions méridionales de l'Iran, dont elle raffinait elle-même la production à Abadan, dans la plus vaste distillerie du monde. Elle eut la maladresse malgré les avertissements américains de fermer l'oreille aux premières revendications. L'oppo-

sition iranienne attacha le grelot en soulevant la question de la « nationalisation » des pétroles. Les socialistes d'Occident avaient mis le mot et la formule à la mode. Du côté britannique on crut s'en tirer, comme souvent jadis dans le passé, par une action discrète auprès des personnages les mieux placés pour intervenir et décider, chefs de gouvernement et d'État ; celui sur lequel comptait la Grande-Bretagne, le général Razmara, fut assassiné et ce meurtre donna sans doute à réfléchir au jeune souverain. L'homme qui parvint par la suite au pouvoir, le docteur Mossadegh, appartenait au type émotif et exalté des leaders du Levant. Joués ou non, ses évanouissements et ses pleurs s'encadraient fort bien dans un climat de fièvre et d'orgueilleux enivrement. Les pétroles furent nationalisés et le contrat de l'Anglo-Iranian Cy unilatéralement dénoncé. Comme une brusque flambée, un mouvement de xénophobie révolutionnaire secoua les masses. Il est difficile de parler d'arabisme dans un pays en majorité Chiite et très peu bédouin ; il s'agissait bien pourtant d'un nationalisme mêlé de mysticisme musulman, mouvement calqué sur celui que la diplomatie anglaise avait encouragé au Caire et à Bagdad. Le 23 mai, M. Hussein Makki, collaborateur du docteur Mossadegh s'adressant à la foule, s'écriait : « *Dieu a choisi la Perse pour être son instrument favori, afin de briser les chaînes des nations musulmanes.* »

Une fois de plus les Occidentaux devaient constater qu'il est vain de tenir le langage du bon sens et de l'intérêt à des Orientaux, saisis d'une sorte de transe qui les illusionne sur leurs capacités et leurs moyens. La mission de M. Stokes, dont on vantait la cordiale habileté fut aussi vaine que celle de M. Harriman, pourtant paré de l'autorité du président Truman dont il était l'envoyé personnel. L'opinion britannique se raidit. L'Angleterre allait-elle se laisser expulser de l'Iran sans réagir. Le travailliste *Daily Herald* écrivait le 23 août : *Les Britanniques n'abandonneront pas Abadan.* Ils l'ont cependant abandonné dans la crainte, semble-t-il, qu'une action de force de leur part ne provoque une intervention de l'U.R.S.S. à la frontière nord de l'Iran. Sans doute les Anglais du type B, étaient-ils plus nombreux à Abadan que ceux du type A, chers à Lawrence ; ils ne se sont pas fait faute en rentrant dans la mère-patrie de dire ce qu'ils pensaient de cette chamade ; le parti travailliste s'en ressentit aux élections.

Il est dangereux en Orient de perdre la face. L'Angleterre devait très vite s'en apercevoir ; elle était déjà entrée là-bas dans une série noire. Le 20 juillet 1951, elle avait été durement atteinte par le meurtre à Jérusalem d'Abdallah, le Hachemite devenu roi de Jordanie. Elle essaya vainement d'écarter du trône l'aîné des fils du roi, l'émir Talal, soigné comme névropathe dans une maison de santé en Suisse et qui n'a jamais dissimulé son antipathie pour les protecteurs de son père. Les conseillers anglophiles du vieux roi furent congédiés et Glubb pacha, chef de la Légion arabe encadrée et armée par l'Angleterre, vit son étoile pâlir à la cour d'Amman.

Il ne reste à l'Angleterre qu'un ami fidèle : Noury Pacha Saïd qui a habilement conseillé à l'Irak Petroleum Cy de reviser à l'amiable son contrat et de l'aligner sur celui de l'Aramco séoudienne ; mais cette concession ne suffit pas ; l'arabisme irakien s'est échauffé et Noury Pacha est venu dire à Londres que le traité d'alliance qui concède à l'Angleterre des bases aériennes permanentes sur le sol irakien est périmé. A Londres l'on n'a pas dit non ; un nouveau recul est en perspective, mais sans doute la décision définitive dépendra-t-elle de la solution qui sera donnée au problème égyptien, le plus grave de l'heure présente.

***

Abadan avait été évacué le 3 octobre 1951. Le 8 octobre au soir, le Premier Ministre égyptien déposait sur le bureau du Parlement quatre décrets-lois prononçant l'abrogation du traité anglo-égyptien de 1936 et le rattachement du Soudan à l'Égypte. Celui qui reniait la signature de son pays était le même homme qui l'avait donnée, quinze ans plus tôt, Nahas Pacha, chef et animateur du grand parti nationaliste, le Wafd. Pourquoi l'Angleterre qui se trouvait en Égypte depuis cinquante-trois ans, sans aucun titre juridique, s'était-elle crue, en 1936, obligée de traiter avec son pire adversaire ? Il n'y avait là, à la vérité, qu'une conséquence inévitable de la politique arabisante, qui prévalait à Londres.

Le traité anglo-égyptien devait faire pendant aux accords anglo-irakiens. L'inspiration en était la même ; indépendance, alliance et garanties militaires composaient un tout, qui semblait de nature à satisfaire à la fois les aspirations de l'arabisme et la sécurité de l'Empire. La signature d'un agitateur extrémiste paraissait la meilleure garantie. C'était compter sans le climat de l'Orient et la surenchère à laquelle se trouve condamné un parti nationaliste qui, par principe, ne peut se déclarer satisfait qu'après avoir libéré sa patrie de toute attache, si mince soit-elle, avec une puissance étrangère.

La réaction britannique a paru surprendre les Égyptiens. Croyaient-ils l'Angleterre résignée à de nouveaux abandons ? La réponse de Londres fut ferme et digne. Le Gouvernement britannique ne pouvait admettre la dénonciation unilatérale d'un traité, dont elle n'avait jamais refusé de discuter la révision. N'avait-elle pas déjà donné des gages à l'Égypte en repliant ses garnisons d'Alexandrie et du Caire vers Suez, en 1947 ? L'occupation militaire de toute la zone du Canal et l'envoi de renforts fit comprendre à Nahas Pacha qu'il se heurterait cette fois à une volonté appuyée sur la force. Des manifestations de masse, disciplinées et silencieuses, qui n'étaient agressives que par les pancartes promenées au-dessus des têtes, ont été jusqu'à présent sa seule riposte. Les ulémas ont prêché la guerre sainte, mais en spécifiant que cet appel ne s'adressait pas à l'armée égyptienne.

Le résultat le plus tangible de l'initiative de Nahas Pacha a été de souder en un front unique la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis et la Turquie. Par une démarche commune, ils invitèrent l'Égypte à prendre place, sur un pied d'égalité, dans une organisation défensive du *Middle East*. Le refus de Nahas Pacha n'a pu que renforcer la solidarité des puissances occidentales, au nombre desquelles la Turquie, laïque et démocratique prétend être comptée.

***

Le Gouvernement français a été le premier à faire connaître au Gouvernement britannique qu'il serait à ses côtés dans l'affaire égyptienne qui intéresse à la fois le principe du respect des contrats, la sécurité de l'Occident et celle de l'Union française dont Suez commande les communications avec la métropole. L'initiative était sage et conforme aux intérêts de la France. Ses griefs contre la politique britannique dans le Proche Orient, nombreux et lourds, ne devaient plus peser dans la balance ; l'heure n'était pas d'évoquer une guerre de coups d'épingles et de sournoises intrigues aboutissant à notre éviction de la Syrie et du Liban, exigée par un brutal ultimatum. Il fallait sacrifier sans hésiter nos rancœurs à une solide entente afin de sauvegarder les positions de la France dans l'Afrique du Nord. Au geste français, l'Angleterre a su répondre en nous donnant son appui et celui du Commonwealth pour barrer la route à une initiative des États de la Ligue arabe, toujours tentés pour fortifier leur fragile union de se chercher un commun ennemi. Leur appel à l'O.N.U., reprochant à la France de ne pas avoir respecté au Maroc les droits de l'homme et mettant en cause le traité de 1912, constituait à notre égard un acte inamical, aussi injustifié en droit qu'en fait. Il suffirait de comparer les conditions d'existence du fellah égyptien, irakien ou séoudite avec celles de la paysannerie du Maghreb, pour qu'aussitôt s'impose à l'esprit la fable de la paille et de la poutre.

Il est un autre témoignage d'amicale compréhension et de loyal support que nous sommes en droit d'attendre de nos amis britanniques. Ils ont installé en Cyrénaïque et en Tripolitaine un gouvernement de leur choix, au comportement duquel le voisinage de la Tunisie ne peut nous laisser indifférents. Puissent-ils, à Tripoli et à Tobrouk s'inspirer de lord Cromer plutôt que de T. E. Lawrence. L'Orient y gagnera autant que l'Occident.

GABRIEL PUAUX,
ambassadeur de France,
membre de l'Institut.

LÉON MORIN, PRÊTRE

par Béatrix Beck

J'aimais Sabine Lévy, la secrétaire de direction. Elle me faisait penser à ces éphèbes de l'Écriture, les reins ceints, maniant le bâton du voyageur, l'épée de feu ou la verge, et qui étaient des anges. Elle ressemblait aussi à une amazone, à Pallas, à un samouraï. A sa vue, je parcourais le temps et l'espace. « Oui, le commandement appartient aux beaux », me répétais-je en la regardant. Elle était grande ; quand elle venait se pencher sur mon travail, je me sentais à l'ombre d'un palmier. Effleurée par ses étroites mains blanches, rapides, que ponctuait l'éclair des ongles, respirant son parfum captieux, j'entrais presque en transes. Sa voix harmonieuse et froide, son brillant sourire sans bonté, ses regards pénétrants, son extrême sensibilité de perception, qui la faisait paraître douée de sens plus nombreux que n'en possèdent les humains ordinaires, la diversité de son intelligence, aussi magistrale en mécanique qu'en philosophie ou en musique, tout en elle me transportait. J'éprouvais un plaisir perçant à croiser avec le sien le fer de mon regard jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, je dusse baisser les yeux, savourant sa victoire.

La nuit, je rêvais de Sabine : elle était ma maîtresse d'école, j'étais redevenue une enfant, j'écrivais sous sa dictée des vers qui me semblaient admirables et dont, au réveil, je cherchais vainement à me souvenir.

Ou bien je la poursuivais à travers des parcs, par des escaliers de marbre rose ou rouge.

Si Sabine me fascinait, c'est qu'elle ressemblait à un jeune homme, mais doué de charmes singuliers, d'une virilité délicatement féminisée. J'avais la nostalgie d'un âge d'or, où il n'y eût ni hommes, ni femmes, mais des

Rappelons que Béatrix Beck a obtenu cette année le Prix des Neuf pour son roman : *Une mort irrégulière.*

créatures complètes, comme il me semblait être moi-même platoniquement.

Il en était de mon amour comme de mes rêves nocturnes, auxquels je ne parvenais jamais à découvrir un début. Les rêves m'advenaient tout commencés. De même, malgré d'insistantes investigations dans le passé, je ne réussissais pas à trouver le moment où mon impersonnelle admiration pour Sabine s'était changée en flammes.

C'étaient précisément les points capitaux de ma vie qui se tenaient hors de ma portée : ainsi, j'ignorais comment, enfant, j'avais appris l'existence de rapports entre l'homme et la femme. Ma vie était arrivée à un autre, à un étranger prudent et conformiste, qui opposait à mes questions une fin de non-recevoir.

Après avoir été mariée, je m'étonnais de vivre à nouveau, à vingt-cinq ans, une passion de collège, à la fois païenne et quasi mystique.

Quand, à l'âge ingrat, je me consumais pour des condisciples ou des professeurs, le désir de leur plaire ne m'effleurait pas. Je m'anéantissais en face d'elles, et n'aurais pas songé à parer le néant. Depuis, j'avais appris à me voir, à me souvenir de moi. Mes vêtements de deuil me pesèrent, déplaisants qu'ils devaient être à Sabine, si gaiement parée, semblable à un paon-de-jour. Avec un sentiment de sacrilège, je mis un grand col blanc à ma robe de veuve.

Les rafles se multipliant, Sabine se cacha aux environs, mais revint de temps en temps régler les questions principales. Une après-midi qu'elle était là, deux officiers allemands, passant devant nos fenêtres, s'arrêtèrent, examinèrent la pièce en échangeant quelques mots et comme décidés à entrer, mais poursuivirent leur chemin. Le visage de Sabine s'était décomposé, verdi par la terreur. Dès que les Allemands se furent éloignés, elle courut à la salle de bains, d'où nous entendîmes un bruit de chasse d'eau. C'en fut fait de ma passion. En vain me disais-je que la peur de Sabine était justifiée, même touchante. Je ne pouvais l'aimer que bravant mort et supplices. La coliqùe de mon idole fut une de mes pires déceptions.

J'entrai dans un cycle de rêves hideux : le visage altier de Sabine s'approchait, s'approchait comme un avion qui va atterrir. Ses lèvres allaient toucher mes lèvres altérées, quand soudain sa face tombait en putréfaction sur la mienne.

Une nuit, je fus seule sur la terre, dans l'obscurité, avec une voix de stentor au ciel, qui répétait :

— Lâche. Lâche. Lâche.

J'essayais de fuir, sachant que cette voix allait tomber sur moi comme une bombe.

Je rêvai aussi que France, ma fille, disparaissait dans une trappe, qu'elle et moi essayions de nous raccrocher à un rocher glissant, battu par une mer furieuse.

Le sommeil me devint pénitence.

Au bureau, une employée me raconta, avec une compassion anticipée, qu'à une femme dans mon cas (aryenne veuve de Juif), la Gestapo avait enlevé ses deux enfants.

Je regrettai mon passage à la mairie, mais me félicitai d'avoir, selon l'expression du pays, « célébré Pâques avant les Rameaux ». Je soutiendrais que France n'était pas de son père. Je lui inventai un procréateur aryen : l'ex-étudiant Marcel Hervet, à qui elle ressemblait un peu, qui m'avait quelquefois raccompagnée de la Faculté, et n'aurait pas le cœur de me contredire.

***

Un matin, Sabine arriva méconnaissable, le visage marbré par les larmes, les cheveux liés en botte, la robe boutonnée de travers. Son frère avait été pris par la Gestapo, dans une maison de rendez-vous, disait-on. Sa mère et elle reçurent une lettre datée de Drancy, où il annonçait qu'on l'emmenait en Allemagne et terminait par les mots : « *Vive la France* ». On n'eut plus jamais de nouvelles de lui.

Sabine dirigeait les bureaux à l'accoutumée, mais parfois sa voix défaillait et de grandes larmes lui jaillissaient des yeux. Son visage se creusa, perdit presque toute sa beauté et, en quelques semaines, elle vieillit de plusieurs années. Elle nous parla de son frère enfant, de la manière dont il écorchait certains mots. Parfois, un sourire jouait sur ses lèvres, quand elle nous contait les espièglerie de Michel. J'éprouvais tant de compassion pour Sabine que je lui aurais pardonné, si seulement, j'avais été capable de pardon.

***

Les oreilles de France se mirent à suppurer et elle entendit de plus en plus mal.

Par une belle après-midi dominicale, les casernes sautèrent. Au vacarme des explosions, les passants affolés prirent leur course dans tous les sens. France continuait à marcher à petits pas à mes côtés et s'étonna :

— Pourquoi ils se sauvent, les gens ?

Je la poussai devant moi pour qu'elle ne pût pas voir le flot de larmes que je ne parvenais plus à retenir. « Faites que nous soyons toutes les deux tuées dans l'explosion », criai-je en moi-même. Ce qui ne m'empêcha pas d'entraîner rapidement ma géniture vers un abri.

France dut garder le lit, et rester seule pendant que j'étais au bureau.

— Des dames sont venues me voir, me racontait-elle le soir. Madame Robinson Crusoé et puis des dames qui avaient pas de noms.

— Peut-être des fées ?

— Oui, c'est ça, elles ont dit qu'elles étaient des fées à moi et des fées à toi. Elles vont m'apporter du fromage.

Le médecin délivra à France un billet d'admission à l'hôpital, afin qu'elle y fût trépanée. Pendant qu'avait lieu l'opération, à plusieurs

lieues, j'accomplissais ma tâche de gratte-papier. Les coups des timbres sur les copies se répondaient comme, dans la forêt de mon enfance, les cognées des bûcherons. En moi et malgré moi, se répétait, incessante, une prière à demi-mot :

« Je t'en supplie. Je t'en supplie. »

« Je t'en supplie qui? Je t'en supplie quoi? », interrogeais-je avec colère. Mais la prière continuait de plus belle sans prendre le temps de me répondre. « Arrête, imbécile », ordonnais-je. « Je t'en supplie. Je t'en supplie. Je t'en supplie », poursuivait précipitamment l'obstinée.

France reposait, d'une pâleur nacrée et coiffée d'une tiare d'ouate qui la faisait ressembler à un Arabe.

— Je vais plus mourir? murmura-t-elle avec un mélange d'inquiétude et d'optimisme.

Dans des lits voisins étaient couchées une femme et sa fille de sept ans. On leur amena, trônant sur un chariot, un garçon d'une dizaine d'années. Son visage brillait de plaisir, il regardait les malades autour de lui comme s'il eût été au spectacle. De loin, il commença à multiplier les gestes exubérants, les lancers de bras en l'air à l'adresse de sa mère et de sa sœur.

Quand le chariot fut rangé contre le lit de la femme, elle souleva précautionneusement la couverture étalée sur les jambes de son fils : la droite se terminait au ras de la cheville par un moignon emmailloté.

Il avait trouvé un paquet dans la rue et l'avait rapporté à la maison. Au moment où il en coupait les ficelles, la trouvaille avait explosé.

— Ça fait que nous voilà là tous les trois, conclut la mère sur un ton de résignation et d'excuse, où perçait une pointe d'amusement.

— Je ferai pas la guerre! exultait le gamin en exhibant sa jambe mutilée, qu'il traitait de « poupée ». Je serai cordonnier!

On souriait à ce radieux avenir.

Au bout d'une demi-heure, un infirmier venait chercher l'heureux enfant au pied coupé.

***

France apprit une chanson, dont le héros était un soldat condamné au peloton d'exécution pour avoir abattu son capitaine, séducteur de sa fiancée :

Au premier coup tiré,
Mon capitaine est tombé.
Adieu, chers camarades, adieu.
Quand sur moi vous ferez feu,
Conservez votre estime
Pour la pauvre victime
Qui paye de sa vie
Un moment de folie.

— C'est papa? demanda-t-elle après avoir chanté.

***

Des camarades, les Bernhardt, les Déshairs et moi complotions le tardif baptême de nos enfants. Il nous fallait une cérémonie à la cloche de bois, dans un quartier excentrique, sans publication dans aucun bulletin paroissial. Les extraits de baptême obtenus, il ne resterait plus qu'à en maquiller la date. Le problème des parrains et marraines s'avéra complexe. Finalement, il fut décidé que Lucienne Bernhardt serait marraine de ma fille ; je serais marraine de la fille de Lucienne ; je serais marraine du benjamin Déshairs. Le père Déshairs serait parrain de la fille de Lucienne et de ma fille. Lucienne serait marraine de la fille Déshairs. La fille Déshairs et le fils Déshairs se passeraient de parrains. Nous prîmes note. (L'aîné des Déshairs avait quatorze ans. Sa mère croyait bien se souvenir qu'il avait dû être ondoyé. On réglerait son cas une autre fois. Trop était trop.)

Invoquant des « raisons de famille », j'obtins une dispense permettant à France d'être baptisée hors de sa paroisse. Je frémissais d'impatience qu'elle reçût son bulletin de sortie de l'hôpital pour la conduire aux fonts baptismaux et, de là, dans un village sûr.

L'après-midi où je vins reprendre possession de ma fille, l'infirmière jeta des regards surpris sur mes gants blancs et mon chapeau. Son étonnement augmenta encore en me voyant passer à France une robe brodée :

— Mais où est-ce que vous allez donc comme ça? demanda-t-elle.

— Oh! à une fête, répondis-je avec un rire gêné.

France en croupe, je pédalai chez Lucienne. On venait à peine de lui amener sa fille de la montagne et elle la baignait dans un baquet d'eau si chaude que Jacqueline criait de douleur :

— Tais-toi, ou j'appelle le marchand de peaux de lapins. Barny, aidez-moi, cirez-lui ses souliers.

— Où est la brosse? Il n'y a pas de chiffon?

— Tant pis, frottez avec le rideau, vite, il faut pas faire attendre le curé, quand même. Pierre est déjà là-bas avec les autres. Où est l'eau de Cologne?

Brillantinées, giflées, parfumées, menacées, gantées, les deux filles sont hissées sur les bicyclettes maternelles. Nous fonçons.

— Faudrait tout de même pas se fracasser le crâne, dit Lucienne. Tant qu'à faire, vaudrait mieux après qu'avant.

Le vieux curé plante un cierge dans la main de Pierre Bernhardt qui ne sait qu'en faire, essaye de se dérober. On ânonne le *Credo*. Nos enfants agenouillés reçoivent sur la langue le sel.

— C'est mauvais, souffle le plus jeune dès que le curé s'est éloigné.

— C'est la guerre, lui explique sa sœur.

— Vous êtes sûrs qu'il ne va pas sonner les cloches? murmure Bernhardt, inquiet.

De l'église obscure sortent à la lumière quatre baptisés, par la grâce de Dieu et des Allemands. Bernhardt embrasse sa femme et sa fille et reprend le chemin du maquis.

***

France demeura avec moi en attendant que j'eusse trouvé où la mettre à l'abri. Elle allait à l'école, mais, le jeudi, devait rester seule. Je ne l'enfermais pas à clé, pour qu'elle pût s'échapper en cas de bombardement ou d'incendie. Elle en profitait pour descendre jouer dans la rue, malgré mes objurgations. Un jour, je la retrouvai rayonnante. Elle se jeta sur moi en annonçant :

— Maintenant, je sais tout. On nous a dit tout, j'ai tout compris.
— Tout quoi ?
— Tout. Maintenant, je sais qui c'est qui m'a faite.
— Qui ?
— Dieu ! cria-t-elle triomphalement.
— Qui t'a dit ça ?
— Le monsieur.
— Quel monsieur ?
— Monsieur l'abbé.
— Où ?
— Au catéchisme.
— Où ça, le catéchisme ?
— Dans l'église.
— Tu es allée dans l'église ?
— C'est pas moi, c'est Lucida Trivoli qui m'a emmenée.

Elle brandit un catéchisme illustré :

— Ils m'ont donné un livre.

— Au patronage, on leur donne un petit pain sans ticket, fit-elle avec envie.

Elle semblait au comble de l'exaltation.

— Maintenant, Dieu, je le connais, dit-elle.
— Tu ne l'as pas vu.
— On peut pas le voir, il a pas de corps, mais ça fait rien.

***

Lucienne Bernhardt me fit connaître mesdemoiselles Reine et Aimée Plantain, deux vieilles filles retirées à la campagne, et désireuses de prendre un enfant en pension.

Reine me conta que, quand elle était jeune, quelqu'un avait dit, tant ses cheveux étaient beaux :

— C'est malheureux, des cheveux comme ça pour une fille d'ouvrier.

La mère de son amoureux avait empêché le mariage, à cause de la différence des conditions :

— Il a été emporté par la grippe espagnole, ça fait qu'elle l'a pas eu non plus.

Reine et Aimée étaient d'une famille de dix enfants. Leur mère, nommée Gracieuse, avait abjuré le catholicisme pour épouser leur père, protestant. Le jour du mariage, on avait emmené la vieille mère de Gracieuse au temple en lui faisant croire que c'était une église. Quand elle avait compris, elle s'était évanouie.

Les deux Plantain enseignèrent à la petite Aronovitch que Notre-Seigneur, crucifié par les Juifs, les avait maudits et que ces méchants expiaient maintenant.

— Je les déteste, les Juifs, disait France avec passion. Ils ont fait mourir le petit Jésus. Faut les tuer.

Elle s'intéressait vivement à la crucifixion :

— On ne lui a pas mis de clou dans le nombril? demanda-t-elle d'un ton de regret.

A mon grand effroi, les Allemands vinrent manœuvrer dans les prairies qui s'étendaient derrière la maison des Plantain. France exultait :

— Ils me donnent du chocolat, ils me prennent sur leurs genoux. Je leur chante : *Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai* et eux, ils me chantent des chansons boches.

Les Allemands partirent. Ma fille me montra à son poignet une gourmette argentée, que l'un d'eux y avait attachée.

— J'aurais voulu qu'ils restent toujours, dit-elle.

***

Christine Sangredin, la coursière, menaçait de tromper son mari s'il ne s'évadait pas :

— *O mon amant de la Saint-Jean!* chantait-elle.

Elle vivait avec sa mère, concierge, et répétait à tout propos, avec une emphase joyeusement agressive :

— Ma mère, qui est concierge...

et :

— Dans la loge de ma mère...

Christine possédait un livre de messe marqué à ses initiales. Sa fille Chantal lui dit :

— Je suis contente que toi et moi, notre nom commence par la même lettre.

— Pourquoi? demanda Christine, attendrie.

— Parce que, comme ça, quand tu seras morte, je pourrai me servir de ton livre.

Peu de temps auparavant, France m'avait dit :

— Quand tu seras morte, qu'est-ce que tu voudras que je plante sur

ta tombe? Pas des fleurs chères, parce qu'il faut que je garde l'argent pour élever mes enfants.
et :

— La maîtresse est morte, mais ça ne fait rien, on en a mis une autre à la place.

J'admirais la sagesse de ces enfants, qui réduisaient la mort à ses justes proportions.

***

Christine ordonna à une de ses aides de porter des copies à un professeur, dont elle refusa de lui indiquer l'adresse. La jeune fille éclata en sanglots. Christine sourit.

Christine nous contait les corrections qu'elle administrait à sa fille :

— Je me suis bien installée dans un bon fauteuil, j'ai relevé ses robes, j'ai baissé sa petite culotte, et j'ai tapé, j'ai tapé, j'ai tapé. Chaque fois que je lui donne une tripotée, elle crie comme si on l'égorgeait, ça vaut le coup de l'entendre.

Cette mère zélée déployait autant de vigueur pour défendre son enfant que pour l'amender : elle en venait aux mains avec le grand-père, gâteux boulimique, qui voulait manger la soupe de sa petite-fille.

Quand je demandais un renseignement à Christine, une lueur de satisfaction brillait dans ses yeux couleur de châtaigne et de champagne et elle ne répondait pas.

Quand je lui apportais les paquets à expédier, elle m'empêchait de les poser, les jetait à terre si j'avais réussi malgré elle à les laisser sur une table, et courait se plaindre de moi au patron.

Mon arrivée et mon départ étaient salués d'expressions telles que :

— Brute épaisse! — Abrutie! — Ordure!

A mes recommandations :

— Il faut que ces lettres partent ce soir.

elle répliquait :

— Vous avez eu des domestiques, dans le temps?

— Elle doit souffrir, me disais-je, d'un complexe de conciergerie aggravé de privation conjugale.

J'opposais à ses brimades un visage de bois et le mutisme.

Il y avait des accalmies : Christine allait se confesser, me faisait des avances. Je comprenais alors que Chantal appelât parfois sa mère, pourtant si redoutable, « ma douceur ».

Christine et sa fille avaient exactement le même sourire, délibéré, intelligent, éminemment sociable. Le sourire, chez cette femme inculte et chez cette enfant de six ans, était une opération de l'esprit, un signe choisi, l'énoncé d'une identité entre les autres et elles.

Je dis à Christine :

— Je comprendrais que vous vous laissiez emporter par la colère. Mais cette méchanceté à froid, et sans raisons, cela me dépasse.

— Qui vous dit qu'on peut mieux résister à la méchanceté qu'à la colère? répondit-elle. D'ailleurs, c'est pas de la méchanceté, c'est de la taquinerie.

Elle nous confia :

— Quand j'étais gosse, ma mère me disait toujours : « La taquinerie, c'est le petit nom de la méchanceté. »

Un soir que je lui apportais la caisse des plis à expédier, Christine m'accueillit par un coup de pied dans le ventre. Une violente gifle s'abattit sur son visage, et ses lunettes sautèrent. Avec stupeur, je constatai que c'était moi qui avais asséné la gifle.

— Vous avez cassé mes lunettes, dit Christine d'une petite voix menaçante.

— Je vous rembourserai, répondis-je d'un ton hautain, tout en me demandant avec quel argent.

Christine s'était penchée pour ramasser ses lunettes et se releva en disant :

— Non, elles ne sont pas cassées.

— Tout est pour le mieux, alors, fis-je, en contemplant sur son visage la marque blême de ma main, et je quittai la pièce.

Loin de garder le silence sur l'incident, Christine le raconta à toute la maison d'un air de fierté voluptueuse :

— Ça a claqué, je vous assure. J'ai vu trente-six chandelles. Cette Aro, tout de même, quand elle s'y met!

Et Christine, riant, posa sur mes cheveux un baiser.

Le lendemain, elle me donna, d'un air brusque et pressé, un paquet enveloppé de journal. C'étaient des champignons. Je les dégustai en croyant ma dernière heure venue. Mais ils n'étaient pas vénéneux. Ils n'étaient que bénéfique succulence.

***

Christine consacrait ses loisirs à une œuvre de placement des nouveau-nés de femmes de prisonniers.

— Il y en a une, dit-elle, c'est le deuxième qu'elle abandonne. En apportant sa fille l'année dernière, et puis son garçon maintenant, elle nous a fait chaque fois le coup de tomber dans les pommes. La première fois, ça m'a fait quelque chose. La deuxième fois, ça m'a fait rigoler.

Au dire de Christine, les dirigeantes de l'association savouraient, en se penchant vers les mères coupables, leur écrasante supériorité.

— Je voudrais qu'elles fautent aussi, celles-là, dit notre camarade. Ça leur ferait du bien.

***

A l'occasion de je ne sais plus quelle fête, le personnel se cotisa pour acheter quelques bouteilles de mousseux. Tout le monde trinqua. J'étais écrasée contre madame Michet, petite femme aux cheveux gris qui avait

l'habitude de fouiller dans les corbeilles à papier pour y trouver les instructions du patron au garçon de bureau sourd. Mon verre fut heurté par les autres. Ce rite m'emplissait de révolte, d'angoisse : si je prenais part à ces libations subalternes, si je communiais au vin de la médiocrité, j'appartiendrais réellement, et non plus seulement en apparence, à la piétaille. Je feignis de boire et précipitamment vidai la coupe par-dessus mon épaule. Je l'avais échappé belle.

***

Pendant mes insomnies, je récitais par ordre alphabétique les noms des enfants que je n'avais pas eus : Anne-André, Blaise-Bénédicte, Claire-Calixte, Désirée-Damien... Dociles à mes incantations, ils approchaient. Ils n'étaient ni garçons, ni filles, mais androgynes merveilleux.

L'esprit était aussi tourmenté que le corps. J'avais beau me dire qu'elles n'avaient pas de sens, qu'elles étaient infécondes, les questions métaphysiques de mon adolescence ne s'en posaient pas moins pour moi à nouveau, lancinantes. Les joies et les souffrances personnelles avaient endormi ces obsessions pendant quelques années, mais elles se réveillaient.

Les croyants et leurs prêtres m'apparaissaient comme un défi. Ils vivaient de monnaie fiduciaire. A moi, il fallait de l'or. J'aurais voulu leur dire ma pensée. Un éclair d'amusement me traversa : rien n'était plus facile. J'entrerais dans un confessionnal, comme pour me confesser et verserais mon élixir dans l'oreille ecclésiastique. Il me fallait choisir une église éloignée de mon quartier, pour que le prêtre ne risquât pas, après ce bon tour, de me reconnaître. Je jetai mon dévolu sur l'église Saint-Bernard. Quand j'entrai, elle était encore déserte. A pas de loup, je m'approchai successivement des trois confessionnaux. J'éliminai le curé, qui devait être le plus vieux, le plus insensible aux plaisanteries salubres. Restaient les deux vicaires : Philippe Demanoir et Léon Morin. Je n'avais que leurs noms pour essayer de deviner qui, des deux, serait le plus réceptif. Philippe devait être d'origine plutôt bourgeoise. Les parents de Léon, pour lui avoir donné un tel prénom, étaient probablement des paysans. En avant pour le Léon! Sus au Morin! J'avais peur, mais il n'était pas question de reculer. Je m'agenouillai. Les prie-Dieu s'étaient garnis de pénitentes semblables à des cloportes. J'aurais voulu regagner l'air libre, ne pas poursuivre cette pénible comédie, qui gaspillait mon temps. Morin était annoncé pour cinq heures trente. A l'instant où la demie sonna au clocher, il glissa sur les dalles, petit, falot, le visage baissé. J'entrai dans le confessionnal presque en même temps que lui.

Au bout d'un moment dont la longueur augmenta mon appréhension, le guichet fut tiré. Serrant fortement mes mains l'une dans l'autre, je dis, en un souffle violent :

— La religion, c'est l'opium du peuple.

— Pas exactement, répondit Morin du ton le plus naturel, comme si nous continuions une conversation déjà commencée. Ce sont les bourgeois qui ont fait de la religion l'opium du peuple. Ils l'ont dénaturée à leur profit.

Je croyais rêver, et dus me faire violence pour répliquer :

— Vous les avez laissé faire. Maintenant, vous et eux, ça ne fait plus qu'un.

— L'Église a perdu la classe ouvrière par sa faute, c'est vrai, mais nous réagissons. Un jociste qui fait grève et qui est allé communier continuera la grève avec bien plus de résolution. L'injustice est en horreur au cœur du chrétien.

— Il n'y a pas que cela. Même si la religion était restée pure, ce n'est pas cela qui en prouverait la vérité.

De l'autre côté de la cloison perforée, je sentais Morin me donner une attention totale, impressionnante.

— Bien sûr, dit-il, même si la religion était restée pure, ce n'est pas cela qui en prouverait la vérité.

J'eus honte d'avoir énoncé un tel truisme. Mes idées s'échappaient en panique. Je ne voyais plus ce que j'étais venue chercher dans cette nasse. Je commençai à me lever pour déguerpir.

— C'est bien d'être venue, dit le prêtre.

— Comment, bien! C'est, c'est en ennemie que je suis ici.

— Vous croyez? Moi, je ne crois pas. Il y a longtemps que vous ne vous étiez plus confessée, n'est-ce pas?

— Depuis la première communion. Mais je ne suis pas en train de me confesser, en ce moment.

— Je sais bien, ce n'est pas drôle de reconnaître ses fautes devant son prochain.

— Drôle ou pas, la question ne se pose pas, puisque je ne crois pas en Dieu.

— En êtes-vous sûre? Vous ne priez jamais?

— Seulement quand je ne peux pas m'en empêcher. Ça doit être un reste des habitudes d'enfance, une faiblesse.

— Vous êtes orgueilleuse, n'est-ce pas?

— Oui.

— Est-ce que vous mentez, quelquefois?

— Oui. (J'avais l'impression de jouer malgré moi à un petit jeu de questions et réponses, cuisant.)

— Vous n'avez jamais volé?

— Si.

— Qu'est-ce que vous avez volé?

— De la nourriture.

— Ça vous arrive de vous mettre en colère?

— Oui.

— Vous ne commettez pas de fautes contre la pureté?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que vous savez vous gêner et vous priver pour les autres?

— Seulement pour ma fille.

— Vous faites bien votre devoir d'état?

— Plus ou moins.

— Est-ce que vous croyez que vous réalisez au maximum les capacités qui sont en vous?

— Non.

— Vous ne savez pas que saint Paul a dit : « Le monde serait meilleur, si vous l'étiez »?

Saisie, je reçus cette sanglade sans broncher.

— Vous venez de faire une bonne confession, reprit mon interlocuteur sans apparence d'ironie. Maintenant, il faut demander pardon.

— A qui?

— A X..., répondit-il gaiement.

Je restai muette. Le prêtre, si près et si séparé de moi, gardait un silence et une immobilité absolus. « On va rester ainsi jusqu'à la fin du monde », pensai-je un instant avec angoisse.

— Vous n'avez pas de cran, dit enfin Morin.

— Pardon.

— Ah, enregistra-t-il d'un ton neutre. Vous voulez bien que je vous donne une pénitence?

— Non.

Le tourbillon m'emportait.

— Si. Ça vous fera du bien, une pénitence. En sortant du confessionnal vous irez vous agenouiller.

— Sur une des chaises de velours? ricanai-je.

— Non, pas sur un prie-Dieu. Sur les dalles. Ça vous fera un peu mal aux genoux. Là, vous ferez une prière à votre idée.

— Puisque je ne suis pas croyante, cette pseudo-prière ne pourrait être que dérision.

— Nos prières sont toujours dérision. Il y a tellement de disproportion entre elles et Celui auquel elles s'adressent.

— Mais quand la personne qui les dit les prend au sérieux, quand elle y croit...

— Qui vous dit que l'effort n'a pas autant de valeur que la foi?

— Je n'ai pas de remords.

— Je l'espère bien. C'est Judas qui avait des remords; c'est pour ça qu'il s'est pendu. C'est le repentir qui nous est demandé, juste le contraire du remords.

— Je ne pourrais avoir de repentir que si j'avais choisi comme ligne de conduite la morale chrétienne.

— Même sans avoir choisi comme ligne de conduite la morale chrétienne, vous vivez dans un monde christianisé. Vous savez quand vous

commettez des fautes contre la conscience collective. Est-ce que vous êtes toujours très contente de vous?

— Non. Mais ma manière d'agir est déterminée par l'hérédité, les organes, les circonstances.

— Vous êtes un robot, alors? Baissez la tête, que je vous donne l'absolution.

J'obéis en disant :

— C'est facile de me faire marcher, n'est-ce pas?

— Moyennement, répondit Morin, imperturbable.

Il leva la main droite et prononça lentement :

— *Ego te absolvo a peccatis tuis, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti...*

Il traduisit appuyant sur les mots :

— Moi je t'absous de tes péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Que la passion de Jésus-Christ, notre Seigneur, les mérites de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les saints, tout ce que tu as fait de bien et tout ce que tu as eu à souffrir t'aident pour la remise de tes péchés, l'accroissement de la grâce et la conquête de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Après un silence :

— Vous voulez que je vous prête des bouquins?

— Oh! oui, m'écriai-je, et aussitôt regrettai mon élan.

— La cure est juste en face du cinéma *Le Moderne*, dit-il avec entrain. Quand est-ce que vous pouvez venir?

— Seulement le soir, répondis-je, me rassurant un peu à l'idée qu'un ecclésiastique ne saurait recevoir de visites féminines à la brune.

— Mercredi à huit heures et demie, vous pouvez? Au troisième. L'abbé Morin (il prononça ces deux mots d'un ton ironique), vous n'oublierez pas?

J'émis un son indistinct :

— Allez, maintenant, dit-il plutôt rudement.

En un choc, je me souvins de l'effarante pénalité que m'avait infligé cet arbitre paré de violet. « Si seulement je pouvais tomber morte! » pensais-je. Je sortis du cachot en trébuchant. « Si seulement j'étais autre, me disais-je avec envie, je pourrais regagner l'air libre à l'instant, sans me prêter à cette médiévale bouffonnerie. » Je butai contre une chaise. Il y eut, me sembla-t-il, des remous, des fidèles qui se retournaient vers moi, sardoniques, scandalisés. Je n'étais pas en état de les individualiser, ils formaient une présence unique, hostile et nuisible. Fléchissant le genou comme on se jetterait par la fenêtre, je me retrouvai dans la position d'une laveuse au bord de l'eau, sur les dalles grises pareilles à un grand jeu de marelle, contre un pilier où je m'appuyai. Je fermai les yeux; le pilier devint tronc d'arbre dans une forêt, ma peur s'apaisa. La prière que je devais au destinataire hypothétique prit inopinément les

traits accusés et la voix cuivrée de Christine Sangredin. Les poings sur les hanches, elle cria :

— La Barny, c'est tout du chiqué. Elle a rien pour elle. Elle sait rien faire de ses dix doigts. Quand il arrive un pépin aux autres, y a pas plus content qu'elle. Elle a toujours peur de plus avoir de sous, elle se fait une de ces biles pour le fric. C'est pas marrant, une gonzesse comme ça. Elle se rappelle des trucs qu'elle a lus, et puis elle se rappelle pas qu'elle se les rappelle, alors elle croit comme ça que c'est elle qui les a trouvés. Elle se croit plus que les autres. Quand ce sera son tour d'avaler son extrait de naissance, elle ne laissera pas de regrets, je vous garantis!

— Silence, poissarde, dis-je à cette muse populacière, et je me relevai.

Je quittai la caverne aussi vite que le permettaient mes jambes un peu vacillantes et retrouvai avec joie le grand air lumineux qu'il m'avait semblé perdre à jamais. La bête forestière s'échappait meurtrie, mais plus vivante que jamais, du piège où l'avait jetée son caprice. Rien ne s'était passé qui comptât. Rien ne m'obligeait à aller au rendez-vous de Morin. Ce prêtre était d'une habileté consommée. Quelle puissance d'attention! Quelle force de silence! Quelle promptitude d'adaptation! Je ne lui avais échappé que de justesse.

A l'allégresse de sortir de l'église pour n'y plus jamais remettre les pieds, s'en ajoutait une autre, en apparence incompatible : celle de l'absolution. Je me hâtais légère, précieuse, fragile, dans ma peau neuve, dans ma virginité nouvelle. J'étais sur le qui-vive, craignant à chaque instant de fêler l'invisible cristal.

***

Je traversai la ville d'un pas tour à tour précipité et traînant, pris des raccourcis, fis des détours, m'arrêtai devant des vitrines et finis par atteindre, à l'heure dite, la ruelle qui séparait un des bas-côtés de l'église de la cure. Au cinéma *Le Moderne*, on donnait *Graine au Vent*. Je contemplai la sonnette de nuit des sacrements, avec la démangeaison de la tirer. Très lentement, je poussai la porte cochère et gravis le vieil escalier patiné, non dépourvu d'une sordide grandeur. Ma main s'agrippait, à la rampe de fer. Sur la porte du troisième étage était vissé un panneau de bois blanc muni d'une cheville au bout d'une ficelle et percé d'une série de trous, chacun suivi d'une adresse au crayon, sauf le dernier qui précédait la prédiction : *reviendra dans un quart d'heure*. De la même écriture déliée se détachaient, au-dessus de la sonnette, trois mots à l'encre bleue, sur une fiche de carton : *Léon Morin, prêtre.*

A mon faible coup de sonnette, la porte s'ouvrit immédiatement et je me trouvai en face d'un être intimidant, assez grand, jeune, tout différent de la petite ombre sans âge qui glissait vers le confessionnal. Ce ne pouvait pourtant être que le même, puisque, visiblement, il m'attendait, et me reconnaissait.

— Bonjour, dit-il gaiement, et il m'introduisit dans une salle nue.

Morin portait avec aisance une soutane rapiécée. Certaines des pièces étaient elles-mêmes finement reprisées. Son col éraillé, très blanc, me fit penser à quelque chose, à quelqu'un ; je ne parvenais pas à me rappeler à qui. Sur les murs chaulés se détachaient des affiches multicolores, une madone au visage sévère et un grand crucifix. L'atmosphère était celle d'une gare, d'une agence de voyages ou d'une permanence du parti communiste. Un des coins était occupé par un piano droit, sur lequel fleurissait un bouquet de perce-neige dans un verre. Des rayons chargés de livres couvraient en partie l'un des murs. Morin me désigna une chaise et s'assit devant son bureau.

— Comment allez-vous, depuis l'autre jour? demanda-t-il en jouant avec une règle d'acier.

Je ne savais que répondre. Brusquement, il leva sur moi ses yeux bruns et demanda d'une voix moqueuse :

— Alors, ils étaient doux, les pavés de Saint-Bernard?

— Oui. Non. Mais d'ailleurs, jamais plus je n'entrerai dans une église, autrement qu'en touriste.

— On est tous un peu touristes.

— Pas de la même manière. Il y en a que les dorures ne scandalisent pas.

— Ça me scandalise autant que vous.

— Vous dites ça, et vous êtes prêtre!

— Oui. Vous pensiez que les prêtres aimaient bien les bondieuseries?

— Ils les laissent exister, en tout cas.

— Pas tout. On lutte, c'est dur, mais il y a déjà un tout petit progrès. Par exemple, chez nous, il n'y a plus de classes pour les enterrements. Avant, il y avait quelquefois trois prêtres pour conduire un type dans le trou. Ça ne sert à rien. L'enterrement, ce n'est pas un sacrement, ce n'est rien du tout. On est là pour les vivants, on n'est pas des croque-morts.

— Si le résultat de vos luttes consiste uniquement à réduire le nombre des prêtres d'enterrement de trois à un...

— On a aussi supprimé des quêtes. A l'église, il est toujours question de sous. Ça fait que ceux qui n'en ont pas, ils ne peuvent pas y venir.

— Oui, mais cela, ça concerne la non-application de l'enseignement du Christ. La question n° 1, c'est : l'enseignement du Christ est-il valable?

— Quelle idée vous faites-vous du Christ?

— J'ai lu les Évangiles, naturellement, et puis Renan.

— C'est tout?

— Et puis *Histoire du Christ*, par Giovanni Papini.

— Pas bien fameux, Papini, dit Morin en se levant.

Il prit un livre sur les rayons et me le tendit : *Jésus le Christ*, par Karl Adam, professeur à l'Université de Tubingue.

— Emportez ce bouquin. Est-ce que vous pouvez revenir vendredi soir ?

— Après-demain ! Je n'aurai jamais fini d'ici-là.

— Ça ne fait rien. Il faut qu'on se voie de toute façon.

— Vous voulez me convertir, persiflai-je.

— Il n'y a que vous et le Seigneur qui pourriez une chose pareille.

— Pourquoi est-ce que vous me prêtez des livres, alors ?

— Vous ne m'en prêteriez pas, vous, si vous en aviez et que j'en aie envie ?

— Je ne sais pas. Mais pourquoi est-ce que vous souhaitez que je revienne ?

— Vous n'éprouvez jamais le besoin d'échanger des idées avec vos semblables ? Sauvage.

— C'est surtout samedi que j'ai été sauvage. Je ne comprends pas ce qui m'a prise. Je voudrais que vous oubliiez cela.

— Ah ! mais non, c'était bien trop drôle, protesta Morin en jetant un coup d'œil vers le crucifix comme pour le prendre à témoin, et il rit à gorge déployée.

Je me dirigeai vers la porte en emportant le volume prêté. Morin m'accompagna.

— Au revoir. A vendredi, dit-il sur le palier. J'acquiesçai avec hésitation et m'engageai dans l'escalier devenu complètement noir. « Il a le genre et les manières d'un militant, pensais-je. On dirait un leader révolutionnaire. Citoyen prêtre, camarade abbé ! Il doit se donner cet air-là pour ne pas me dépayser. » Mais je ne redoutais plus viol, ni conversion. Morin m'inspirait confiance, ou presque. Rien désormais ne me ferait dévier de la salubre laïcité.

Je me couchai avec Karl Adam. Ce livre semblait écrit à mon intention, appelant les miracles « causes de scandale pour l'homme moderne ». Il retournait, redressait la question essentielle : il ne postulait nullement un Créateur, mais dégageait les traits divins de la personnalité de Jésus, et en concluait à l'existence d'un Dieu. En particulier, Karl Adam analysait les prières du Nazaréen et montrait par des comparaisons que personne auparavant n'avait ainsi prié *de l'intérieur*. J'acquiesçais à cette étude, œuf de Colomb. Quand je la terminai, il était six heures du matin, presque temps déjà de me lever pour aller au travail.

Je ne m'étonnais plus du mépris de l'abbé pour le livre, pourtant catholique, de Giovanni Papini : ce n'était, malgré sa beauté, qu'un diorama, tandis que le professeur de Tubingue se livrait à un véritable travail d'induction. En quoi il agissait d'ailleurs dans l'esprit de l'Évangile, puisque le Christ avait dit : « Nul ne peut venir au Père que par moi. »

Il n'y a aucune raison contraignante pour descendre du Dieu des philosophes, du contestable Horloger de Voltaire, jusqu'à Jésus. Le chemin monte, au contraire, du charpentier inspiré jusqu'à son inspirateur. Le trouvère des béatitudes implique Dieu.

La question, pour n'être pas oiseuse, devait se poser, non de l'existence, mais de la personnalité de Dieu. L'animateur du Messie était-il doué d'individualité?

Quand je tendis *Jésus le Christ* à Morin, il demanda :

— Vous l'avez déjà fini?

— Oui.

— Vous l'avez lu trop vite.

— Une fois commencé, je n'ai plus pu m'arrêter.

Il replaça le livre sur un rayon et en chercha d'autres.

— A votre point de vue catholique, lui dis-je, si je continue à vivre en athée, je suis fichue.

Il protesta :

— Mais non, mon petit, vous n'êtes pas fichue, même si vous continuez à vivre en athée.

Ce détachement spirituel me confondit. Normalement, Morin, profitant de l'occasion, aurait dû répondre : « Oui, vous êtes perdue, si vous ne changez. » J'étais touchée, aussi, en même temps que légèrement choquée, que ce jeune vicaire eût pris la liberté de m'appeler son petit.

— Hors de l'Église, point de salut, insistai-je moqueusement.

— C'est de l'Église invisible qu'il s'agit. Elle dépasse de beaucoup l'Église visible.

— Qu'est-ce que l'Église invisible?

— C'est l'humanité de bonne volonté.

Et Morin se remit à inspecter la bibliothèque, observant :

— C'est dans un désordre, je n'ai jamais le temps de les classer, et puis les gens ne les rapportent pas, les bouquins.

Pendant que Morin se penchait, se redressait, touchait d'un genou le plancher en cherchant la pâture qui me convînt, j'admirais les soigneux ravaudages qui formaient sa soutane, et ne pus m'empêcher de m'étonner à haute voix :

— C'est tout de même drôle que je sois tombée juste sur vous!

A peine cette exclamation lâchée, je la regrettai : n'était-elle pas un sérieux compliment pour Morin? Il allait sans nul doute protester avec modestie : « Tous les prêtres sont pareils », ou bien : « Je ne suis pas parmi les meilleurs, loin de là. »

Au lieu de ces phrases qui s'imposaient, il répondit :

— C'est la Providence.

Il parcourut encore les rayons d'un regard critique et, soudain :

— Je ne sais pas pourquoi c'est moi qui choisis vos livres. Venez un peu ici. Vous n'avez qu'à prendre ceux qui vous chantent.

J'approchai à pas craintifs. J'oscillais constamment, chez mon nouveau pourvoyeur de lectures, entre la moquerie et la timidité, la combativité et la soumission.

J'allais connaître ce piège nouveau, cette étrangeté : une bibliothèque de corbeau! *La Pensée du Bouddha ; le Vrai Visage du Catholicisme ;*

l'Élément non rationnel dans l'Idée du divin et sa Relation avec le rationnel...

Morin était retourné à son bureau, où il écrivait, l'air absorbé. Je n'osais l'interrompre, ni me servir moi-même. Il sentit mon regard et dit :

— Prenez.

J'obéis.

— Faites voir.

Je tendis le livre à bout de bras pour m'approcher le moins possible. En lisant le titre, il s'esclaffa :

— Évidemment!

et :

— Je ne sais pas si je vous rends un bon service en vous passant un truc de ce genre ; vous êtes déjà assez ergoteuse. Enfin, si ça vous fait plaisir. Vous ne prenez que celui-là ?

— J'ai tellement peu de temps.

— Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez du Karl Adam.

— C'est fort. C'est original. En le lisant, je croyais en Dieu, il me semble.

— Heureusement que ça vous a passé, plaisanta mon interlocuteur.

— Comment voulez-vous que je croie sans preuves ?

— Il ne faut pas qu'il y ait de preuves. La croyance en Dieu, ce n'est pas une certitude scientifique, cérébrale, comme vous avez l'air de le croire. La croyance en Dieu, c'est un accord de notre être tout entier. Quand vous aimez quelqu'un, vous aimez sans preuves. La foi, c'est pareil.

— Mais... d'abord, dans un tas de livres religieux, on énumère les soi-disant preuves de l'existence de Dieu.

— On a tort. C'est mal dit. Ce sont des présomptions, pas des preuves. Ce sont des guides qui nous aident à faire un bout de chemin. Mais il y a toujours quand même un précipice à franchir tout seul. S'il y avait des preuves, tout le monde croirait. Plus besoin même de croire : on saurait, on comprendrait. Ça ne serait plus ici-bas, ça serait déjà le ciel.

Morin tira à lui son bloc, saisit un crayon et annonça en me regardant :

— Je vais faire votre portrait.

D'un air narquoisement appliqué, il mit sur la feuille blanche un point, qu'il me montra en expliquant :

— C'est vous.

— Ah!

— Oui. Maintenant, je vais représenter Dieu, et Morin traça un cercle, qui prenait le reste de la page :

— Le point veut englober le cercle ; ce n'est pourtant pas possible, vous voyez bien. C'est au point à être contenu dans le cercle, il ne faut pas renverser les rôles.

— Qu'est-ce que le cercle attend ?

— C'est à vous à vous remuer. Si Dieu forçait notre adhésion, nous ne serions plus libres.

— Votre comparaison de tout à l'heure entre la croyance en Dieu et l'amour, elle ne convient pas du tout. On aime quelqu'un sans preuves, oui, mais c'est grâce à des preuves qu'on sait que cette personne existe.

— En somme, vous, vous vous demandez tout le temps si Dieu a l'existence ou s'il ne l'a pas. Dieu ne possède pas l'existence. Dieu est existence. Vous savez, Iaveh qui dit : « Je suis celui qui est. »

C'est un peu comme si on disait : « $x = x$ ». Ce que je me demandais après avoir fini *Jésus le Christ*, c'est si cette existence de Dieu est une existence personnelle.

— Les êtres humains vous paraissent doués de personnalité ?

— Oui.

— D'où viendrait cette personnalité, sinon d'une personnalité supérieure ?

— Pas forcément. Nous pouvons être un progrès sur des états précédents non différenciés.

— D'où vient cette force de progrès ? Est-ce que le moins, à lui seul, peut engendrer le plus ?

— Tout ça, c'est de la scolastique. Peut-être bien que le moins peut engendrer le plus.

— C'est comme si vous croyiez à la génération spontanée.

— Bien sûr, vous, monsieur l'abbé, vous me présentez tous les arguments propres à me faire croire en Dieu. Mais un athée saurait trouver des arguments opposés de la même force.

— Sûrement. Nous avons tort de bavarder comme ça ; les paroles, ça ne sert à rien. Dieu, c'est une réalité expérimentale individuelle, différente pour chacun de nous, et incommunicable.

— Incommunicable, c'est atroce.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut vous faire, au fond, qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas ?

— Comment, qu'est-ce que ça peut me faire, il n'y a que ça qui compte ; je voulais me tuer, en philo, à cause de Lui.

— Riche idée.

Les conversations avec Morin, un ou plusieurs soirs par semaine, faisaient maintenant partie de ma vie, autant que les dimanches après-midi passés à promener ma fille dans la campagne. J'avais tant fouillé la bibliothèque du prêtre que j'aurais pu faire mon choix dans l'obscurité. Quand, entre deux de mes visites, il avait voulu prêter des livres sans réussir à mettre la main dessus, il me demandait :

— Où sont-ils ?

A l'instant, je les lui montrais.

Je me sentais chez moi comme je ne l'avais été nulle part, dans cette sorte de parloir à l'aspect de buanderie désaffectée, dont le parquet parfois brillait comme un miroir, parfois était couvert de flaques. Morin alors s'excusait :

— C'est les gens, avec la neige. Je vais éponger ça, je n'ai pas encore eu le temps, et puis je vais passer la paille de fer et encaustiquer comme il faut.

Les scrupules troublaient mon bien-être : je volais un temps dû à d'autres, puisque jamais je ne me convertirais. Je fis part de mon souci à Morin.

— Ne vous mettez donc pas martel en tête, répondit-il. Ça me repose de causer avec vous ; on se fait du bien mutuellement. Si ça vous ennuie, il ne faut plus venir. Mais pour ce qui est de moi, vous ne me dérangez pas du tout, ajouta-t-il sans trop de cordialité.

Je m'étais bien gardée de dire mon nom à Morin et je me demandais avec curiosité comment il me désignait, quand il prenait note de notre prochain rendez-vous dans son agenda aux pages combles. Il ne me questionnait pas sur ma vie privée. De moi-même, je lui confiai que mon mari était mort à la guerre, probablement suicidé. Le prêtre n'accueillit pas cette révélation avec le saisissement, la commisération que j'escomptais. Il se contenta de dire :

— Eh oui, il y a beaucoup de couples brisés.

Morin ne parlait jamais de lui-même. Une fois, cependant, comme nous comparions le sort des enfants uniques et des autres, il dit, soudain tout ensoleillé :

— A la maison, j'ai deux sœurs. Maintenant, avec vous, j'en ai une de plus.

Ces paroles, prononcées du ton le plus spontané, avec un sourire séraphique, m'émurent. Mais je me maîtrisai et demandai :

— Toutes les femmes qui viennent ici, vous leur dites qu'elles sont vos sœurs ?

— Je m'occupe surtout des garçons, répondit-il d'une voix posée.

— Comment pouvez-vous me réunir dans votre esprit à vos sœurs, puisque elles, elles sont chrétiennes, moi pas ?

— Qu'est-ce que ça peut bien faire, ça ? Ça ne fait rien, fut la réplique si inattendue que, n'en croyant pas mes oreilles, je demandai :

— Pardon, monsieur l'abbé ?

Il refusa de répéter :

— Vous avez très bien entendu.

— Oh, je vois bien votre tactique, lui dis-je : vous comptez sur mon esprit de contradiction pour me faire convertir. Mais, ni comme ça, ni autrement, il n'y a rien à faire.

— Oui, écrevisse, répondit-il d'un ton conciliant.

L'épithète m'arracha un éclat de rire, mais montrait que le pêcheur d'hommes ne renonçait pas à la capture.

BÉATRIX BECK

(A suivre.)

INVENTAIRE DU CARTABLE

par JACQUES PERRET

Fin d'année, époque d'inventaires et de bilans, bien rares parmi eux ceux qui nous donnent des raisons d'optimisme. Pour éclairer un peu le ciel... littéraire nous avons demandé à notre collaborateur, Jacques Perret, de se livrer rétrospectivement au plus pacifique des recensements et de faire revivre ses années d'enfance au travers de... l'inventaire du cartable.

CHEZ nous on disait cartable et ceux qui parlaient de gibecière nous semblaient assez bizarres et même un peu rustiques ; à notre idée ils avaient connu des chemins d'école si giboyeux que lapins et grives leur pesaient plus à l'épaule que les cahiers de classe et les morceaux choisis. L'écolier du VIe arrondissement, pour un merle et deux moineaux qu'il capturait bon an mal an dans les taillis du Luxembourg, ne pouvait prétendre à porter gibecière et, quelle que fût son ingéniosité, les occasions de dévoyer le cartable étaient rares. En vérité c'étaient plutôt les parents qui disaient cartable, mot étroitement scolaire, mot de catalogue évoquant l'article neuf, un peu raide et sentant fort le mauvais cuir de bazar. Nous, selon l'humeur, nous disions tantôt le carton, mot qui se prête admirablement aux intonations du mépris, et tantôt le sac, un mot d'homme qui devait nous suivre bien au-delà des servitudes écolières, un mot puissant et mystérieux qui désigne aussi bien le récipient mol et universel foutoir que le fardeau strict et harmonieux du fantassin en tenue de campagne. Il faut rappeler ici que le cartable était muni d'une courroie qui permettait non seulement de le porter en bandoulière mais de le charger à dos comme un sac de soldat. Je ne prétends pas que ce cartable fût expressément conçu pour aguerrir l'enfance et cultiver nos ardeurs mar-

tiales, mais il y avait sûrement un peu de ça. Notez encore que les principales échéances de la journée nous étaient signifiées par le tambour. Loin de moi l'idée folle de porter aux nues ces vestiges de l'éducation napoléonienne, ce serait insulter à la conscience universelle qui, en général, nous invite à flétrir ces manifestations du militarisme infantile ; mais enfin la preuve, irrécusable et dernière, n'est pas encore faite que le sac-au-dos fût au nombre des usages corrupteurs de l'enfance, et le geste est assez riche en symboles de toutes sortes pour ne pas le condamner en bloc, avec passion. En ce qui concerne le tambour, il va de soi que mon souvenir est plutôt fidèle à celui qui donnait le signal des fins d'études : son roulement superbe venait s'engouffrer dans les classes pour réduire au silence toutes les voix fragiles de l'analyse grammaticale ou du raisonnement arithmétique, balayer bonnets et férules, humilier la toge et propager la déroute de l'orthographe dans un fracas de 18 Brumaire. C'est triste à dire mais aujourd'hui encore, en pleine maturité, j'ai l'impression que ma sagesse pourrait être à la merci d'une peau de veau bien timbrée, si les occasions d'entendre le tambour ne se faisaient de plus en plus rares. L'instrument du tonnerre est devenu la dérisoire nostalgie des scrongneugneux, la caisse d'obscurantisme à mauvaise conscience et d'autres musiques moins barbares, d'autres cliques encore mal définies, ou même d'autres tambours plus conformes à la dignité humaine doivent nous guider sur les chemins du progrès. Naturellement, j'ai connu, et vous aussi, de temps en temps, l'envie de crever les tambours pour dénoncer leurs vents ; comme si on pouvait se passer de vent. Le tambour a ses raisons que la raison n'a pas et il faut apprendre de bonne heure à pousser quelques tambours dans la logique aussi bien qu'à introduire un peu de logique dans les tambours. C'est une bonne discipline. Quand bien même tous les tambours de l'univers seraient muets ou interdits je ne pourrais éliminer certaines rumeurs de batterie qui parfois me vrombissent au fond du for intérieur pour me rappeler que le tambour n'a pas dit son dernier mot. Il nous tapera encore quelques rataplans sensationnels et qui donneront à réfléchir. Au jugement dernier par exemple il faudra bien le convoquer pour soutenir les trompettes et je présume que c'est tambour battant que les vérités premières feront leur entrée dans l'absolu.

Au lendemain de la guerre 14-18 le tambour fut banni des lycées de garçons et remplacé par une sonnerie, comme dans les gares, les hôtels et les théâtres. La nation victorieuse n'avait plus que faire de cet ustensile revanchard et puisque s'ouvrait alors une longue période de paix, les écoliers renoncèrent du même coup à leur silhouette de petit fantassin en capuchon et nous mîmes sac à terre. Tel que je l'ai décrit le cartable a vécu. Non, bien sûr, je ne vais pas pleurer bêtement sur le cartable ni laisser croire que je rends un culte particulier à aucun accessoire de la superstition scolaire. Depuis l'âge tendre je n'ai cessé de combattre énergiquement le caractère sacré de l'instruction obligatoire et si j'ai l'air de m'attendrir aujourd'hui sur le cartable c'est qu'il me fut donné comme

compagnon d'enfance et qu'à ce titre il gagne, tout naturellement, d'année en année, plus d'indulgence et de grâce. C'est ce qui arrive aussi bien pour le sac complet du tirailleur modèle 1921 ; je l'ai couvert de toutes les injures du répertoire, j'ai inventé pour lui des opprobres inouïs, improvisé des blasphèmes en kyrielles et voilà qu'aujourd'hui je me laisse prendre à ses petits airs innocents et nostalgiques. C'est l'exquise veulerie du souvenir.

En général le cartable nous suivait jusqu'en Sixième où il était remplacé par la serviette classique, forme portefeuille, que nous abandonnions en Première pour adopter enfin le petit tapis carré, vulgairement appelé sous-cul. Son nom laisserait supposer qu'il ne participait qu'indirectement aux ivresses de la rhétorique mais, sitôt finie la classe et tiède encore, le sous-cul devenait bannière et nous l'arborions sous le bras avec le dictionnaire comme emblème d'émancipation et privilège d'ancien. On pouvait s'en procurer dans le commerce de fort beaux qui représentaient un chat, une tête de tigre, une bergère Louis XV ou un motif oriental, mais pour cet usage beaucoup de vieilles descentes de lit familiales furent coupées en huit et trouvèrent ainsi dans la pédagogie une fin de carrière qui n'était pas précisément une sinécure.

Aujourd'hui, tous les écoliers, depuis l'enfantine, portent la même serviette à poignée qui est aussi celle des professeurs et celle de tout le monde. L'homme d'affaires a imposé partout son style et la pullulation de l'homme-serviette est un phénomène dont parfois s'inquiète le moraliste, lui-même porteur d'une serviette à poignée. On admet que le papier, dans sa prolifération démentielle, soit devenu le principal ressort des civilisations et qu'il faille un nombre considérable de serviettes pour en assurer le transport et la répartition. Mais si toutes les sacoches de plombier se transforment en serviettes de clerc nous allons peut-être au-devant de soudures difficiles. Le funeste et l'ennuyeux se propagent à l'envi dans les serviettes et le plus heureux contenu dont on puisse créditer la serviette qui passe est un casse-croûte ou un pyjama de bonne fortune. Parfois elle est plate, vide, suffisante à elle-même, c'est l'alibi en vachette, la dignité en croco, l'attribut essentiel des populations en marche vers le progrès social. Venu d'Asnières ou de Gao, le député, l'étudiant et le joueur de saxo font leur entrée à Paris avec une serviette à bout de bras, la même que nous voyons à l'écolier, à l'ambassadeur, au trafiquant de drogue, à l'huissier, au colonel, au patron zingueur lui-même qui n'a jamais fini de trimballer ses paperasses de guichet en guichet. Le diable aussi, naturellement, en a une, comme tout le monde, pour mettre ses barèmes, formulaires, devis et feuilles de paye.

C'est toujours la même chose : le chroniqueur annonce qu'il va traiter un petit sujet innocent, le carton d'écolier par exemple, mais il veut faire l'important, montrer qu'il est homme à découvrir l'essence des choses et expliquer l'univers à partir de n'importe quoi ; or je sais par expérience, celle des autres et la mienne, que ce genre d'exercice conduit presque tou-

jours au galimatias. En voilà donc assez sur le cartable, passons à l'inventaire et voyons un peu le cahier de brouillon.

Le cahier de brouillon est le plus gros, le plus confidentiel, le plus affectueusement mal tenu. Bien sûr, il n'a pas pour unique et officielle mission d'être mal tenu, mais, en fait, le plus sage écolier éprouve une joie saine et réparatrice à maltraiter son cahier de brouillon, tout au moins à y écrire par-dessous la jambe. En fin d'année ce cahier prend volontiers figure de loque sublime, de témoin glorieux et perclus des campagnes scolaires. L'ennui est qu'il faut l'acheter neuf et qu'il ne révélera qu'à la longue son caractère brouillon. On admet très bien l'état neuf pour le cahier de textes par exemple et l'élève le plus dissipé, le plus gâcheur, sera tout naturellement intimidé par ses feuillets virginaux qu'il abordera d'une plume respectueuse, au moins pendant les premières pages. Mais la première page d'un cahier de brouillon, c'est une autre épreuve ; il faut vaincre cette fausse candeur d'un papier blanc qui ne rêve, en réalité, que noirceurs innommables et pires outrages. On croit bien faire en l'attaquant d'emblée avec trois pâtés, une douzaine de ratures, un dessin baroque et, si ça se trouve, une tache de chocolat ressuyée d'un revers de manche. Quel que soit votre talent, vous n'aurez obtenu là qu'une page de faux brouillon qui sentira le convenu, le truqué, le contrefait ; rien de plus navrant que l'élucubration apocryphe, le désordre fabriqué, le brouillon postiche et vous en serez tout honteux, le mois suivant, quand vous verrez la belle chose vivante, riche et plaisante à l'œil qu'est une vraie page de brouillon. Il faut compter environ un trimestre avant que le cahier de brouillon puisse témoigner valablement de votre personne et fournir un échantillonnage complet de votre fonds : voici les pages fougueuses, les rêveuses, les endormies, les saturées, les lacunaires, les bavures du génie à l'état brut, les gribouillis primesautiers, les ratures emphatiques, molles, drues ou ornementées, les multiplications pyramidales, les quotients tire-bouchonnés dans l'intervalle des charabias poussifs, l'inoubliable version engloutis sous une catastrophe d'encre et la petite tache roussie au verre de lampe et pochée comme un vieux coquard ; par-ci, par-là, enfin, les arabesques, volutes et spirales de l'imagination en panne, les profils extravagants, bâtards de solécisme et d'anacoluthe à mains plates, les schémas cryptiques où la plume s'est faite complice de vos ténèbres enchantées pendant que le cerveau fonctionnait sur les cimes glacées de la connaissance. Je m'étonne que l'Université où la mode est aux tests n'ait pas encore institué, pour le bachot, la présentation obligatoire du cahier de brouillon.

N'exagérons pas ; un paradoxe bien simplet serait de voir le signe du génie dans les cahiers de brouillon les plus mal tenus, les plus torchonnés, de ceux dont les parents disent qu'ils ne sont pas à prendre avec des pincettes. Si cela était je penserais que mon génie fut pris naguère avec des pincettes pour être jeté en un lieu où il demeure perdu pour tout le monde, et qu'il serait urgent de chercher les raisons pour lesquelles d'innombrables

gamins n'ont pas tenu les promesses de génie étalées dans leurs cahiers de brouillon. J'ai connu en revanche un camarade de Cinquième dont le cahier en question était si bien tenu que nous le soupçonnions d'y recopier traîtreusement des brouillons clandestins. Or il n'y avait aucune imposture dans son cas. Ce petit jeune homme qui semblait ignorer le doute et le repentir, écrivait tout comme au propre, sans une rature, avec des barbarismes et des charabias à l'état natif, sûrs d'eux-mêmes, calligraphiés, comme si pour tout problème il eût disposé d'une solution, bonne ou mauvaise, mais unique, impérieusement révélée, à prendre ou à laisser. Il avait un cahier de brouillon parce qu'il fallait en avoir un, mais c'était une chose fort pénible à regarder, un peu monstrueuse et dont nous nous détournions comme d'une diablerie. Je n'ai pas revu ce condisciple depuis les bifurcations de la Quatrième, mais j'ai entendu dire qu'après avoir brillé un instant dans les conseils éphémères de la synarchie, on le vit siéger dans un de ces comités d'antipodistes qui régissaient, il y a quelques années, les exportations massives de beurre normand pour financer les importations psychologiques de beurre danois.

En évoquant ce cahier de pseudo-brouillon qui faisait croire à l'existence d'un para-brouillon lui-même transcrit d'un pré-brouillon, je pense à l'histoire des protège-cahiers. Je les tins en estime jusqu'au jour où un maître fit couvrir nos protège-cahiers avec du papier bleu. Le prestige du protège-cahier en fut ruiné. A cet âge on a l'imagination rapide : en un clin d'œil j'entrevis l'impossibilité humaine de mettre un frein à l'obsession protectrice, je compris que la protection des cahiers pouvait conduire au vertige de l'infini et que Dieu seul détenait la notion du protège-cahier en soi.

Si les protège-cahiers sont toujours en usage dans les petites classes, le plumier a pratiquement disparu au profit de la trousse. J'ai toujours eu horreur de la trousse, de toute trousse, et jamais aucune trousse de quoi que ce soit n'a figuré dans mon bagage et toutes celles qui me furent imposées dans ma vie d'homme, y compris la fameuse trousse à boutons du paquetage militaire, furent égarées sans malice, par répugnance instinctive. Expliquer cette répugnance me conduirait trop loin et je préfère parler un peu du plumier classique dont la structure intérieure, une fois que nous en avions fait sauter les compartiments, autorisait la mise en vrac du petit matériel et qui, par sa forme rigide et bien close, jouait le rôle de cassette personnelle. Cette boîte parallélépipédique était, en général, de carton bouilli, vernie noir sur toutes ses faces à l'exception du couvercle. Le noir était la couleur scolaire : tablier noir, tableau noir, pupitre noir, habit noir du prof à barbe noire et encre noire un peu partout, sur les doigts, les genoux et dans la bouche.

Tout ce noir avait un goût et une odeur, un bouquet d'amertume et de croupissure où prospérait et fructifiait la nature mystérieuse des cancres. Je n'en veux pas à ce noir puisque mes fous-rires n'en furent que meilleurs. Le noir sied à l'instruction publique et ce n'est guère honnête de la vouloir costumer en bleu pastel avec des maîtres en boléro de clown, des subjonc-

tifs à musique et des cosinus à pompons. N'empêche que le couvercle du plumier était orné d'un sujet colorié qui décidait de notre choix : cyclistes en maillots rayés ou petits bateaux. Les mauvais élèves optaient volontiers pour les cyclistes, les bons sujets pour les petits bateaux et quelques-uns choisissaient le plumier japonais à décor exotique pour le plaisir toujours neuf de mettre une barbe aux mousmées. Le système de fermeture était commandé par un petit bouton et il va de soi que nous faisions péter le déclic avec le maximum de bruit, toujours ça de pris sur l'épreuve du silence et aucun bruit licite n'étant à dédaigner.

Dans les plumiers à cyclistes on trouvait souvent du poil à gratter fourni par les platanes de la cour, des amorces, un pistolet à pomme de terre, un bout de zan soudé au vernis, un élastique à catapulte sans préjudice du porte-plume, du compas désarticulé, du bois de réglisse et du taille-crayon bien connu dont la petite gueule vorace vous débitait, pendant l'heure de géographie une collection complète de crayons de couleurs pour en faire un luxuriant parterre de copeaux frêles et de pollen bigarré.

Le porte-plume neuf acheté à la rentrée dans l'euphorie des bonnes résolutions et le désir des parents de ne rien négliger pour assurer les bases de notre instruction, était souvent choisi de forme rationnelle, parfois même avec l'emplacement idéal des doigts selon le dernier mot de l'orthopédie scolaire. Le stylo à bille a rendu caduques ces merveilles de l'artisanat pédagogique en même temps qu'il nous a libérés des techniques millénaires du plein et du délié, disciplines évidemment dérisoires si vous admettez qu' « Andromaque » eût pu s'écrire avec un stylo à bille. Las de perdre nos beaux porte-plumes nous retournions bientôt à l'article bon marché, petit bout de bois rouge, vert ou jaune à douille de fer-blanc. Quelle que fût sa couleur il fallait environ huit jours de succion aigre pour débarrasser de son vernis l'extrémité d'un porte-plume neuf et lui donner cette consistance fibreuse et attendrie qui favorise la salivation, tonifie les gencives et nourrit l'imagination. Aujourd'hui, après d'innombrables stylos je suis revenu encore une fois au porte-plume à un rond Fallières que je paye cent sous Auriol et avec lequel j'écris en ce moment. Malheureusement je ne le suce plus, en tous cas beaucoup moins.

La question plume était toujours l'objet de tâtonnements et d'essais multiples. Jusqu'au jour où le porte-plume réservoir à pompe fut introduit dans les mœurs scolaires, je n'ai jamais pu me décider entre la sergent-major, la demi-molle, la tête-de-mort et la baïonnette. Aucune n'avait le sens inné de l'orthographe, mais chacune avait son tempérament et, à force d'avoir les yeux fixés sur elle, nous entretenions avec la plume courante des rapports étroits et obsédants. Je n'étais plus le même garçon selon que j'écrivais avec une tête-de-mort ou une sergent-major et vous devinez tout ce que la plume baïonnette, tordue comme la foudre, véritable aberration de l'industrie plumière, pouvait inspirer de divagations à l'écolier ingénument séduit par le biais, le détour, l'indirect, l'oblique, le zigzag, tout ce

qui rallonge le chemin et complique agréablement les choses. Ceci dit, neuves ou encrassées, la plupart de ces plumes trouvaient une fin dans le jeu instructif qui consiste à introduire le bec dans une fente du pupitre, à bander le fer et lâcher le projectile selon un procédé balistique attribué à Denys, roi de Syracuse.

Presque toujours le plumier faisait office de règle, une fois que la règle proprement dite, mutilée, encochée, tronquée, retaillée, ne pouvait plus servir correctement les intérêts de la ligne droite. Je ne me risquerai pas dans une étude un peu poussée sur la règle ou ses tenant lieu, mais j'ai un mot à dire sur son apprentissage rebutant et ses complicités avec les pires noirceurs de l'encre. Sous une addition posée avec goût et propreté on tire un trait bien franc que la règle en s'écartant étale comme un sinistre panache, une crinière d'apocalypse, un pataquès, une débâcle. Malheureusement, à cet âge, nous étions peu à savoir que, sous une addition juste ou fausse, un trait largement cochonné, dégueulant son encre et déployant le drapeau noir de la révolte ajoute non seulement un cachet romantique à l'austère devoir, mais contribue, si peu que ce soit, à soutenir le bon combat contre les ambitions du nombre. Ces accidents m'entraînent à consacrer deux minutes aux papiers buvards. En général ils nous étaient fournis par la publicité sous forme de prospectus et souvent distribués à la porte du lycée par de pauvres hères aux gages des spécialités pharmaceutiques. Certains buvards étaient sous le signe de la constipation, d'autres se réclamaient de la lithiase biliaire, mais nous en étions encore à la rougeole et le roudoudou tenait lieu de panacée. Nous eûmes parfois de gros déboires avec certains de ces buvards, camelotes chétives incapables de boire seulement un point sur un i mais faisant d'une tache bien ronde et replète un affreux placard, une éclaboussure de cauchemar comme la psychanalyse aujourd'hui s'en régale.

A propos de taches, il faut bien parler de gommes et en particulier de la gomme à encre qui a pour effet de transformer un pâté loyal ou une faute de participe respirant la bonne foi en un bourbillon peluchéux, halo suspect où la vétille devient tumeur maligne et cacographie ulcérante. L'écolier s'affole. Pour effacer l'immonde avatar d'une erreur bénigne il gomme encore et regomme, priant Dieu que le papier n'en crève pas. Du dos de l'ongle enfin il donne à la membrane ténue le luisant d'une cicatrice et, d'une plume anxieuse il trace le premier jambage qui fait aussitôt éclore une fleur bizarre, un astériole tourmenté, une chenille horripilée, un infusoire aux cils baveurs, un épanchement fistulaire sans aucun rapport avec l'écriture officielle. Enfin le gamin capitule en sanglotant, le devoir se dilue en flaques mauves, l'encre avec les larmes fait toujours un mélange pathétique et je me demande encore si les joies de l'étude ont jamais payé le désespoir d'une copie d'écolier fondue en larmes. J'aurais voulu arrêter mon inventaire sur une note un peu futile et enjouée, mais en fouillant dans le cartable j'y trouve à l'instant un vieux préjugé d'écolier pour qui la rédaction passable est toujours améliorée par une fin triste.

Jacques PERRET.

INDE 1951

par DENIS DE ROUGEMONT

Ces tableaux de l'Inde que Denis de Rougemont rapporte d'un récent voyage forment un curieux contraste avec les pages de Somerset Maugham que nous avons publiées dans notre précédente livraison. Après l'Inde religieuse, voici l'Inde des foules — l'Inde de 390 millions d'habitants — la vie de la rue — et aussi les préoccupations nouvelles nées de l'indépendance, les soucis de la jeune intelligentsia... *ses réactions en face de l'U.R.S.S... et un portrait nuancé de Nehru (N.D.L.R.).*

LES États neufs ont des douaniers nerveux, mais ceux de l'Inde se dominent : ils ont gardé cela des Anglais. Il leur faut cependant plus d'une heure pour nous administrer les preuves méticuleuses d'une souveraineté que nul ne songe à contester.

On nous demande pourquoi nous venons ici. — Pour un congrès. — — Quel congrès ? Il y en a beaucoup. — Le Congrès indien pour la liberté de la culture. — Qui l'organise ? — La revue *Thought*, qui est publiée à New Dehli. — Alors, pourquoi le Congrès se tient-il à Bombay ? — Parce que M. Nehru le veut ainsi. (Réponse propre à faire croire au fonctionnaire que c'est M. Nehru qui patronne le Congrès, alors qu'en vérité, il s'est borné à le déplacer, par un décret, de la capitale à Bombay.) L'officier n'est pas bien convaincu : il voudrait obtenir des réponses qu'il connaît. Finalement : — Où habiterez-vous ? — Au Taj Mahal Hôtel. Sourire de soulagement. — Au Taj ? O.K.

O.K. ? On le dirait à moins. Plus qu'un hôtel, c'est un quartier de ville en un seul bâtiment surmonté d'une coupole. A l'intérieur, deux rues de boutiques de luxe, de cafés et de librairies aboutissent dans le hall central ouvert sur un vaste patio où les voitures se succèdent sans relâche.

Ma chambre a dix mètres sur cinq, et cinq de haut. Du plafond pend une grande hélice à quatre pales, qu'un bouton électrique met en marche : trois vitesses. Sol de dalles grises polies, murs jaunes et beaucoup de meubles. Quand je sonne, trois serviteurs paraissent au fond de la pièce, devant une tenture sombre, sans nul bruit. Il m'est arrivé de sonner à

nouveau n'entendant rien venir, et de m'apercevoir ensuite qu'ils étaient là déjà depuis un long moment. Pourquoi trois ? Je me dis que le premier prend les ordres, que le second probablement les enregistre, et que le troisième les exécute. Mais non, tout simplement, il y a trop de gens en Inde.

J'ai sommeillé sous le ron-ron lent de l'hélice. Je sonne pour demander du thé. Les trois formes blanches naissent dans l'ombre. Je me rendors. Le thé est là, et de nouveau trois hommes en blanc près de la table. Je leur demande du sucre. Ils sourient et s'inclinent. Ils ont des crayons à la main et des blocs de papier. Ils attendent. Je leur dis que c'est tout ce que je désire. Mais eux voudraient me poser quelques questions. Mon opinion sur la neutralité de l'Inde ? Sur Nehru ? Éclair de magnésium. Aveuglé, je comprends, et m'efforce de donner des réponses attendues, soudain frappé par la similitude entre le contrôle des étrangers et l'interview.

***

Bombay, porte des Indes, présente à l'arrivant l'architecture et le puissant trafic d'une grande cité de l'Occident comme on en voit en Amérique du Sud : plus uniformément modernes que les nôtres. Notons une légère frustration de notre sens de l'exotisme.

Cette espèce de curiosité, toujours au bord de la ferveur, qu'évoque le terme d'exotisme : rien de plus typiquement européen. Parmi les peuples de la terre, seuls les Européens recherchent l'étranger, le dépaysement pour lui-même, et sont déçus de ne le point trouver aussi pur et déconcertant qu'ils le rêvaient. Pour l'Indien, le Chinois, l'Arabe, l'*étranger* n'a jamais été un sujet de littérature, de nostalgie consciente et cultivée. Il peut bien être le plus fort, il le fut en effet pendant des siècles, mais il a tort, essentiellement. Cette conviction, vivante encore dans nos campagnes et derrière les rideaux de nos provinces, est répudiée depuis longtemps par nos élites voyageuses, chez lesquelles une croyance inverse prédomine. Il semble qu'au regard de la « hideuse vulgarité » de l'Occident, dont parlait récemment André Gide, toute la noblesse des gestes, des allures, toute la solennité des religions (les nôtres étant tenues pour préjugés) aient trouvé refuge en Orient, en Afrique, en Océanie... Incapables de croire en rien, nous courons admirer ceux qui vénèrent les vaches.

L'homme qui connaît ses dieux se conçoit dans leur ordre et sans autres problèmes, la faim n'étant qu'un ennemi. L'Occidental, qui ne se conçoit plus, va voir ailleurs comment on croit, mais sans désir sérieux de partager la foi de ceux dont il admire qu'ils en aient une.

Ceci dit, je n'aurai de cesse que je n'aie découvert, à mon tour, derrière l'immense façade des quais synthétiquement occidentale, toute éclatante d'ocres, de briques vernies, de blancs bleutés et de luxueux reflets aux vitres de milliers de bow-windows, la Sombre Chose, grouillante et mystérieuse, tapie tout près d'ici peut-être, comme le rêve sous

la veille, instante et pourtant dérobée, la Sombre Chose pressentie, qui parfois nous envoie, mêlés à la circulation bien ordonnée de ces quartiers, des signes brefs et toujours inquiétants, le cri précipité et comme rageur d'un corbeau maigre à ma fenêtre, une ombre nette de vautour traversant lentement la chaussée, des crachats rouges de bétel sur le trottoir, et ces moignons de bras charmants et menaçants... Sur le port et devant les grands hôtels, des fillettes aux yeux sans sourire, au corps d'une insensée gracilité, à peine vêtues d'un lambeau de coton, glissent dans les grosses voitures américaines, au moment de claquer les portières, leur petit bras coupé au coude. On retient la portière qui allait briser cela, on leur jette quelques pièces, mais elles reviennent toujours, avec cette insistance presque féroce des gens du Sud, avec un petit cri hostile et guttural, pareil à celui des corbeaux, le cri de la misère sauvage qui seule, dans cette fournaise humide, fouette encore l'énergie de l'animal humain.

***

Aborder l'Inde par Bombay, ou par son intelligentsia, c'est retrouver d'abord ce que nous connaissions, avec la seule surprise de n'en pas avoir d'autres.

Dès les premières heures de débats, il devient évident que leurs problèmes s'énoncent dans les mêmes termes qu'en Europe. Il y a ceux qui pensent que l'U.R.S.S. c'est la justice, les U.S.A. la liberté ; ceux qui scrupuleusement se refusent à choisir entre le coca-cola et le camp de Kolyma ; ceux qui invoquent la morale et Gandhi pour justifier le neutralisme, et ceux qui tiennent à distinguer neutralisme et neutralité ; ceux qui demandent que les démocraties balayent devant leur porte, se réforment d'abord, et ceux qui veulent sauver d'abord la liberté, sans laquelle il n'est pas question de réformes humainement valables ; ceux enfin qui se frappent la poitrine en déclarant qu'il y a de l'indécence à venir parler de culture dans un pays où des millions sont affamés.

Ce dernier argument, lancé d'abord par l'un des délégués occidentaux, et frénétiquement applaudi, reparaît le lendemain dans les éditoriaux, les jours suivants dans mille échos, lettres à l'éditeur, et commentaires critiques sur le Congrès. Je quitterai l'Inde sans avoir voulu dire ce que j'en pense, qui se résume à ceci : si les anciens Hindous, les Égyptiens, les Sumériens et les Romains, si les Occidentaux eux-mêmes avaient déclaré en leur temps : point de culture tant qu'il subsiste de la misère et de la famine, il n'y aurait point de civilisation ; s'il n'y avait point de civilisation, nous serions sans moyens techniques pour remédier à la famine. J'en trouve une preuve de plus dans le journal de ce matin. C'est un savant indien, D. R. Sethi, qui inventa le procédé pour détruire les racines d'une herbe nommée kans, fléau des riches vallées à blé de l'Inde centrale. Avec l'aide des tracteurs américains qui avaient construit

la Route Birmane, il vient de rendre, en quelques mois d'essais, cent mille tonnes de blé aux Indiens.

Mais je me tairai. « Ventre affamé n'a point d'oreilles », et qui suis-je pour lutter ici contre la force d'un proverbe, si convaincu que je sois qu'il dit faux, que ce sont les repus qui n'écoutent pas, et que la disette est mère des civilisations, comme l'angoisse l'est de la pensée.

***

— Que cherchez-vous? me dit Raja Rao, que je rencontre dans le hall du Taj. (Il a l'air d'un gitan avec ses boucles noires, il est brahmine, et par un choix délibéré, très orthodoxe, donc très libre d'esprit.)

— Je cherche l'Inde. La trouverai-je à Bombay?

Il appelle un taxi, et nous voilà partis.

Nous avons quitté la voiture à l'entrée d'une ruelle étroite que nous descendons lentement jusqu'à des escaliers très raides et compliqués, entre de hautes façades peintes en jaune. Statuettes vêtues de soie et de fleurs dans des niches, comme à Naples. Il y a bien, assises sur les marches, ces fillettes en sari aux narines cloutées d'un diamant, aux chevilles surchargées d'anneaux et de grelots, mais le décor est italien. (Et ce même rose très pâle et un peu mauve des cotonnades, que je n'avais encore vu qu'en Italie et plus rarement au Brésil.) Nous descendons. Les escaliers débouchent sur une place irrégulière, en terre battue, plantée d'arbres au tronc pelé. Un désordre de maisons inégales sur la gauche. A droite s'étend un long bassin rectangulaire, empli d'une eau verte et profonde. Tout autour du bassin, et sur l'îlot qui en occupe le centre, s'élèvent des colonnes de pierre noire, hérissées de demi-soucoupes : ce sont des lampes, et tout s'allume les soirs de fête.

Nous entrons dans une rue sinueuse, bordée de petites maisons à un ou deux étages, cages à oiseaux cubiques et mal superposées, de cafés minuscules dont les balcons surplombent le bassin, et d'espèces de garages ou étables, on ne sait, aux larges portes à barreaux : les temples. Au fond de l'ombre, un autel s'illumine. Étoffes rouge et or derrière la statuette, bijoux, fleurs, menues verroteries, et dans l'étroit espace devant l'autel, une femme debout, sans un geste. Parfois le prêtre en pagne sort d'un coin noir, et vient planter autour d'une fontaine basse, dans la courette, deux minces baguettes d'encens surmontées d'une flammèche. Tout ceci s'ouvrant sur la rue, à quelques pas des hommes vautrés dans les boutiques, des passants à pieds nus qui circulent sans nous voir de leurs yeux fixes et ardents. Nous croise un être demi-nu, très vieux, le crâne tondu, deux mamelles pendant jusqu'au ventre. Des femmes aux membres incroyablement maigres et gracieux. Peu de bruits, et pas un sourire. La cloche d'un temple tinte, sans musique. On entend le frottement des pieds nus, des saris roses, violets, vert assourdi. Des yeux brillent dans les portes sombres. Çà et là, un homme prie, accroupi contre un mur.

Il règne dans tout le quartier une espèce de solennité énigmatique et insidieuse, qui tient du rêve et de la vie animale. Tout est menu, félin, misérable et précieux à la fois. Dans mes vêtements européens, je me sens trop lourd et trop grand.

Un peu plus loin, là où la rue tourne et s'éclaire, vers les roches noires et plates du bord de mer, des hommes assis en groupe écoutent une lecture à haute voix. Accroupi sur un banc, le lecteur tient ouvert sur ses genoux un gros in-quarto relié. Homme encore jeune, massif, de peau très noire, aux gros yeux blancs, sérieux et lent. Raja Rao lui demande ce qu'il lit. C'est un chant du Mahabharata. Ils écoutent sans bouger, jeunes et vieux, le livre dont Gandhi chaque soir lisait quelques extraits à ses disciples. Je ne sais si j'ai rien vu de plus touchant, ni jamais un groupe d'hommes plus dignes et candides dans l'acte d'entendre un poème.

Plus tard, comme nous remontions les pentes de Malabar Hill par des chemins encaissés entre les murs de parc des grandes demeures luxueuses, un saint nous a croisés. Comme je l'apercevais de loin : — Qui est-ce? ai-je demandé à mon ami. — Un *holy man*, a-t-il répondu distraitement. — Mais un vrai ou un charlatan? — Comment peut-on savoir. Il y en a tant.

Il marchait lentement, à grands pas importants, précédé d'un énorme ventre bien bronzé, vêtu d'une barbe rousse en éventail jusqu'aux épaules, d'un cordon autour du cou pendant jusqu'au nombril, et d'un pagne. Il rythmait ses lentes et grandes enjambées en frappant le sol d'un bâton. Derrière lui se pressaient trois hommes plus petits, l'un sur les talons de l'autre, le premier très gros et court, le second décharné, les tendons des chevilles saillant comme des cordelettes, et le troisième trapu, crâne tondu, une sorte de queue de cheval surgissant du sommet de l'occiput. Le saint homme déployait son importance, les trois suiveurs semblaient vouloir montrer avec insistance qu'ils suivaient.

***

Le prêtre, le swami, le holy man : plus ils sont saints, plus ils sont nus, et non pas chamarrés de robes et surplis à l'instar des princes ou des rois, et comme le sont nos dignitaires ecclésiastiques, toujours plus lourdement revêtus à mesure qu'ils gravissent la hiérarchie sacrée. Nos mouvements de réforme religieuse n'ont-ils pas toujours commencé par revenir avec passion vers la nudité spirituelle? Parfois même ils l'ont physiquement manifestée, de Saint François aux Doukhobors.

***

Dans le salon d'une vaste résidence, vidé de ses meubles, le mur du fond tendu d'un seul voile de soie noir chargé de larges signes d'or, Çakuntala dansait des danses classiques de l'Inde ancienne. Deux petits

groupes de musiciens l'accompagnaient, assis à terre de chaque côté de la pièce.

La subtile dissymétrie de ses gestes, soulignée par des avancements obliques du menton, en liaison stricte avec les mouvements des bras, des doigts et des chevilles, m'a fait comprendre la statuaire hindoue : les attitudes des dieux qui semblent monotones, ou parfois curieusement affectées, sont des figures de la danse de Shiva, langage rituel absolument exact, interprétant le devenir cosmique.

Ému par tant de beautés concertées, la danseuse et ses pas, dont chacun signifiait, l'éclat somptueux des soies, des couleurs, des bijoux, je songeais que l'idée de « mauvais goût » devient inconcevable en Inde, alors qu'un tel excès de richesses combinées n'eût pas manqué de l'évoquer dans nos pays. C'est qu'ici, rien ne relève du « goût », mais chaque forme et chaque geste sont dictés par le rite et revêtus de son autorité. Pourtant ce qui a suivi m'a troublé davantage et j'en parlerai plus longuement.

Devant la soie de fond viennent d'apparaître deux hercules au visage rond barré d'énormes moustaches noires, et d'une placidité d'expression qui surprend. Vêtus de blouses bleues et de longues culottes blanches serrées aux mollets, chacun d'eux porte un bâton blanc semblable à celui de nos agents. L'introducteur annonce une « danse des sticks » symbolisant le duel de dieux jumeaux.

La musique commence doucement, batterie soutenant deux ou trois notes toujours pareilles. D'abord couchés à terre, dos à dos, les danseurs frappent très faiblement l'un contre l'autre leurs bâtons croisés ; puis se tournent lentement sur le côté et frappent un peu plus fort ; s'assoient et frappent ; tournent sur leur séant et frappent ; se lèvent et marchent à grands pas, genoux pliés, et frappent de plus en plus fort ; et quand leur danse atteint sa plus intense animation, frappant devant eux, de côté, derrière leur dos, les bras levés, avec une violence inouïe — s'ils venaient à rater un seul croisement des armes et se touchaient la tête, ils tomberaient raides — le fracas des bâtons devient celui d'une dure mêlée de chevaliers, cependant que la musique monotone rythme les coups avec une implacable exactitude. Decrescendo. Maintenant les voici de nouveau presque assis, appuyés au sol d'une main, frappant de l'autre ; puis ils se couchent, frappent encore faiblement, s'immobilisent et la musique s'arrête sans conclusion, comme n'importe où. Les deux géants aux faces placides se relèvent et s'en vont s'asseoir parmi les musiciens.

« Est-ce beau, ou grotesque, ou les deux ? » me souffle à l'oreille mon voisin. Ce qui m'a le plus surpris, c'est l'inhumanité (à notre sens occidental) de ces deux êtres absolument pareils et dénués de toute expression, leur naïveté inquiétante et opaque, leur animalité totalement possédée par le rythme léger des instruments, et ces coups décochés, à intervalles précis, par une détente d'une vigueur folle, sans la moindre trace de passion.

Non, ni « beau » ni « grotesque » n'ont rien à voir ici. La danse des deux hercules moustachus et puérils, surgis peut-être d'un passé moghol, me fait entrer dans une compréhension bien autrement inquiétante de l'Asie. Comment dire ce que l'on sent être à ce point étranger aux concepts formulés par l'Europe ? Et comment suggérer dans son obscurité le sentiment, mal distinct d'une angoisse, qu'ici le Moi, l'*ego* central, n'existe pas ?

Ces danseurs sont des rôles, des acteurs absolus, des fonctions symboliques, sans conscience propre et séparée. Je serais tenté d'imaginer à la limite qu'ils ne sont rien que chair opaque, virilité à l'état pur. Aussi tyranniquement déterminés par la batterie des instruments et les figures dynamiques de la danse que l'animal par ses instincts. Sans problèmes, sans contradictions, sans dualité dans la conscience, donc sans aucune espèce de liberté possible, s'il est vrai que toute liberté suppose quelque hiatus intime entre le Moi et le destin. Il me semble qu'au seuil de comprendre, je viens de sentir au moins pourquoi l'Asie peut connaître les castes, ignorer entièrement la personne, faire bon marché de l'individu, de ses souffrances, de sa vie même, et pourquoi ses grandeurs anciennes nous semblent tour à tour follement belles ou cruelles, hideuses ou fascinantes comme les figures d'un rêve, intensément précises mais sans échelle, chargées d'une indicible signification, mais capables à chaque instant de se muer totalement l'une dans l'autre, tels les animaux et les dieux dans la métamorphose infinie de la Fable.

***

Chaque nuit, je sors de mon hôtel pour aller respirer l'air de la mer. Les corridors et les galeries de boutiques sont jonchés de corps endormis. (Quand je passe devant eux, mes serviteurs se lèvent à demi.) Dehors, dans l'ombre des arcades, des milliers de dormeurs sans mouvement. Sur le dos, bouche ouverte, à même le sol dallé, sur le ventre ou sur le côté, recroquevillés, nus ou couverts d'un drap. Certains se font un lit d'une table à fruits, d'autres de l'embrasure d'une vitrine de boutique. Leur immobilité parfaite me fascine. (Nous bougeons presque tous en dormant. Mais je ne connais pas d'Indien nerveux, même parmi les intellectuels.)

Près du port, des gamins vous offrent à voix basse les marchandises les plus diverses, commençant par des « english girls », sans doute les plus avouables de la liste. Il fait déjà trente-trois degrés, à deux heures du matin : l'été approche.

***

Accroupis au bord du chemin, on ne sait jamais, me disait M..., s'ils sont dans la posture de l'adoration ou celle de la défécation. Il y a bien

moins d'irrévérence dans cette remarque qu'un Occidental ne le pensera, ignorant par exemple que les Indiens religieux vénèrent jusqu'à la bouse des vaches sacrées, dont ils enduisent le four de leur cuisine, ou qu'ils s'appliquent sur les cheveux et sur le front en triples traits, non sans l'avoir mêlée d'un colorant jaune d'or ou vermillon.

***

Quartier purement indien du centre de Bombay : comment font les autos pour traverser sans semer la mort à chaque instant, cette foule d'hommes en blanc qui marchent en tous sens entre les deux trottoirs, quand il faut encore contourner sans les frôler les vaches accroupies ou couchées sur le flanc en plein milieu de la chaussée. Mieux vaut aller à pied le long des étalages, lentement à travers les odeurs d'huile brûlée, d'encens ou de pétales de fleurs emplissant des corbeilles si fraîches à voir. Dans la fournaise d'une petite place, vers midi, j'hésitais entre trois ruelles. J'entrevois par une porte cochère une cour ombreuse, où mon premier mouvement serait d'entrer. Mon guide me retient par la manche : lieu sacré. Un homme, sur le seuil, fait un signe. Je ne comprends pas. Je passe le porche.

Saisissement dès l'entrée dans l'ombre et le silence. Essayer de se rappeler le plus grand nombre possible des objets livrés à ma vue, pendant les brefs instants où je pourrai me tenir là, observé, surveillé, repoussé par tous ces yeux hostiles et insistants.

Sur les grandes dalles de pierre, l'urine des vaches sacrées se répand lentement en larges nappes. A droite, sous un auvent, des zébus attachés au bord d'un abreuvoir. A gauche, un énorme pipal — c'est l'arbre sacré de Vishnu — dont le feuillage couvre la cour entière. Dans la torsade de racines grises formant le tronc, des fleurs roses et violettes, piquées en ex-voto. Devant moi, quelques marches conduisent à une terrasse surélevée d'un mètre. Des hommes assis sur le rebord, jambes pendantes, me regardent. Au pied de l'arbre, une petite fontaine et un autel, chargé de fleurs et d'offrandes. Un homme prie debout, puis se tourne à demi en remuant les lèvres vers l'autre côté de la cour. Je suis son regard et découvre en retrait, au-delà de l'abreuvoir, un bâtiment peint en bleu-vert, chargé de clochetons et de reliefs rococo, qui évoque un pavillon de foire et qui est un temple. En réalité toute cette cour, avec les vaches et leur urine sacrée, le pipal, l'autel, la fontaine, les fleurs offertes et les fidèles muets, forme l'antichambre ou le parvis du temple. D'où l'impression de solennité, dès le premier regard jeté de la rue. Au fond, dans le prolongement de la terrasse, on distingue entre les feuillages des maisons, des enfants qui jouent, du linge qui pend.

Atmosphère hiératique, « arrêtée » en plein cœur du désordre éperdu de la ville. L'ombre, l'absence de paroles, de mouvements. Et la composition compliquée de l'ensemble, comme une mise en scène pleine de sous-entendus. J'attends un geste, un cri. Rien ne se passe. Ou plutôt,

je ne saurai jamais ce qui, de toute évidence envoûtante, se passe ici, sans manifestation.

***

Hindouisme. — Point d'Église, ni de hiérarchie, ni de paroisses, ni d'organisation ; point de croyance en Dieu, ni de théologie, de credo ni de catéchisme ; point de liturgie non plus puisqu'il n'existe pas de culte public, ni même de rites communautaires, à part les processions et fêtes périodiques ; enfin, peu de respect pour les prêtres, sortes de domestiques des temples, utiles par leur savoir des rites de la naissance et de la mort, mais fort inférieurs aux brahmines.

Comment cette religion subsiste-t-elle, privée de toute espèce d'institutions et de disciplines collectives ? Elle se transmet par la famille, par le respect de la caste, par l'étude des Védas, surtout par les écoles de Maîtres. Les rites sont familiaux, ou même individuels. Dans ce pays où les rues grouillent jusqu'au délire, où l'on multiplie par trois, par dix, par cent le nombre des individus jugés nécessaires chez nous pour une tâche déterminée, où j'ai vu jusqu'à cinq personnes sur une bicyclette — le père, la mère, et trois enfants — où enfin, d'une manière générale, il y a partout trop de gens ; dans ce pays qui ne croit pas à l'absolu de la personne et qui semble voué au collectif, la dévotion et le culte sont individualistes. Et bien plus encore le salut. Je revois ces femmes seules dans les temples étroits, intimes avec le dieu, tournant le dos aux passants. Et ces hommes en prière contre un mur. Et ces saints demi-nus, traversant à grands pas les rues encombrées de piétons, de vaches, de zèbus et d'autos, allant ailleurs, on ne sait où, mais on ne peut s'empêcher de se le demander, et d'eux seuls dans la foule infinie, car eux seuls sont vraiment distincts, marchant vers autre chose que leur nature, quand tout le reste est déterminé par la fonction, l'espèce, la caste...

***

Grand dîner chez le ministre de l'Alimentation : bouillons de légumes, légumes hachés, curries, galettes, fruits doux-amers, jus de fruits et glaces, servis dans de petits bols que l'on dépose sans relâche et sans ordre sur le pourtour d'un grand plateau d'argent, devant chaque convive.

La conversation s'engage entre Stephen Spender et ses vis-à-vis Hindous et Parsis. Stephen déplore la condition présente de l'homme occidental, tourmenté comme on sait par mille complexes, sexuels surtout. Qu'en est-il en Inde ? Les Indiens échangent un sourire, hésitent un peu, par politesse sans doute, et disent enfin que non, qu'ils n'ont pas de complexes, surtout pas de complexes sexuels. Spender insiste, interroge anxieusement, se plaint de notre sens du péché. Les Indiens continuent de sourire : non vraiment, ils n'ont pas ce sens-là...

Il y a beaucoup à dire sur ce dialogue, ainsi réduit à sa plus grande

simplicité. Je reviens à ce que j'écrivais sur l'*absence de contradiction* dans l'être intime de l'Asiatique : c'est une autre manière d'exprimer qu'il n'a pas le sens du péché ; et par suite, qu'il n'a pas non plus le sens de la révolte, ni celui de l'humour, ni même celui de l'originalité, étant l'homme du Karma, et d'une caste. La suppression des castes, admise en droit, si elle devenait jamais effective, entraînerait d'infinies conséquences dans tous ces ordres. Elle créerait un champ libre aux problèmes personnels, aux risques permanents de la personne, à ses échecs dans la névrose ou l'insanité collective, bref, à toute l'aventure courue par l'Occident.

Dans l'état présent des choses, on comprend fort bien que notre idée de l'originalité (dans les arts ou dans la conduite) ne signifie rien de raisonnable pour l'Asiatique en tant que tel [1]. Il est d'une caste, d'une secte religieuse, d'une voie spirituelle définie, d'une école ou d'une profession. La variation, l'innovation individuelle ne sont pas vues, ou bien ne sont qu'erreurs.

Le besoin d'être original, et dans un autre ordre l'humour, expriment notre notion de l'individu : isolé, désacralisé, en révolte ouverte ou sournoise contre un ordre de choses par essence discutable, c'est-à-dire affecté dès l'origine, comme en chacun de ses états, par un principe d'injustice, de malheur, d'incomplétude inéluctable. D'où le sens du péché, d'où la révolte, d'où l'idée d'un progrès nécessaire, absolument liés dans notre histoire et dans notre action personnelle. Alors la vocation vient remplacer le rôle. Qu'elle fasse défaut, et nous vivons dans l'incertain, l'absurde ou la médiocrité.

Chez l'Indien donc, point de révolte. A ce qui menacerait de le dénaturer, il résiste en collant à son identité, qui est celle d'un ordre et non pas d'un ego, d'un être différent qui ne vivra qu'une fois. Il résiste sans contre-attaque, sans chercher à détruire un ennemi *étranger*, car dans toute destruction violente et non rituelle il y a le risque insane de changer le réel et de blesser l'ordre du monde. De là, sans doute, l'idée de non-violence, forme de résistance la plus profonde à l'étrangeté néfaste de l'ennemi, puisqu'elle met à l'abri du danger de communier avec lui dans la lutte et d'en sortir contaminé.

***

Nehru. — L'un de ses anciens amis m'a mis en garde. « Nehru, me disait-il, suit en toute occasion la ligne approuvée par les Russes. Prenez l'affaire de la Corée : il propose un plébiscite « démocratique », qui ne peut tourner qu'à l'avantage des communistes. Mais prenez l'affaire du Kashmir : là, plus question de plébiscite, idée quantitative

1. Je ne parle pas des jeunes intellectuels, formés aux disciplines occidentales, à l'anarchie qui les résume.

et bien américaine ; il s'agit au contraire de sauver les droits de la minorité, seule responsable et progressiste, et qui est hindoue. N'oubliez pas que le Pandit est du Kashmir. Prenez enfin l'affaire du blé. La famine menace au Bihar. On demande l'aide des États-Unis, on critique en même temps leur politique, on les rend hésitants et l'on se plaint de leur retard, mais si l'U.R.S.S. nous envoie deux wagons de céréales, on salue la grandeur du geste. Nehru, qui a visité la Russie soviétique il y a vingt ans, la tient pour le pays de l'avenir. Cependant il déteste les communistes indiens, fait emprisonner leurs leaders. Staline s'en moque, pourvu que l'Inde appuie la Chine. Et cinq des grands ambassadeurs de l'Inde sont communistes ou fellow-travellers... »

Un diplomate : « Nul ne sait ce qu'il va faire. Il suit surtout la ligne de ses humeurs. L'autre jour, au banquet des grands industriels, il s'est lancé dans un discours fort irrité contre le machinisme, inutile selon lui. Or il s'agit d'équiper l'Inde, pour la sauver de la misère. »

Beaucoup enfin de ceux qui l'aiment et qui l'admirent : « Ah! s'il était resté notre leader moral, au lieu de devenir premier ministre... »

Telles sont les opinions que l'on m'a confiées depuis que je suis dans ce pays — douze jours seulement — et je n'en prends aucune à mon compte, mais comment cesserais-je d'y penser, tandis que nous parlons, à New Delhi, au cours d'un déjeuner auquel il m'a convié, entouré de sa fille, de sa nièce, et de quelques familiers de sa maison.

Dans le salon où je l'attendais, avant le repas, je n'étais pas sans inquiétude. J'arrivais à l'instant de Bombay, où notre Congrès s'était clos sur une résolution condamnant le neutralisme. J'avais lu dans l'avion que le Premier Ministre devait rentrer ce matin même du Kashmir, après une nuit de voyage. On le disait fort irritable. J'étais en train d'admirer des jonquilles, rapportées toutes fraîches de son pays natal. Il est entré sans bruit, d'un pas rapide. Un peu voûté, l'air sérieux et distant. Il porte une longue veste de soie d'un violet sombre, semée de fleurs gris-clair et jaunes. Pantalons blancs étroits, souliers de soie noire, tête nue. Un prince d'Orient, aussi beau qu'on le dit. Légèrement boudeur, m'a-t-il semblé d'abord. (A la première mention que je risque du Congrès, baissant la tête et regardant sa main posée sur un coussin, sans réagir. Je ne sais pourquoi je me suis demandé, à ce moment-là, s'il pensait en hindi ou en anglais). Mais à table, c'est un autre homme.

Souriant et détendu, curieux de tout, connaissant bien les écrivains qui participèrent au Congrès, mais esquivant doucement mes tentatives pour entrer dans le vif du sujet ; parlant plutôt du cinéma indien qui, m'apprend-il, le cède de peu à Hollywood quant au volume de production, mais qu'il juge pire encore quant à la qualité ; parlant des douze grandes langues indiennes qui remplaceront de plus en plus l'anglais jusque dans l'université, c'est regrettable mais inévitable ; parlant des fruits confits de vingt sortes diverses posés devant nous, et guettant si je les aime ; parlant de tout pour ne parler de rien peut-être, s'amusant à ce jeu où

je m'amuse à le suivre. Enfin je pousse un pion, profitant d'un silence. Je lui dis que Madariaga, dans la séance de clôture du congrès, s'est écrié : « Votre Nehru, c'est l'un des six ou sept qui dirigent aujourd'hui le monde et qui forment déjà, de fait sinon de droit, une sorte de cabinet mondial : en tant que tel il doit prêter l'oreille à l'opinion mondiale qui parle ici... » Mais sans me laisser achever ma citation : « Six ou sept? me dit-il. Quels sont les autres? » — *No others*! tranche la nièce avec simplicité.

(Nous laissons sans réponse la question de savoir s'ils devraient être des Staline ou des Einstein, des Nehrus politiques ou des Nehrus pandits [1]...)

Au café, je lui dis mon étonnement à découvrir que l'intelligentsia de son pays présente avec la nôtre tant d'analogies, non seulement par sa situation entre l'U.R.S.S. et les U.S.A., mais par sa manière d'assumer ou de refuser cette situation. Approuverait-il un plan d'échanges suivis, sur un axe culturel Inde-Europe? Nos plus grands indianistes sont allemands ou français, mais l'Inde ne connaît guère l'Europe que par les collèges anglais, et d'autre part, elle est tentée de juger l'Occident tout entier à travers l'Amérique ; or l'Europe est plus près de l'Inde... Il s'est donné une petite tape sur le genou. « C'est vrai, cela! me dit-il, il y a du vrai là-dedans... »

J'ai pris congé au haut de l'escalier. Mais il me rejoint sur le seuil du palais. « N'oubliez pas de dire à Madariaga que je l'attends. Ou plutôt non, je lui téléphonerai. » Un sourire un peu grave et charmeur. Un adieu familier de la main.

J'essaye maintenant de recomposer ce que l'on m'a dit de lui et ce que j'ai vu de l'homme, pendant une entrevue « banale », et c'est son prix.

Nehru est un brahmine éduqué à Cambridge, un aristocrate libéral inclinant vers le socialisme, et dont le destin, complice de sa nature intime plutôt que de ses idées, a fait un prince. Que ce pandit soit devenu Premier Ministre, il s'agit là d'un caprice de l'Histoire. Il y a beaucoup de caprice chez Nehru. A l'inverse d'un Staline, d'un Hitler, mais peut-être aussi d'un Gandhi, il reste comme distinct de son rôle historique. On dirait qu'il le voit avec quelque distance. Un moraliste en somme, mais sans foi religieuse, et qui remplace les dogmes par quelques bons principes empruntés au libéralisme, au socialisme humanitaire, et à Gandhi. Avec cela, plus impatient qu'autoritaire, plus soucieux de noblesse morale que de logique. Son dédain mal dissimulé pour la culture américaine est celui d'un brahmine pour une caste inférieure (il l'a écrit), non pas celui d'un Marx pour le capitalisme promis à des crises fatales. Les mesures qu'il vient de prendre contre la presse, au nom d'un idéal

1. Pandit veut dire sage, docte — un peu comme notre « docteur », mais sans brevet.

de « propreté morale », sont en fait ressenties comme traduisant sa colère personnelle contre l'opposition.

En dépit de ces défauts, que les Indiens lui reconnaissent, entouré du respect général. Cela tient à son rôle de chef libérateur, mais non moins à sa grande séduction personnelle. Tout le monde parle de sa beauté. Et il est vrai que son visage et son maintien expriment une harmonie de l'âme hindoue que la plupart des corps, dans ce pays, cachent et même contredisent à nos yeux. L'Indien du peuple, avec ses membres grêles, sa peau grise, ses yeux fixes et brillants, nous apparaît plus près que nous de l'animal, ou soudain plus près de l'esprit. (Le businessman occidental faisant oublier l'un comme l'autre.) Sur le visage de Nehru, l'âme affleure et vient en surface. Mais dans son être intime, le regard de l'esprit trouverait-il encore ce mystère primitif qui lie l'homme à ses dieux comme une ombre à la nuit? Ne trouverait-il pas au contraire ce signe d'inquiétude et de contradiction, cette petite cicatrice secrète qui trahit l'arrachement de l'individu à l'inconscient sacré, au corps magique d'une race? L'individualité n'est jamais née qu'en rupture de magie. Cette crise profonde de l'Inde se résume en Nehru. J'en suis sûr maintenant : ce grand Indien, qui libéra son peuple des Anglais, pense en anglais.

***

Délivrée des Moghols par l'Occident, puis de l'Occident par l'action combinée de Gandhi, de nos faiblesses et de nos idéaux, l'Inde va-t-elle enfin se retrouver elle-même? Six siècles de tutelle, presque « d'occupation », ne l'ont-ils pas profondément dénaturée? Certes, mais l'Inde en soi n'existe pas ailleurs que dans nos idées vagues sur son mystère. Elle ne peut plus ressembler qu'à ce qu'elle deviendra. En six siècles, le monde a changé; une Inde indépendante eût changé elle aussi. Le fait certain, c'est qu'elle n'a pu le faire au rythme accéléré de notre histoire. Elle a manqué la Renaissance, les Lumières, le romantisme et les révolutions. Endormie en plein moyen âge, on la réveille au siècle américain et russe. Ni d'un côté ni de l'autre, elle ne peut se reconnaître. Elle se dit neutre, comme quelqu'un qui voudrait bien se rendormir.

Mais l'image du réveil est trompeuse. Je n'ai pas senti là-bas l'essor d'un peuple jeune, sa confiance dans l'avenir, ses projets excessifs. Au contraire, un immense embarras devant le monde tel que d'autres l'ont fait. Jetée dans la lice des États, au milieu d'une partie serrée, l'Inde se voit sommée de jouer. Elle n'est pas équipée, ni entraînée. Elle ne sait pas quel camp choisir. Comme on comprend que Nehru, qui doit « jouer » pour elle sur le plan international, ne soit tenté que par le rôle d'arbitre!

Admettons que l'Amérique représente aujourd'hui le monde des libertés individuelles, dans sa lutte contre la Russie qui représente les masses organisées. Ce conflit n'intéresse en rien le gros du peuple indien, qui n'a jamais connu le phénomène des « masses », ni l'individualisme

dont il est la rançon. Cependant l'Inde, en tant qu'État, doit voter pour ou contre l'un des blocs, sauf à trouver des motifs très puissants pour justifier son abstention. Mais sur quelles valeurs positives Nehru peut-il fonder le double refus qui paraît inspirer sa politique? Au nom de quelle fidélité profonde, ou de quel idéal nouveau repoussera-t-il longtemps la double tentation? L'Inde antique, religieuse, hindoue, subsiste encore dans toutes les castes, chez les brahmines, chez les paysans et artisans, mais le pouvoir est aux « sécularistes » qui se détachent d'elle ou la renient. L'évolution normale que provoquerait une suppression réelle des castes rapprocherait l'Inde de l'Occident, de l'Europe en particulier. Mais elle n'affecte encore que l'intelligentsia [1]. Celle-ci d'ailleurs rejoint plus facilement nos incertitudes que nos fois...

Entre un passé réduit à l'impuissance pratique mais qui résiste en profondeur, et un avenir encore épidermique, le présent de l'Inde paraît manquer de consistance. Nous avons des problèmes, l'Inde *est* problèmes. Je n'ai guère parlé que du plus intime d'entre eux, tel que j'ai cru le pressentir : celui de l'homme entre le mythe et la personne. Les autres sont assez connus.

Des milliers de vaches sacrées, d'ailleurs malades, embarrassent la circulation. Des millions de singes sacrés pillent les champs rendus à la culture par les tracteurs. La production, d'une désastreuse insuffisance, s'accroît moins vite que la population, qui déborde la nuit sur les trottoirs. (Un lit pour des centaines de personnes à Bombay). Neuf hommes sur dix sont illettrés, dans un régime officiellement démocratique. Les fonctionnaires sont corrompus, dit-on, du haut en bas des hiérarchies improvisées après le départ des Anglais. L'armée serait impuissante devant une invasion. Et ainsi de suite... Presque tous ces problèmes me semblent insolubles.

Il faut donc aider l'Inde, mais qui le peut? L'Amérique lui fournit des tracteurs et du blé. La Russie lui propose la révolte. Et l'Europe, jusqu'ici, n'a rien offert. (Qui, d'ailleurs, l'eût fait en son nom?) Elle s'est bornée à se retirer politiquement. Elle doit trouver maintenant les formes d'une présence désintéressée, fraternelle.

DENIS DE ROUGEMONT

1. C'est dans cette intelligentsia de formation occidentale que se recrutent les staliniens de l'Inde et leurs alliés. Le communisme, comme idéal et doctrine révolutionnaire, n'a guère touché que les milieux d'étudiants et les populations très anciennement chrétiennes du Malabar. Mais un Hindou ne peut devenir « collectiviste » s'il n'a passé d'abord par l'individualisme, soit chrétien, soit rationaliste.

LES TÉNÈBRES DE L'AMOUR

(Hoelderlin et Diotima)

par MAURICE TOESCA

EST-IL destinée plus étrange et cependant plus simple, plus diverse et cependant plus cohérente que celle du poète allemand Frédéric Hoelderlin? Né en Souabe, à Lauffer sur le Neckar, le 20 mars 1770, orphelin de père à l'âge de deux ans, il est élevé par sa mère et sa grand-mère dans le climat d'un tendre et tyrannique amour. A regret, il quitte la maison pour l'école préparatoire au pastorat, puis pour le collège. Enfin à dix-huit ans il entre au séminaire de Tubingen, où il étudie la théologie, de 1789 à 1793. Son âme s'y forme au contact des hommes. La pureté règne en son cœur — cette pureté absolue qui constitue l'essence même de la divinité. Et c'est pourquoi il s'écrie : « Oui, l'enfant est un être divin avant d'être revêtu des couleurs de caméléon de l'homme!... Dans l'enfant seul habite la liberté... Que ne peut-on devenir comme les enfants! »

Violent de caractère, à cause de cette intransigeance intérieure, Hoelderlin a été mal préparé par son enfance idéale à se défendre contre les hommes. Il ne trouve de refuge que dans la poésie et l'amitié. Ses amis sont deux de ses camarades. Il écrit pour eux aussi bien que pour lui des hymnes (à l'Immortalité, à la Liberté, à l'Humanité, à l'Amitié, au Génie de la Jeunesse). A cette époque, Schiller et Rousseau exaltent les jeunes révoltés. Hoelderlin inscrit en exergue à son hymne à l'Humanité une phrase du *Contrat Social* : « *Les bornes du possible dans les choses morales sont moins étroites que nous ne pensons. Ce sont nos faiblesses, nos vices, nos préjugés qui les rétrécissent. Les âmes basses ne croient point aux grands hommes : de vils esclaves sourient d'un air moqueur à ce mot de liberté.* » Hoelderlin rêve d'action. Ami de Hegel et de Schelling qui étudiaient aussi à Tubingen, il suit avec enthousiasme les mouvements de la révolution française. Le moment n'est-il pas venu de mettre en accord l'homme et la Nature? Aussi, lorsque le choix d'un métier se pose, Hoelderlin préfère-t-il s'engager comme précepteur plutôt que d'accepter un vicariat; il espère ainsi sauvegarder davantage sa liberté d'action.

Le buste de Diotima reproduit près du titre a été exécuté en 1795 par Landolin-Ohmacht.

Grâce à Madame von Kalb, une amie de Schiller, au service de laquelle il est entré, le jeune poète-précepteur peut s'installer à Iéna où il suit les cours de Fichte, fait la connaissance de Schiller et publie dans la revue *La Nouvelle Thalia* les premiers fragments de son roman *Hypérion*. Il eût fallu que ne se posât point à lui le problème de l'existence matérielle. Il doit lutter pour arracher les subsides nécessaires et, de guerre lasse, il regagne en 1795 le petit bourg de Nurtingen où réside sa mère.

Dès cet instant, dans la solitude après la déception que lui a causée son premier contact avec le monde, il sent qu'il n'aura de vrai refuge qu'en lui-même, c'est-à-dire en son œuvre, à moins qu'un être d'élection le délivre de sa propre prison. Seul, il construit sa théorie de l'harmonie du corps et de l'esprit. Il appelle Diotima sa bien-aimée imaginaire, du nom qu'il emprunte à un dialogue de Platon ; et il écrit dans son roman qu'il compose à nouveau : « *L'idéal de mon existence éternelle, je le pressentis alors qu'elle se tenait devant moi dans sa grâce et sa majesté, et c'est pourquoi je retourne si volontiers vers cette heure bienheureuse, vers toi, Diotima, être céleste !* »

***

Le destin lui offre soudain l'incarnation même de ce personnage qu'il avait créé pour son bonheur. Mais la réalité, comme on va le voir, fait mauvais ménage avec le rêve.

Le 30 décembre 1795, Hoelderlin gagne Francfort-sur-le-Mein où l'attend une place de précepteur chez le banquier Gontard. « Je connais le cours de la Bourse, comme personne, déclare ce dernier ; mais l'éducation et l'instruction des enfants n'est pas mon affaire. C'est à la mère de s'en occuper. »

La mère des jeunes Gontard est charmante. A peine a-t-elle l'âge du précepteur, vingt-cinq ou vingt-six ans. Tout de suite, Frédéric Hoelderlin lui plaît. « Comme vous ressemblez à mon frère ! » s'écrie-t-elle. Il plaît aussi à M. Gontard qui le trouve réservé et correct. Il plaît surtout à son élève. Madame Gontard suit, chaque matin, une partie de la leçon. Elle aime ensuite à s'entretenir avec le jeune homme. Comme lui, elle porte en elle une âme mélancolique. Le mari que le sort lui a donné ne la satisfait point : il est laid (dans un accès de colère, étant enfant, il s'est crevé un œil), court sur jambes, et grossier ; aussi épais d'esprit que de corps. Lorsqu'elle se retire dans sa chambre après avoir causé avec le jeune précepteur, elle éprouve une sorte de bienfaisant engourdissement de l'âme qui peut bien passer pour une délicieuse rêverie.

Quel trouble aussi dans le cœur du poète ! Il est frappé par le visage de Suzanne Gontard, pâle et encadré selon la mode des bandeaux d'une chevelure noire comme les prunelles de ses yeux. Lorsqu'un jour un de ses amis vient le voir, il le présente à madame Gontard. Il a, à la montrer, de la fierté. « Voilà une jolie femme », lui dit son ami après la visite.

« Beauté grecque ! » répond Hoelderlin, qui dans son cœur a donné à madame Gontard le nom de son héroïne, *Diotima*.

Souvent dans la ville, en se promenant, il s'efforce de reconstruire en esprit l'Image de celle qu'il aime secrètement. Que lui importent l'indifférence du banquier à son égard et cette sorte d'insolence qui signifie à celui qui est payé qu'il ne doit rien attendre de plus que sa rémunération d'argent ? Il a pour lui le sourire triste de Diotima, sa voix douce. Sans nul doute elle compatit à la pitoyable situation du précepteur ; et si elle ne le libère malgré lui, n'est-ce point parce qu'elle l'aime, à son insu peut-être ?

***

Les événements de l'Histoire, monstrueux et disproportionnés avec les espoirs ou les souffrances des mortels, agissent parfois curieusement sur les destinées de ceux qui ne songent qu'à l'amour. Les troupes françaises de la Révolution avancent à travers les principautés d'Outre-Rhin, et précisément vers Francfort-sur-le-Mein. L'armée impériale bat en retraite sur Wetzlar. M. Gontard décide que sa femme s'en ira à Hambourg, accompagnée des enfants et de leur précepteur.

La voiture part au trot de quatre chevaux. Le sifflement aigu du cocher, le fouet cinglent l'air. L'éloignement de la zone des combats, l'agrément de la campagne au mois de juin délivrent le cœur des amoureux. Non qu'ils aillent jusqu'à oser la déclaration de leur amour ! Mais il suffit d'un geste pour trahir la passion, sans l'avouer. Avant d'arriver à Cassel, Suzanne aperçoit dans le crépuscule une bourgade qui lui semble charmante. A côté d'elle, dans la voiture, les enfants sont endormis. Du doigt, Suzanne désigne les maisons basses au milieu des vergers. Un ruisseau coule là-bas, que l'on devine à la rangée des saules. « Vous voyez ? » demande-t-elle à Frédéric. « Je ne vois pas. » Alors elle lui prend la main et la guide pour conduire son regard vers le village, au loin. Hoelderlin voit et ne voit plus ; respire à contre-temps ; voudrait dire qu'il voit. Il ne pense qu'à la main qui tient la sienne et pourrait la lâcher. Il étouffe de bonheur. Suzanne l'interroge à voix basse : « Vous voyez ? » Mais il ne peut proférer le moindre son ; des larmes coulent sur ses joues. De bonheur, il est vrai. « Christian », murmure Diotima, car pour lui parler de cœur à cœur, elle a choisi le second prénom du poète ; pour tous il est Frédéric ; pour elle, il sera Christian.

Il leur faut désormais l'isolement. A Cassel trop d'amis agaceraient Suzanne ; à Hambourg, trop de banquiers l'importuneraient. La vision de la bourgade entrevue au crépuscule enchante leur imagination. Ils décident de se retirer à Dribourg, petite station thermale enfouie dans les monts boisés de Westphalie. Mais le destin poursuit les amoureux où qu'ils se cachent. Un jour, à la mi-septembre, une lettre arrive de Francfort. Le banquier rappelle sa famille.

***

La vue de M. Gontard écœure Hoelderlin. Le précepteur était devenu Christian et Christian se met à souffrir. Pour compenser cette souffrance, Diotima lui demande de rester auprès d'elle pendant l'après-midi. Elle a besoin qu'il lui fasse la lecture. A ce jeu, le précepteur jouit du bonheur d'être aimé et de se venger sans haine d'un homme qui le méprise et n'a pas su rendre heureuse une femme adorable.

J'éprouve une amitié éternelle, sereine, sainte, pour un être qui s'est trompé de siècle, en vivant à notre époque désordonnée et sans âme ! Mon idéal de beauté s'oriente vers cette tête de madone. Ma raison est en classe près d'elle. Et mon cœur s'adoucit, s'épure chaque jour dans la paix innombrable qu'elle répand. Je te le dis à toi, mon cher Neuffer, je suis sur le point de devenir un excellent petit garçon. Et chose qui m'échut rarement, je suis un peu content de moi. Je ne rime et ne philosophe presque plus. Mes vers y gagnent en vie et en forme. Mon cœur est gonflé de plaisir et si ce Destin béni me conserve ma vie heureuse j'espère faire plus à l'avenir que maintenant. Je m'avance sur cette route du bonheur sans savoir où je vais. Je n'ai aucune pensée. Tout ce que je puis te dire c'est qu' « Elle » est d'une beauté angélique. Son visage d'un charme céleste n'est que le masque d'un esprit délicieux. Majesté et tendresse, gaîté et austérité, vie, esprit, tout, en elle, est à un degré divin.

Conduire sa barque sur la rivière, c'est banal. Mais, quand notre cœur et notre Destin, nous précipitent ou nous élèvent, voilà ce qui forme l'homme de barre.

Ton

Hoelderlin.

Voilà ce que Christian écrit à son ami dans le moment même où se prépare le scandale.

Les enfants Gontard ont une gouvernante, mademoiselle Schott. Cette demoiselle est une compatriote de Hoelderlin. Elle l'aime. Et lui se désintéresse d'elle, alors qu'il devrait unir son sort au sien, puisqu'ils se trouvent placés tous deux sur le même plan. Mademoiselle Schott a vite deviné le jeu qui se joue : sa jalousie se renforce de nobles motifs ; il faut qu'elle fasse comprendre à M. Gontard que le précepteur dépasse les limites de la bienséance.

Chaque soir le banquier se rend à son cercle. Sa femme ne lui en fait jamais reproche. Il pense que c'est l'affaire des femmes de veiller à l'éducation des enfants. Chaque soir à son retour, mademoiselle Schott s'arrange pour être là. M. Gontard lui pose la question la plus normale : « Madame est là ? » — voulant simplement demander si sa femme est encore dans son boudoir ou a déjà regagné sa chambre. — Mademoiselle Schott répond : « M. Hoelderlin est auprès d'elle et lui fait la lecture. »

C'est la répétition de ces mêmes mots qui devient au bout de peu de temps un refrain ironique. Mademoiselle Schott n'hésite pas à répandre le bruit que sa maîtresse entretient de galants rapports avec le précepteur. On en jase parmi les habitués du cercle, où fréquente M. Gontard. C'en est trop. Cependant, celui-ci s'efforce de se calmer. Il rentre chez lui plus tard que d'habitude, beaucoup plus tard, afin de n'avoir aucun reproche à faire à sa femme. Hélas ! Mademoiselle Schott prononce la même phrase : « M. Hoelderlin lui fait la lecture. » Cela dit, elle s'efface.

M. Gontard ouvre brusquement la porte de la chambre, et crie : « Cet individu est donc constamment assis auprès de ma femme! »

Suzanne s'est levée. Hoelderlin aussi, tenant l'index entre les pages du livre replié. Avant que l'un ou l'autre ait pu prononcer un mot, le banquier applique un soufflet sur le visage impassible du précepteur. Sa femme s'interpose aussitôt, car la colère a vite fait de contraindre l'homme à sortir de la mesure. « Qu'est-ce que cela signifie ? » dit-elle. « Cela signifie... Cela signifie... », bredouille M. Gontard, un instant désemparé. Diotima regarde Christian. « De grâce, pour l'amour de moi, taisez-vous ! » dit son regard. « Cela signifie, reprend le banquier, que M. Hoelderlin partira immédiatement... tout de suite... immédiatement... »

Le lendemain Frédéric-Christian Hoelderlin s'en fut. Mademoiselle Schott ferma la porte sur lui. Il emportait avec lui la version définitive d'*Hypérion*.

Diotima ne voulut pas supporter la présence de son mari. Elle obtint qu'il s'en allât, lui aussi, pour un temps du moins. Dans la solitude, elle écrit à son bien-aimé :

1er *octobre* 1798.

... Je ne puis m'empêcher de t'écrire, chéri ! Depuis que tu es parti, tout en moi est vide et désert ; ma vie a perdu, me semble-t-il, toute signification. Seule la douleur me rappelle que j'existe. Et, comme je l'aime cette douleur ! Quand elle me lâchera et qu'en moi ce sera de nouveau le vague, je m'élancerai à sa poursuite. Pleurer notre sort, c'est encore la seule chose qui puisse me réjouir. Mes larmes coulent tant qu'elles veulent, chaque soir. Pour abréger les journées je me mets au lit à neuf heures avec les enfants...

J'aime à me promener en pleins champs. Et quand je reviens à la maison, ce n'est plus comme jadis. Jadis, j'étais heureuse de revenir près de toi. Maintenant j'ai l'impression de me faire enfermer dans une grande boîte. Jadis mes enfants descendaient me voir de chez toi et de deviner parfois sur leurs visages une douce rougeur, une austère gravité, une trace de larme, cela me donnait des forces, car cela trahissait pour moi ton influence... Tu leur donnais un peu de toi. Maintenant, ils n'ont plus cette signification pour moi.

J'ai écrit tout cela dans les huit premiers jours qui suivirent ton départ. Et mon cœur déclara la guerre à ma raison : devais-je t'envoyer ces lignes ou non ? Mon cœur me disait que tu devais attendre cela de moi. D'autre part, tu ne pouvais écrire le premier ; ça je le savais bien, puisque je m'y suis toujours opposé. Aussi me suis-je décidée à t'écrire et à te dire mes tourments. Si ces tourments n'étaient pas, en même temps, des témoignages de mes sentiments tu les aurais toujours ignorés...

On continue ici à me faire mille politesses, on m'offre chaque jour de nouveaux cadeaux et l'on m'invite à de nombreuses parties de plaisir. Mais de celui qui n'a pas épargné mon amour, tout plaisir m'est poison. Je vis donc plus seule qu'autrefois. Avec cette fierté et cet amour qui me sont plus chers que jamais. Je suis presque toujours seule avec les enfants. Et je cherche à leur être utile autant que je le puis. Souvent j'ai regretté de t'avoir donné au moment du départ le conseil de t'éloigner de cette ville. Je n'ai pas encore compris à quel motif j'ai obéi. Je crois que j'ai eu peur de la violence de notre amour. J'avais peur de crier... J'ai pensé aussi que si notre séparation n'avait pas eu ce caractère d'inimitié rien ne t'aurait empêché de revenir à la maison. Mais, maintenant, dis-moi, mon chéri, quand pourrons-nous nous revoir ? Es-tu si loin ? Je ne puis renoncer à cet espoir qui demeure en moi, malgré tout ! Pense à cela toi aussi. Souvent je ne pourrai t'écrire. J'en souffre, tu le sais. Tu recevras encore quelques lignes, cette semaine, par Sinclair. Mais je crois qu'à l'avenir il nous faut éviter cette comédie. On la remarquerait. Et nous ne voulons pas de spectateurs, n'est-ce pas ? Et puis je serais inquiète de te savoir en route par

mauvais temps. Nous allons donc, si tu le veux, prendre l'arrangement suivant : tu viendras le premier jeudi de chaque mois et, s'il fait mauvais ce sera le vendredi suivant qui sera le beau jour de comédie.

Voici bien des lignes. Je pourrais t'en écrire encore autant. Mais ma pensée, je ne puis l'exprimer, elle demeure au fond de mon cœur. Seules les larmes de la tristesse peuvent la dire sans indiscrétion : tu vois bien que je ne puis trouver les mots ! Je suis métamorphosée. Depuis ce coup du Destin je me suis recroquevillée. Mon être entier est devenu sérieux. Ma santé reste bonne. Mais je manque de courage et d'activité. Je suis un peu paralysée. Et je voudrais demeurer toujours assise. Oh ! tout ira mieux, j'en suis sûre, quand je saurai que tes nouvelles ne me manqueront pas. Espérer ce jour m'est un but. C'est l'espérance seule qui nous retient à la vie. Ce qui est certain, c'est que jamais je ne changerai.

9 *novembre* 1798.

... L'amour vrai, passionné, n'est jamais satisfait sur terre. Chercher à le satisfaire serait une folie. Oh ! mourir l'un avec l'autre. Mais nous avons en ce monde des devoirs sacrés. Il ne nous reste que la Foi la plus élevée : celle d'être l'un et l'autre liés, toujours plus étroitement, à notre insu, éternellement. Nous, qui avons chaque jour sous les yeux l'exemple magnifique de la Nature, qui ne nous montre qu'Amour, nous introduirions dans notre poitrine le désaccord et l'inégalité, alors que tout nous convie au calme de la Beauté? Oh! certainement non, mon chéri ! nous ne pouvons pas devenir malheureux, parce que cette âme est en nous. Et je sais que la douleur nous rendra meilleur et nous liera davantage.

Ma confiance en toi est infinie. Ce que tu fais est bien fait. Le mois dernier, tu n'es pas venu. Crois bien que ta lettre m'a donné toute la consolation nécessaire à mon bonheur. J'ai seulement pensé après l'avoir lue : il m'aime sûrement. Et je n'ai rien demandé. Car, dans cette religion de l'Amour il ne faut pas chercher l'explication du Mystère. O mon aimé, mon très cher aimé ! retrouve le bonheur... et donne-moi la sensation unique de te savoir content. Ce n'est qu'ainsi que je deviendrai complètement heureuse.

***

Hoelderlin retrouve un peu de calme, auprès de son ami Sinclair, à Rastatt. Mais plutôt par la grâce de la Nature, si douce aux derniers beaux jours de l'automne. Son esprit s'agite encore, pris d'une sorte de démence poétique ; il s'élance à la poursuite de l'Unité. C'est comme une fiévreuse défense, car en lui quelque chose se désagrège. Son raisonnement témoigne bientôt de sa déraison. Hoelderlin accumule travaux et projets. Aucune résidence ne lui convient. Il rêve d'aller retrouver sa mère, à Nurtingen. Quoi l'en empêche? Il ne sait. Un trouble, que rien ne dissipe, l'habite. Le sentiment de sa faiblesse le décourage. Il a perdu sa jeunesse en souffrances et en erreurs, qui n'avaient pour source que cette faiblesse. Diotima, heureusement, le soutient de loin par des billets, qui sont le témoignage du plus parfait amour.

6 *février* 1799.

Nous ne nous verrons pas demain, mon bien cher cœur ! Prenons patience. Espérons en des jours meilleurs. Nous aurons demain cette visite que depuis si longtemps je redoutais. Je suis torturée de ne pouvoir te dire bouche à bouche combien je t'aime. Toi aussi, aime-moi toujours fidèlement, de toute ton ardeur sincère et ne permets pas au Destin impitoyable de me ravir quoi que ce soit. Toutes les duretés du Ciel sont pour moi ! Après notre dernière entrevue, notre voiture se brisa. J'ai eu le bras contusionné et j'ai dû garder longtemps la chambre. Le lendemain j'apprends que mon frère avait reçu, au cours d'une partie de chasse, un coup de fusil dans la jambe. Et deux de tes lettres tombèrent dans d'autres mains que les miennes. Elles m'ont été remises aussitôt. Et il n'y eut pas de suite.

Enfin je pense qu'il nous faut remercier le Destin de nous conserver notre amour.

Tant que tu vis, je ne veux pas mourir. Mais si l'amour m'abandonnait, la vie ne me serait plus rien... Alors... la nuit... la mort.

Mais rien ne changera n'est-ce pas?... Viens le mois prochain. Tu sauras sans doute par Hegel si je suis seule.

Mars 1799.

Bien volontiers, chéri, je te raconterais comment j'ai passé le jour de notre séparation, si ce n'était pour moi, un bien pénible retour en arrière. Depuis quelques jours je suis de nouveau seule. C'est déjà un progrès. Mais ces premières heures de solitude m'ont été effroyables. Je m'abandonnais. Bientôt ce me fut impossible car mon désir de toi devint si intransigeant que mon être entier se révolta. Je cherchais à recréer dans mon imagination ton image avec les gestes, les sons et les couleurs de la vie. Hélas ! je sentais en même temps mon désir et l'impossibilité de le satisfaire. Je songeais bien à tes lettres, tes livres, tes cheveux ; mais je ne voulais point de secours. Je voulais te recréer de mes propres forces.

Quelques jours après, j'ai repris tes lettres qui ne m'étaient rien quand je t'avais auprès de moi. Quel trésor de mots aimés, quelle consolation, quelle délicieuse image de toi j'y ai découvert ! Ça, c'est le passé ! Le présent, qu'est-ce? Et l'avenir?

Combien je me blâme souvent de ce que nous nous sommes conduits avec fierté au lieu de nous laisser guider simplement l'un vers l'autre. Maintenant il nous faut mendier au Destin un chemin parallèle. S'il est écrit que nous devions tous les deux lui être sacrifiés, détache-toi de moi. Remplis, comme tu le pourras, ton devoir d'homme. Moi, vois-tu, j'ai fini de vivre, tandis que toi tu as à peine l'âge où l'on commence à vivre, à travailler, à agir. Que je ne te sois pas un obstacle ! Et ne passe pas ta vie dans un amour sans espoir, comme dans un cauchemar. La nature t'a donné de belles forces, un esprit élevé et une profonde sensibilité. Tu deviendras un grand homme heureux. Et cette lueur d'espoir qu'il reste à notre amour, chérissons-la. Avoir dans le cœur la joie du revoir et l'espérance, c'est assez pour prolonger la vie de plusieurs mois. Tranquillise-toi sur l'avenir.

En mai arrive mon frère qui s'installera ici. D'ici là je ne vois pas encore bien comment arranger une entrevue. Je ne puis savoir quand je serai seule. Si je suis seule nous ferons comme jusqu'à présent. Devant moi tout est ténèbres.

Il répond aussitôt, mais ses dernières lignes font pressentir la tragédie, au bout de laquelle il y a... (Mais n'anticipons pas.)

Christian à Diotima.

15 *mars* 1799.

Nous ne pouvons plus avoir de joie. C'est à crier de rage de songer que nous mourrons avec le meilleur de nos forces. Et vois ! Je me tais parfois pour me garder de telles pensées. Tu es malade, mon amour, et je ne me représente que trop nettement ta souffrance. Crois-tu qu'il vaille mieux nous taire ce qui est en nous, — ou nous le dire? Je t'ai si souvent, pour t'épargner, ma chérie, refusé des preuves d'amour, et même de simples pensées, — car tu luttais toi aussi pour le repos. Tu as eu une patience héroïque. Et ton silence a enterré en toi le choix éternel de ton cœur. Voilà pourquoi il y a des ténèbres autour de nous. Nous ne savons plus ce que nous sommes. Nous ne nous connaissons plus qu'à peine. Cette lutte éternelle et cette contradiction intérieure te mèneront au tombeau...

Trois jours plus tard cependant, il écrit :

Le printemps céleste me donne encore de la joie. J'en éprouve une inexprimable satisfaction.

Le printemps lui plaît comme à tous ceux qui se sentent ramenés, par sa légèreté, à l'illusion de la vie et du rajeunissement. A vingt-neuf ans, Hoelderlin est presque un vieillard. Il s'étonne que se soient maintenues si vives les relations qu'il entretient avec les siens, surtout avec sa mère et sa sœur Heinricke. Comme si tous les liens devaient s'affaiblir et se dissoudre avec l'âge! Il loge dans la salle à manger de son ami Sinclair ; la pièce est coquette, décorée de cartes géographiques ; une

commode et le lit lui donnent l'aspect intime d'une chambre à coucher. A côté se trouve le cabinet de travail, dans lequel il y a deux tables. Frédéric-Christian peut jouir à son gré du jardin. Sa grande joie est d'ouvrir au réveil ses fenêtres sur un ciel limpide, de se promener au soleil et de s'étendre sur l'herbe au retour d'une longue marche. Il joue à des mystères où nul ne pénètre. Il redevient enfant — un petit garçon aux cheveux gris, éperdument amoureux de ce fantôme qu'il appelle Diotima. Car, c'est bien un fantôme ; il n'a plus besoin de la voir ; elle lui apparaît. Et il continue de lui écrire :

1er *août* 1799.

Chaque jour il faut que je rappelle ma divinité disparue. Si j'imagine la vie des grands hommes qui embrasèrent les choses mortes, — bois et paille du monde — je ne me représente plus moi-même que comme une petite lampe, obligée de mendier une goutte d'huile pour éclairer encore un peu ma nuit. Un frisson étonnant me secoue. Et à voix basse je me dis : Tu es un mort vivant ! Te souviens-tu de ces heures solitaires où nous deux nous ne vivions que pour nous? Quelle victoire ! Tous deux aussi fiers, le cœur, l'âme, le regard, le visage éclatant de joie céleste...

Elle ne tarda pas à lui répondre. C'est le dialogue écrit de deux fantômes.

Jusqu'ici j'avais hésité à t'écrire. Et j'avais tant à te dire ! Il faut que je te parle de notre dernière entrevue. Le matin de ce jour-là je ne savais pas si je devais t'aller voir, n'ayant pas reçu de lettre. Et comment te décrire mon état d'esprit, quand à chaque regard, je croyais t'apercevoir dans l'allée? Était-ce toi ou non? Je n'étais pas seule. Les S... étaient avec moi. Soudain je me sentis brûlante, puis glacée et bientôt les S... comprirent que je souhaitais être seule. Je m'approchai de ta fenêtre, y jetai un coup d'œil...

Je t'aperçus quelques instants après, comme la dernière fois. Ta silhouette jouait dans les arbres. La Douleur me prit le cœur de sa main froide et je crus en mourir. J'aurais voulu t'embrasser et il me semblait que tu étais devenu une ombre.

Je dus échapper à cette douleur inexprimée. Alors, de mon être profond, comme le jaillissement doux d'une source, naquit une coulée de larmes. Je pleurais, comme si tu doutais de mon amour. Et je ne pensais à rien d'autre.

15 *août* 1799, *huit heures du soir.*

Je suis seule ! J'attends ta réponse. Tout est aimable, harmonieux et tout est mort pour moi. Quel vide laisse dans les cœurs la séparation ! Je t'avoue que je ne pourrai pas passer l'hiver sans te voir et si tu es toujours dans le voisinage je te verrai tous les deux mois, le premier vendredi. Je te recommande la plus grande attention. Je pourrai au moins te voir. *Et quelle joie pour mon cœur ! Quand tu passeras sous la fenêtre je te jetterai un billet... Mais vite, vite le printemps.*

Christian à Diotima.

Fin septembre 1799.

... L'instabilité de ma situation a seule été cause de mon silence. J'ai tenté de mettre debout un journal. Je pensais obtenir la collaboration d'écrivains célèbres et de plusieurs amis. Mais tous me laissent alors qu'ils savent que mon existence dépend de leur décision, — tous, et surtout ceux qui sont très connus, et dont le nom devait me servir de bouclier, à moi, l'inconnu. Les hommes ont-ils à ce point honte de moi? *Pourquoi d'ailleurs s'intéresseraient-ils à moi? Ceux qui ont un nom de l'autre côté du précipice, ils n'ont que faire de moi qui suis de ce côté-ci. Mais à quoi bon tant de paroles? J'ai perdu deux mois à préparer ce journal, et voilà tout. Je vais user le reste de mes ressources à terminer ma tragédie*[1]. *Trois mois. Ensuite il me faudra gagner le toit familial ou quelque autre ville où je pourrai donner des leçons. Par-*

1. Hoelderlin avait conçu une tragédie *La Mort d'Empédocle*, qui retrace la mission du poète — le combat de l'illuminé contre la foule des Philistins.

donne-moi, ma chérie, cette lettre d'affaires. Mais j'ai pensé qu'il m'aurait été plus pénible de te dire cela au moment de ma vie où je n'aurai pas le courage de résiter, à la poussée du départ.

Diotima à Christian.

31 *octobre* 1799.

Je viens d'être malade. La dernière fois que tu es venu jusqu'ici je me suis refroidie et j'ai eu la fièvre et la migraine. Je suis restée au lit quelques jours. Combien j'ai pensé à toi et combien je me suis sentie près de toi, je ne puis te le dire. Le soir surtout quand j'étais dans le silence et la solitude, car je ne pouvais supporter personne auprès de moi. Dans mon imagination qu'il me paraissait beau notre amour à sa naissance quand tu disais : « Oh ! pourvu que ce bonheur dure encore six mois au moins ! » Mon désir de te voir à ce moment fut tel que, si tu avais été là je crois que ta présence m'eût guérie. Dans mon sommeil ensuite je te trouvais : nous étions ensemble, sans inquiétude, le cœur léger et mes yeux se reposaient dans tes regards. Mon cœur avait été si doucement ému qu'à mon réveil j'avais des forces pour quelques heures. Puis je compris que sans toi ma vie s'étiolait, se fanait. En même temps je sentais que chaque pas fait pour te voir rongeait ma santé et mon repos. Pourtant mon désir le plus ardent est de te voir chaque jour, mais sans anxiété, sans préoccupation, — comme au premier temps de notre amour.

Depuis quelques jours je suis rétablie. J'ai repris mon ancienne chambre. Là je puis trouver un calme d'une heure pour écrire. J'ai installé sur la fenêtre beaucoup de fleurs, — les seules choses qui puissent me distraire, car même tes lettres, à peine puis-je les toucher : elles me déchirent.

***

« *Les hommes ont-ils à ce point honte de moi ?...* » Hoelderlin ne retrouve un semblant de quiétude intérieure qu'au sein de sa famille. Schiller lui ouvre les portes d'une souricière et Diotima ne lui offre que l'infini des ténèbres de l'amour. « *Tout est bon à la fin*, écrit-il à sa sœur qui vient de perdre son mari ; *et toute détresse n'est que le chemin vers la vraie et la sainte Joie !* »

Au début de l'été 1800, Hoelderlin reprend la route de Nurtingen. Il arrive ; on l'entoure ; il se promène à travers son pays natal ; l'existence lui est monotone comme un battement d'horloge. Et il accepte une place de précepteur à Stuttgart chez un ami, M. Landauer, n'y reste pas, revient à Nurtingen, repart pour Stuttgart, mais seulement pour y faire étape pendant l'hiver. Le 23 février 1801, il est à Hauptwyl près de Saint-Gall, en Suisse. Le paysage le surprend et lui rend un instant le goût de vivre. Les montagnes ne sont-elles pas le symbole de la solidité terrestre ? L'ordre des choses redonne à Hoelderlin une confiance passagère : il lui semble que sa vie pourrait bien évoluer comme un phénomène naturel. Une fois de plus ce n'est qu'illusion. La mécanique humaine se détraque vite et Hoelderlin, insupportable à son nouveau maître, s'en retourne à Nurtingen. Il écrit à Schiller qui ne lui répond pas. « *Les hommes ont-ils à ce point honte de moi ?...* » La persécution l'accable. Pour s'en défendre, il n'a qu'un recours : la fuite. Hoelderlin s'enfuit à Bordeaux où des amis lui ont procuré une place de précepteur chez un industriel.

***

Sa première visite est pour le consul qui lui dit : « *Vous serez heureux.* » En effet, pendant les premiers mois, Hoelderlin s'adonne sans ennui à

son métier. Il instruit enfants et grandes personnes. Il prêche. Il confesse.

Un jour, il ressent *le mal*. Des tremblements nerveux l'annoncent. Hoelderlin ne veut point donner le spectacle de l'homme perdu. Il a peur de tout le monde et de lui-même plus que de quiconque. Il s'enfuit sans rien dire, à travers champs. Une force instinctive l'oriente vers son pays natal. Non loin de Bordeaux, un courrier de poste le croise. Dans un sac, il y a une lettre de Sinclair. Cette lettre lui a été écrite le 30 juin 1802 et elle aurait apporté à Hoelderlin la nouvelle qui l'eût sans doute fait basculer de la folie dans la mort.

Mon cher Hoelderlin,

Aussi terrible que me soit la nouvelle que j'ai à te donner, je ne puis laisser au simple hasard le soin de t'en informer... et pourtant le secours de mon amitié en un pareil cas est bien minime. Il est vrai que je suis moi-même « fait » à cette sorte de surprise, puisque j'en ai été moi-même frappé. Le noble objet de ton amour n'est plus. Mais il fut tien. Et si c'est effroyable de le perdre, songe combien il est plus pénible de n'être plus considéré comme digne d'être aimé. Voilà ton sort, voici le mien. Je ne puis te donner de meilleure consolation que celle que tu portes en toi. Tu croyais à l'immortalité alors qu'elle vivait...

Le 22 de ce mois Suzanne est morte de la rougeole, après dix jours de maladie. Ses enfants étaient également atteints. Ils sont maintenant presque guéris. Elle a gardé connaissance jusqu'au bout. Sa mort fut comme sa vie, simple. Cela m'a remué de fond en comble et je pleure en t'écrivant.

Depuis que tu m'as quitté je suis devenu plus calme, plus froid. Et tu peux compter sur moi. Je t'invite donc à venir à moi et à rester ici. Je puis t'assurer une existence heureuse. Viens, à moins que tu n'aies trouvé la paix qui t'est nécessaire. J'attends ta réponse. Si tu le veux j'irai te chercher à Bordeaux.

Ton Sinclair.

***

La région de Blois est riche en châteaux et en villas. Hoelderlin y passe comme en un parc enchanté. C'est un extravagant vagabond cependant : la tête nue, hirsute, le visage hérissé de barbe, les vêtements crasseux et déchiquetés, les pieds nus, il erre tantôt le long des routes, tantôt dans les champs, tantôt à l'intérieur d'un jardin particulier s'il a aperçu une fontaine, une fleur, un banc. Qu'un être humain lui apparaisse à l'instant qu'il souhaite d'être seul, il se met à courir et rien ne l'arrête, ni les fossés boueux, ni les ronces des taillis.

Une fois cependant, l'un de ces jardins le retient davantage. Il s'y engage. Au centre, un bassin s'arrondit entouré d'une balustrade sur laquelle ont été disposées plusieurs statues. Hoelderlin a vu cette assemblée de déesses, de dieux et de nymphes. Il va à leur rencontre. Il leur sourit. Puis son visage change soudain d'aspect, devient grave comme un masque de tragédie. Immobile enfin, les bras levés au ciel, on dirait d'un homme en prière.

Le propriétaire de la villa, M. de Salarsy, suit de son balcon, le manège de l'étrange visiteur. « Quelque original », pense-t-il. Surgit un garde. Hoelderlin lui sourit, se détourne ironiquement pour s'approcher d'une statue. Le garde le saisit par le bras. Heureusement M. de Salarsy, qui a prévu la suite, est sorti de sa maison. « — Laissez cet homme », ordonne-t-il au garde. Puis à Hoelderlin :

— Quant à vous, monsieur, vous pouvez visiter le parc à votre guise.

— Les dieux, répond le poète, ne sont la propriété d'aucun homme; ils appartiennent à l'univers et s'ils nous sourient, nous leur appartenons. Voyez-vous, cette Aglaia, comme elle me sourit et me tient captif!

— C'est une Pomone, rectifie M. de Salarsy.

— Non, c'est une Aglaia, réplique Hoelderlin.

Et il ajoute :

— Il faudrait une eau plus limpide ici, comme l'eau du Céphise sur l'Acropole. Ce n'est pas digne des dieux illustres de se regarder dans un miroir terni...

Il soupire et conclut :

— Mais nous ne sommes pas en Grèce!

— Vous êtes peut-être Grec? demande M. de Salarsy.

— Non, au contraire, je suis Allemand, dit Hoelderlin.

— Au contraire? L'Allemand est donc l'opposé du Grec?

— Oui, dit Hoelderlin.

Puis, après un silence :

— Nous sommes tous opposés du Grec. Vous, les Français, vous l'êtes aussi. L'Anglais aussi. Nous le sommes tous!

M. de Salarsy, intrigué, invite le vagabond à se reposer. Hoelderlin accepte. On l'entoure; il parle de la splendeur de la Beauté en Grèce et comme dans le cercle des auditeurs se trouve une fillette, il pose de temps en temps, avec hâte et crainte, sa main sur la tête de l'enfant. La curiosité est à son comble. On le fait entrer dans le salon. Il regarde aussitôt le canapé.

« Je suis fatigué », dit-il, s'étend, ferme les yeux; et s'endort. « Un fou », déclare la sœur de M. de Salarsy. « Un original », rectifie le maître de la maison.

Hoelderlin dort jusqu'au soir. A son réveil, M. de Salarsy l'invite à dîner. Hoelderlin s'assied à table, trouve le vin à son goût, raconte des histoires d'Allemagne et fait à ses hôtes une description enthousiaste de la mer. Parfois, dans son récit, il s'arrête net, comme pris de court, devant un souvenir désagréable qu'il veut taire. La sœur de M. de Salarsy l'incite à développer le thème dont il paraît le plus épris — celui de l'immortalité.

— Tout le bien que nous pensons, dit le poète, devient un génie qui ne nous quitte pas jusqu'au tombeau. Il s'envole ensuite du tertre de notre tombe pour rejoindre la troupe des génies qui peuplent l'Univers. Ces génies sont des enfantements, ou, si vous préférez, des parcelles de notre âme. Les grands artistes nous laissent dans leurs œuvres les images de leurs génies. Mais ce ne sont que des images. Une lueur dans l'ombre de notre Terre. Les dieux superbes de la Grèce sont ainsi les images des belles pensées d'un peuple entier.

Madame de Salarsy lui demande :

— Croyez-vous que vous êtes immortel?

— Moi? s'exclame Hoelderlin, moi qui suis assis devant vous? Non!

Je ne pense plus bien. Le *moi* que j'étais autrefois, celui-là est immortel, certainement... Oui, certainement, le moi de ce temps-là est immortel.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander votre nom? dit alors M. de Salarsy.

Hoelderlin pose sa tête entre ses mains.

— Je vous le dirai demain, répond-il. Croyez-moi : il m'est parfois difficile de me rappeler mon nom.

On le retient pour la nuit. M. de Salarsy était décidé à l'interroger le lendemain et songeait à lui rendre service, car, dit-il à sa sœur, « cet homme possède un énorme savoir qu'on pourrait peut-être encore utiliser ».

Dans la nuit, soudain, un appel au secours tire M. de Salarsy de son sommeil. Il sort précipitamment : un de ses serviteurs, qui rentrait d'une escapade nocturne, s'est jeté la face contre terre dans le corridor. Devant lui, se tient Hoelderlin, en longue chemise de nuit, une lampe à la main gauche, une épée dans la droite. Il se laisse désarmer sans peine et se conduire à sa chambre où il se recouche.

Le maître de maison ne le quitte qu'il ne soit endormi.

Au matin les habitants de la villa aperçoivent leur singulier locataire dans le parc. Madame de Salarsy veut aller le rejoindre. Mais son frère s'y oppose.

— Il vaut mieux, dit-il, le laisser seul. S'il revient, je verrai ce qu'il y a à faire.

Enfin, Hoelderlin se détourne de ses statues, s'enfonce dans les taillis, s'assied un instant sur un banc, sort du parc et disparaît à jamais.

***

Ayant traversé la France, il arrive en vue de Nurtingen. Une brusque colère se saisit de son âme. Il s'élance en brandissant un bâton ; il hurle des injures d'une bouche où bouillonne l'écume de la folie. Tel il apparaît à sa mère, à sa sœur, aux enfants effrayés qu'il veut chasser de la maison. On dirait qu'il ne reconnaît personne. Sa mère, presque immobilisée par les douleurs, se lève et se jette vers lui, malgré la menace du bâton. Depuis tant de mois elle espérait dans ce retour! « Mon fils! Mon fils chéri!... » Puis Hoelderlin épuisé par les semaines de marche, par la course furieuse et la crise qui l'a secoué ne tarde pas à s'endormir.

Après deux mois de soins, il semble complètement rétabli. Le vagabond a fait place à un homme vieilli bien qu'il n'ait que trente-deux ans. Son ami Sinclair vient lui rendre visite souvent et estime qu'il vaut mieux l'intéresser à quelque travail bien que le poète achevât le poème intitulé *Patmos*, qui reste son œuvre la plus difficile certes, mais sans doute la plus riche : nous devons retrouver le sens divin de l'enfance, qui seule peut recréer le monde, tel en est le message. Sinclair décide enfin le landgrave de Hombourg à offrir une place de bibliothécaire à Hoelderlin.

A Hombourg, le landgrave le reçoit avec d'autant plus d'égards que c'est Sinclair qui paie le traitement du futur bibliothécaire. Hoelderlin

se réjouit surtout de retrouver un piano. Il passe plus de temps à frapper violemment le clavier qu'à la bibliothèque du landgrave et son logeur, un horloger français, refuse de le garder plus longtemps. Hoelderlin émigre alors chez un brave homme de bourrelier. Le piano est de plus en plus démoli ; c'est lui qui essuie d'abord les terribles colères du fou ; mais, bientôt, ces mouvements furieux se tournent aussi contre les personnes. Sous le prétexte d'aller acheter des livres à Tubingen, Sinclair conduit le poète dans une clinique. Le poète s'en étonne. « Ordre supérieur », lui répond son ami. La solitude exaspère la souffrance du malade. On suspend les soins et l'on essaye une fois de plus de la liberté. Frédéric-Christian est confié à une famille d'ouvriers. L'homme est ébéniste. Il s'appelle Zimmer. On lui paye pension et frais d'entretien. Le poète vit auprès de l'artisan, le regardant travailler, travaillant parfois lui-même à des poèmes. Lorsqu'on vient lui rendre visite, on demande « Monsieur le Bibliothécaire ». Il ne supporte pas longtemps la présence d'un étranger. S'il questionne, il n'attend pas de réponse ; et quand l'interlocuteur parle, celui-ci est souvent interrompu par des exclamations : « Votre Majesté », « Votre Sainteté », « mon cher père »... Puis Hoelderlin s'emporte. Il a reçu son visiteur avec joie ; et bientôt il est plus bouleversé qu'avant.

***

Frédéric-Christian Hoelderlin a vécu ainsi quarante années. Il a continué à écrire des poèmes qu'il signait de noms fabriqués, parmi lesquels revient le plus souvent celui de Scardanelli. Le menuisier, à une certaine époque, avait pris l'habitude d'entasser les feuillets que le poète écrivait, dans des paniers qu'il remit à Edouard Moerike, le romantique allemand, compatriote d'Hoelderlin. Moerike en a conservé quelques-uns. Mais nous terminerons par celui que le poète composa peu de jours avant sa mort, le 24 mai 1843 :

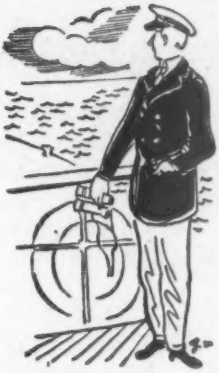
Lorsque la vie d'habitation des hommes s'en va
Vers le temps des vignes éclatantes,
Le champ désert de l'été l'accompagne,
Et la forêt apparaît dans une sombre image.
La nature accomplit l'image de l'histoire ;

La nature demeure cependant que l'histoire passe,
C'est la perfection. Le ciel infiniment luit
Pour l'homme, pareil à l'arbre portant la couronne fleurie.

Dans la nuit du 6 au 7 juin 1843, Hoelderlin mourut. Peut-être la mort eut-elle le privilège de délivrer son âme des ténèbres de l'amour.

MAURICE TOESCA

LE DERNIER CHOIX



par Édouard Peisson

Pendant les derniers jours de la traversée, on avait entendu le capitaine au long cours William Mac Lee faire ses malles, et tout le monde à bord savait que le « commandant », après quarante années de mer, se retirait de la navigation.

Cependant, en aucune façon les habitudes de Mac Lee n'avaient été changées.

Il avait fait sa ronde de tous les soirs et n'avait gagné sa cabine qu'après avoir soigneusement contrôlé la route.

En remontant la Tamise, il avait confié au pilote qu'il avait acheté une maison dans un village de pêcheurs à l'embouchure de la Tees.

— Cent fois, lui avait-il dit, venant du Nord pour reconnaître le feu de Whitby, je suis passé devant, et c'est là que je vais vivre et mourir, face à la mer.

» Regardez, avait-il ajouté. Dans cette anse, il y avait autrefois un vieux voilier transformé en bateau-école, et c'est à son bord que j'ai débuté, à quinze ans. »

Comme élève-officier, lieutenant, second capitaine, capitaine, il avait parcouru le monde entier, mais, de ce monde, il ne connaissait qu'un côté, celui de la mer.

En 1916, grâce à un coup de barre donné à temps, il avait sauvé son navire d'une torpille dont il avait aperçu le sillage dans le miroitement de l'eau.

Pour cela, on l'avait nommé second capitaine.

Il avait alors fait des convois dans le nord de l'Europe, et il s'était retrouvé sur la même route vingt-cinq ans plus tard, son bâtiment chargé des mêmes munitions et ayant le même cap. Mais il fallait veiller au danger venant du ciel.

Après avoir réussi à tirer d'affaire, en lui passant une remorque, la *Duchess Ann* qui se trouvait en travers des lames devant Douvres avec cent cinquante passagers à bord, il n'avait pu refuser le commandement d'un paquebot ; « ce qui ne lui plaisait pas ».

Il avait été, aussi, décoré, et sa photographie avait paru dans le *Daily Mirror*.

— Mais êtes-vous sûr, lui avait répondu le pilote, que vous pourrez partir demain pour votre maison de la Tees? J'ai entendu dire que Wopsle était malade et que c'était vous qui le remplaciez à bord du *Durham City*.

— Ce n'est pas possible, avait-il répondu. La nuit dernière, j'ai renoncé à la mer.

***

Cependant, deux mois plus tard, vers dix heures du soir, William Mac Lee quittait le banc de quart du *Durham* pour entreprendre sa ronde habituelle.

Il avait protesté en vain. Lorsqu'il avait dit : « On ne fait pas deux fois son dernier voyage », le capitaine d'armement lui avait répondu : « Wopsle a besoin d'encore un peu de repos et vous nous rendrez service. Votre maison de la Tees peut rester fermée quelques semaines de plus. Personne ne vous y attend. »

D'ailleurs, le *Durham*, sur la route du retour, qui avait quitté Santos le jour même dans l'après-midi pour Rio, était un bon navire. Pas le meilleur de ceux que Mac Lee avait commandés, mais le plus important, le plus rapide et le plus confortable.

Pendant la guerre, il avait été torpillé en mer d'Irlande, et son capitaine avait réussi à le maintenir à flot et à l'échouer près de Southport, dans le nord de Liverpool.

Il y était resté plusieurs mois, échappant aux bombes des avions et ne souffrant pas trop des coups de mer.

Puis on l'avait colmaté, vidé, déséchoué et conduit dans un bassin où un jeune architecte naval avait entrepris d'en faire un navire neuf.

Il l'avait coupé par le milieu et allongé d'une vingtaine de mètres. Puis il avait remodelé complètement son avant et son arrière. Celui-ci avait été disposé pour recevoir deux arbres de couche.

Bien entendu, l'ancienne machine à vapeur avait disparu et avait été remplacée par des turbines.

Une large cheminée basse, légèrement inclinée vers l'arrière, s'adaptait mieux à la nouvelle forme du paquebot que les deux anciens tuyaux, longs et étroits.

Et les passagers avaient trouvé des cabines bien aérées, un pont pour les jeux, une piscine et une bibliothèque, des bars, des salons, des salles à manger décorés par d'excellents artistes.

Ce qui intéressait William Mac Lee était que le *Durham City* ainsi transformé tenait facilement dix-huit nœuds et manœuvrait merveilleusement.

Mais il ne s'était pas mis à l'aimer.

Il avait déjà fait ses adieux à la mer. Et ce n'était pas « son » navire, mais celui de Wopsle.

Et justement ce soir du jour où le *Durham* avait appareillé de Santos pour Rio, Mac Lee se disait, entreprenant sa ronde habituelle après une comparaison entre un point observé et un point estimé, qui lui avait donné toute satisfaction : « Wopsle aura bien du plaisir avec ce bâtiment. Un véritable chronomètre. »

Cela l'avait amené à penser, tandis qu'il se dirigeait vers l'avant, au vieux *Rigel*, le premier navire qu'il avait commandé.

Pas de dynamo à bord, donc pas de lumière électrique.

Avant l'appareillage de Londres qui s'était fait à la tombée de la nuit, il avait allumé la lampe à pétrole à la tête de sa couchette, ayant soin de tenir la mèche basse.

Deux heures plus tard, entrant dans sa cabine, il avait aperçu le plafond noirci au-dessus de la lampe. « Elle a fumé, s'était-il dit. Pourtant... »

Il s'était approché. Des dizaines de cancrelats grouillaient à la chaleur.

Ce n'est qu'à la latitude des Açores qu'il s'était aperçu que les rats sautaient, du hublot qui ouvrait sur le pont, sur sa couchette et de là sur le parquet.

Il lui avait fallu pendant des semaines et des semaines vivre avec les cancrelats et les rats, et lorsqu'il l'avait amené au chantier de démolition, le vieux bâtiment n'en était pas débarrassé tout à fait.

Mais cela était peu.

Par grosse mer debout, le *Rigel* était presque complètement stoppé. Par mer de travers, il embarquait par l'arrière jusqu'à la hauteur de la cale III.

Avec les pertes de vitesse dues au temps et les avaries banales, mais quotidiennes, de la machine, la moyenne des retards était de vingt-quatre heures pour une traversée d'une semaine.

Cependant, une larme avait brillé dans l'œil de Mac Lee quittant pour la dernière fois le pont du vieux cargo dans lequel les perforeuses des démolisseurs s'enfonçaient déjà.

A la jeune fille qu'il rejoignit sur le quai et qui aurait dû devenir sa femme (mais finalement elle avait renoncé à épouser un marin), il avait confié : « Il me semble que je viens de conduire un bon vieux chien fidèle à l'abattoir. »

Quittant Londres pour la première fois à bord du *Rigel*, et c'était son *premier commandement*, et après s'être aperçu du grouillement des cancrelats au plafond de sa cabine, il était remonté sur la passerelle et avait dit à l'officier de quart : « Jamais je ne pourrai m'allonger dans ma couchette avec ces sales bêtes au-dessus de moi. »

Il avait menti.

Depuis le jour où il était entré au bateau-école il avait rêvé de commander un navire, et voilà qu'il avait peur... peur que pendant son

sommeil « quelque chose » se produisît dont ses officiers ne prévoiraient pas la venue et qui mettrait le navire en danger.

Il était demeuré plus de deux heures au côté du lieutenant de veille, les jumelles aux yeux, suivant la course de chaque navire aperçu.

Puis, il était entré dans la timonerie et avait refait tous les calculs.

Enfin, il avait quitté le banc de quart et s'était mis à parcourir les parties accessibles du bâtiment, se dissimulant le plus possible pour ne pas être aperçu.

Ne ferait-il pas sonder les cales?

Le loch à l'arrière était-il juste?

Il s'était assis longtemps dans sa cabine, la tête entre les mains, tremblant presque de l'angoisse éprouvée.

Passé minuit, il était retourné sur la passerelle, voulant avoir la certitude que ses ordres avaient été correctement transmis à ceux qui assuraient le second quart de nuit.

Des feux côtiers étant alors visibles, il avait tremblé qu'ils eussent été mal identifiés. Il avait compté leurs éclats et leurs occultations, les avait relevés et s'était plongé dans le livre des phares.

Était-il le seul à ressentir un tel trouble? Ou bien tous les jeunes commandants passaient-ils par cette épreuve?

Il n'en avait jamais entendu parler. Mais qui aurait pu en parler, faire un tel aveu? Sauf un ami. Parfois deux lieutenants se lient à bord d'un paquebot. Ils sont vite séparés. Et lorsqu'il arrive au commandement, un marin n'a plus d'ami.

La deuxième nuit en mer à bord du *Rigel*, le sommeil avait terrassé Mac Lee, qui avait été brutalement réveillé par un coup de poing dans sa porte. C'était le steward qui lui apportait le petit déjeuner.

Les jours suivants, un fort gros temps dans le golfe de Gascogne avait donné au jeune commandant le prétexte valable de se montrer sur le banc de quart à toute heure de la nuit.

Il avait pu se reposer quelques heures avant Gibraltar, mais l'approche du détroit, puis son passage, puis sa sortie, lui avaient valu une veille ininterrompue du crépuscule à l'aube.

William Mac Lee avait pris alors la décision de lutter contre son angoisse. Tous les soirs, il procéderait à une ronde ordonnée, ensuite il vérifierait la position et la route du navire, puis il inscrirait dans un registre que l'officier de quart aurait à lire et à signer devant lui, ses ordres pour la nuit : me réveiller à telle heure, s'il jugeait sa présence sur la passerelle nécessaire à un certain moment, ou : calculer et me faire connaître le résultat de l'observation. Enfin, il se retirerait dans sa cabine et n'en sortirait plus jusqu'au jour, sauf appel.

Assis, un livre à la main, il avait encore passé bien des nuits blanches à écouter, à guetter par l'oreille, les moindres bruits. Mais il avait eu assez de force pour se vaincre lui-même.

De cela il y avait quinze ans et, bien sûr, William Mac Lee n'éprou-

vait plus de l'angoisse avant de se retirer pour la nuit dans sa cabine, mais, pas une fois, il ne s'était endormi sans avoir visité le navire et fixé la tâche de ceux qui veilleraient pendant son sommeil.

Ce « voyage en plus », qu'il n'avait pu refuser à son armateur, était pour Mac Lee une sorte de croisière.

Aux latitudes moyennes de l'Atlantique du Nord, la mer avait été grosse juste assez pour que le *Durham* confirmât les qualités de bonne tenue dont il avait fait preuve aux essais.

Des jours de calme plat et de clarté avaient suivi jusqu'aux parages de l'Équateur, où Mac Lee avait dû recommander (pour la forme) une veille attentive en raison de la condensation vaporeuse.

Cette région traversée, le *Durham* avait retrouvé une eau presque sans rides et une atmosphère lumineuse, dont il jouissait toujours, Rio touché, puis Santos, et maintenant de nouveau en route vers Rio.

Mac Lee ne se doutait pas à quel point quinze années de commandement l'avaient éloigné de ses officiers et de ses hommes.

Les lieutenants avaient été avertis : « Ah! Vous allez avoir Mac Lee pour un voyage. Faites attention, il est distant et « méfiant ».

Des matelots qui avaient navigué avec lui et qui étaient embarqués sur le *Durham* le redoutaient à cause de son silence, de ses longs stationnements sur la passerelle, de ses rondes nocturnes.

Cette nuit-là, comme toutes les autres, tandis qu'il traversait le pont avant, inspectait le gaillard, suivait les longues coursives à l'intérieur du navire, où vivait tout un peuple de marins que les passagers n'apercevaient jamais, jetait un coup d'œil dans les chambres des machines (« c'est Keller qui a la charge de cela ; un bon homme, ce Keller »), grimpait sur la dunette, regardait, écoutait, parcourait en flânant, deux, trois, quatre fois, le pont-promenade, répondant d'un mouvement de la tête aux saluts des voyageurs qui bavardaient, lisaient, flirtaient, pianotaient, gagnait par une échelle en vis le pont supérieur d'où, entre les embarcations, il domina le large à droite et à gauche, il était guetté par quatre ou cinq hommes qui attendaient avec impatience qu'il se retirât dans sa cabine.

Le second lieutenant, John Eden, sursauta presque (du moins Mac Lee put-il le supposer, tant le jeune officier parut surpris) lorsqu'enfin le commandant mit le pied sur la passerelle.

Dans les premiers mois de son premier commandement — à bord de ce fameux *Rigel* — Mac Lee parlait toujours à l'officier de service. Ainsi, lui semblait-il, il s'excusait de sa présence trop fréquente sur le banc de quart, de sa veille attentive, de ses contrôles.

D'année en année, il était devenu quasi muet.

A bord du *Durham*, pour ce voyage qui ne se renouvellerait pas, il l'était tout à fait.

Un long moment, il se tint immobile dans l'angle tribord de la passe-

relle, accoudé à la lisse, si près du feu de position que John Eden distinguait, dans l'obscurité, son visage comme une phosphorescence verte.

D'un calme absolu était la nuit printanière. (C'était le printemps ici, mais dans deux, trois semaines, Mac Lee — il le pensait sans déplaisir — ouvrant les fenêtres de la petite maison de la Tees, serait souffleté par le vent automnal chargé d'embruns de la mer brumeuse.) Au Nord, à l'Est et au Sud, la ligne de l'horizon se découpait lumineuse, semblable à la lame d'un sabre au fil tranchant. A l'Ouest, un mur d'obscurité annonçait la terre.

Pour exciter le regret qu'avait Mac Lee de quitter la mer — sans se l'avouer — il aurait fallu lui donner, pour ce voyage exceptionnel, un dur « bagarreur » sur la route de New-York, et en hiver encore.

Il faisait trop beau, et ce *Durham* était une mécanique trop soignée. Le vieux marin n'enviait pas Wopsle. Il n'aspirait qu'à se trouver sur le quai de son village de la Tees, les soirs poisseux d'hiver, à l'heure où l'une après l'autre, couvertes d'embruns, les embarcations venant du large bondissent comme des dauphins dans l'ouverture des deux larges jetées.

Après avoir établi une comparaison entre le compas étalon et le compas de route, il entra dans la timonerie.

La variation avait été calculée au coucher du soleil. Il s'en servit pour contrôler la route qu'il avait fixée à 66° et qui ferait passer le *Durham*, vers les cinq heures du matin, à deux milles dans l'ouest des îles Tijucas.

Il écrivit dans le registre des ordres pour la nuit : « Veiller à la route, calculer un point avant le changement de quart de minuit. Me réveiller à quatre heures trente. Consignes habituelles. »

John Eden, qui guettait, lut et signa. Mac Lee eut soin de poser un tampon-buvard sur l'encre fraîche, puis ayant traversé la chambre de navigation qui lui était réservée, où il avait sa propre carte, ses propres livres de mer et les appareils téléphoniques qui le mettaient en communication avec tous les services, il entra dans sa cabine dont il ferma la porte.

Il était dix heures cinquante.

***

Le jeune John Eden avait reçu son diplôme de capitaine au long cours juste deux mois plus tôt.

Il était déjà un excellent marin, mais non de la vieille école.

Il n'avait pas commencé son apprentissage à bord d'un vieux voilier solidement embossé sur un corps mort dans une anse de la Tamise, à grimper dans une mâture soigneusement entretenue, mais qui avait plié sous le poids de je ne sais combien de moussons dans l'océan Indien, à nouer deux « bouts » ensemble de trente manières différentes plus une, sous l'œil d'un maître d'équipage à la retraite, à nager en double dans une

baleinière que recouvrent les embruns du fleuve qui ont aujourd'hui le goût du mazout, à laver le pont, les jambes et les pieds nus sous le jet glacé de la manche.

En 1940, à dix-neuf ans, ayant quitté son emploi de clerc chez un avocat, il avait pris la mer qu'il n'avait jamais vue (vue au large, s'entend) comme apprenti timonier à bord d'un destroyer de « Sa Majesté ».

Cinq ans plus tard, étant rentré dans son bureau, il s'était aperçu qu'il avait juste devant lui quatre carreaux et, à dix mètres de ces carreaux, un immense mur noir.

Cela le changeait trop de l'horizon de la mer.

Il avait appris pas mal de choses dans la timonerie et sur la passerelle de son destroyer et, possédant une solide instruction de base, il s'était mis en tête d'obtenir ses diplômes de long-courrier.

Vraiment la conduite d'un navire le passionnait ; calculer, comme il l'avait fait l'année précédente à bord d'un puissant cargo, entre Liverpool, Terre-Neuve et Québec, la route des dépressions et s'en écarter, ou bien déterminer, par des calculs d'étoile, des points d'une précision étonnante.

Il se trouvait bien à bord du *Durham*. Il s'y trouverait mieux encore lorsque prendrait son poste Wopsle, qui était, disait-on, un capitaine « à la page ».

Mais le vieux Mac Lee, le silencieux Mac Lee, le méfiant — croyait-il — Mac Lee, l'intimidait.

« C'est un de ces archaïques capitaines, disait-il parfois au premier lieutenant Stevens, qui nous estiment incapables parce que nous ignorons le nom de tous les « bouts de corde » qui formaient le gréement des quatre-mâts carrés, et qui ont encore la mentalité du seul maître à bord après Dieu. »

Lorsqu'il apercevait Mac Lee penché sur le bureau, un crayon aux doigts et reprenant un simple calcul de variation, il étouffait d'une colère refoulée. Mais si, alors, le « vieux » l'interpellait, il ne savait répondre que : « Bien, commandant. Oui, commandant », car, comme tout autre marin marchand, il subissait l'autorité du « capitaine », imposée par une tradition de plusieurs siècles.

Mac Lee entré dans sa cabine, le jeune John Eden, pendant un long moment, fit le va-et-vient d'un bord à l'autre de la passerelle, attentif à ce qui se passait en mer, entre l'étrave et la ligne de l'horizon, jetant par moments un coup d'œil au compas-étalon, comptant une fois ou deux le nombre des tours de la machine au petit appareil *ad hoc* placé à côté du porte-voix, mais pensant tout de même au premier commandement qu'il obtiendrait.

Il n'avait pas assez d'imagination pour se représenter que ce pourrait être celui d'un navire pourri de cancrelats et de rats comme l'avait été le *Rigel*.

Puis, après avoir, parmi des dizaines, choisi avec soin l'étoile dont il

calculerait la hauteur tant pour obéir à l'ordre du vieux Mac Lee que pour son propre plaisir, il alla chercher son sextant dans la timonerie.

Par une pareille nuit, un candidat au brevet d'élève officier se serait bien tiré d'une opération si délicate.

Le pont, qui vibrait à peine de l'effort des appareils moteurs, était stable comme le « plancher des vaches ».

La ligne de l'horizon était un étroit trait de feu sans bavures, au-dessus duquel l'étoile vint tangenter comme un diamant suspendu à un balancier.

Notant, au haut d'une page vierge de son cahier de calculs, les nombres que lui fournirent le sextant et les chronomètres, John Eden recommença deux fois l'observation, puis feuilletant à toute allure des tables dont il extrayait d'autres nombres, il se lança dans une série d'opérations compliquées sous l'œil confiant du timonier.

Le résultat obtenu, il écarta livres et cahiers, saisit le compas et le rapporteur, appuya la pointe du crayon sur un certain point de la carte et siffla légèrement, les dents à peine écartées... de surprise.

Le point que John Eden venait de calculer plaçait le *Durham* à deux milles et demi au nord de la route tracée par Mac Lee.

Un tel écart trouble même un jeune officier sûr de soi.

Le point était-il juste ou faux ?

S'il était faux, où se trouvait l'erreur parmi tant de nombres qui avaient subi tant de transformations à la suite de si nombreuses opérations ?

Le second lieutenant jeta un coup d'œil à la montre d'habitacle, qui marquait onze heures trente.

Il fallait tirer la chose au clair avant minuit, moment où Stevens prendrait le quart, et l'ennui était que si, vraiment, le *Durham* se trouvait hors de sa route, il faudrait réveiller Mac Lee.

John Eden saisit de nouveau son sextant et quitta la timonerie, mais, juste comme il posait le pied sur la passerelle, jetant un coup d'œil à la mer, il aperçut par bâbord avant, au ras de la ligne de l'horizon, l'éclat d'un feu qui disparut pour reparaître aussitôt.

« Guratiba. Ça c'est une chance », murmura le jeune officier.

Il allait pouvoir reprendre le même calcul de point par relèvements successifs d'un feu côtier, c'est-à-dire avec un autre élément de base, c'est-à-dire, encore, que toute chance de commettre une seconde fois la même erreur — si erreur il y avait eu — disparaissait.

Lorsqu'un navire navigue à dix-huit nœuds, la position d'un feu se déplace rapidement le long de la ligne de l'horizon. Aussi, en une demi-heure, le timide Eden eut-il le temps de relever quatre fois Guratiba.

Tandis qu'il portait le dernier relèvement sur la carte, une main s'appuya sur son épaule.

— C'est vous, Stevens ?

— Oui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Nous sommes à deux milles et demi au nord de la route. J'ai

fait un point par trois hauteurs d'étoile. J'ai fait un autre point par relèvements successifs de Guratiba. Les résultats sont les mêmes.

— Eh bien! mon vieux, c'est vous qui devez réveiller Mac Lee.

***

Moins de deux minutes plus tard, John Eden reparaissait dans la timonerie et répondait à la question que lui posait le regard de Stevens.

— Ça s'est très bien passé. Il n'a pas paru surpris. Il faut revenir sur la route et le prévenir dès que ce sera fait.

— Il ne se lève pas?

— Non. De toute manière, ne pas oublier de l'éveiller à quatre heures trente.

— Curieux, remarqua Stevens se penchant sur la carte.

— Bon quart, souhaita Eden. Je suis content de n'avoir pas commis d'erreur dans mes calculs de hauteur d'étoile.

— Il vous en faut peu, répondit le premier lieutenant, qui, le crayon à la main, le rapporteur posé sur la carte, se demandait s'il devait appuyer brutalement sur la droite pour compenser l'écart en une quinzaine de minutes ou s'il devait tracer une nouvelle route qui rejoindrait l'ancienne peu avant le travers des îles Tijucas... Bonne nuit, fit-il, sans lever la tête.

M. Stevens eût préféré que Mac Lee se fût levé et eût pris lui-même la décision. Cependant, il n'était pas embarrassé pour si peu. Pendant deux ans, il avait été le maître absolu d'une grande vedette rapide qui repêchait les aviateurs tombés en mer, et il avait eu à régler seul des questions d'une autre importance.

Il opta pour un moyen terme et donna au *Durham* un cap qui devait le mettre en bonne position deux heures plus tard.

Puis il bourra et alluma une pipe et commença sur la passerelle la longue promenade de veille.

Un événement avait complètement bouleversé sa vie.

Il avait quitté Londres au moment où sa femme était sur le point de mettre au monde un « bébé ».

Un « bébé », c'est quelque chose de banal, d'ordinaire. La plupart des hommes sont pères d'un ou de plusieurs « bébés ».

A Santos, trois lettres l'avaient attendu qui lui avaient annoncé que le « bébé » était une fillette, que la fillette s'appelait Mary, que Mary avait de blonds cheveux bouclés, les yeux bleus et que déjà elle souriait.

De plus, les lettres étaient accompagnées de photographies.

Bien sûr, au monde il n'y avait qu'une Mary avec de tels cheveux bouclés, de tels yeux, un tel sourire, de tels petits pieds, et M. Stevens en était le père.

Ce qui n'empêchait pas le premier lieutenant du *Durham* de surveiller le large, de contrôler souvent la route et de suivre par bâbord, par des relèvements au compas, le déplacement du feu de Guratiba.

L'étonnant était que cette Mary poussait à vue d'œil. Elle trottinait, serrant dans sa petite main l'auriculaire gauche de son père. Elle revenait de l'école vêtue d'un manteau à carreaux verts, le cartable suspendu dans le dos. Au bord d'un quai, tendue sur la pointe des pieds, agitant un bras, elle annonçait à grands cris au capitaine d'un cargo qui s'amarrait qu'elle avait obtenu son diplôme d'études supérieures. Toujours, bien entendu, avec les mêmes cheveux blonds bouclés, les mêmes yeux bleus et le même sourire.

M. Stevens vieillissait avec la même rapidité, et ses cabines de second capitaine, puis de commandant, s'ornaient de photographies de plus en plus nombreuses, reçues à Yokohama, Sydney, Valparaiso, Seattle, New-York, etc.

A deux heures, l'officier commença à s'inquiéter.

Le *Durham* n'avait pas encore rejoint la route.

Sa montre-bracelet éclairée par une lampe de poche, il contrôla le nombre des tours. La vitesse n'avait-elle pas été réduite? Pour en être tout à fait sûr, il téléphona à l'officier mécanicien de quart.

— Nous n'aurions pas fait cela sans vous en informer.

« Il doit y avoir, se dit M. Stevens, un sacré courant qui nous déporte sur la gauche. »

Pour le compenser, M. Stevens accentua le cap du paquebot vers l'Est.

Puis, sans plus penser à la jeune Mary, la pipe aux dents, il demeura devant le compas-étalon, les doigts faisant pivoter l'alidade dans laquelle s'inscrivait le feu de Guratiba.

« Certainement, pensait-il, la marée nous déporte. Mais nous devrions aussi nous occuper des compas. J'en dirai un mot à Eden. On pourrait faire ça au large, après l'escale de Rio. Savoir ce qu'en pensera le vieux Mac Lee. »

A trois heures vingt seulement, M. Stevens put se présenter au commandant pour lui annoncer que le *Durham* était de nouveau sur la route.

— Quel cap?

— Nord 66 Est, commandant. Celui que vous avez fixé vous-même.

— Il est trois heures vingt, dites-vous? Que monsieur Junius n'oublie pas de m'éveiller à quatre heures trente.

Pas un mot de plus. M. Stevens fut un instant déconcerté. Soulignerait-il la peine qu'il avait eue à ramener le *Durham* au point de l'océan où il devait se trouver? Il hésita quelque peu, puis tourna le dos. Le vieux Mac Lee savait ce qu'il avait à faire, et ni M. Junius ni lui-même n'étaient des enfants. Il suffisait de veiller.

A quatre heures, M. Junius, prenant le quart, trouva M. Stevens penché de nouveau sur le compas-étalon.

— Je ne sais pas ce qu'il a dans la peau, dit le premier lieutenant, parlant irrévérencieusement du *Durham*, qui, de toute manière, n'était

pas seul en cause, mais il ne tient pas en place. Méfiez-vous. Il faut sans cesse veiller à ce qu'il ne tombe pas sur la gauche.

— Bonne nuit.

— La nuit pour moi sera courte. N'oubliez pas d'éveiller Mac Lee dans une demi-heure.

Cependant, M. Stevens n'avait pas quitté la passerelle tout de suite.

Il avait noté dans le journal les divers incidents de son quart, puis fixé sur la carte avec précision — du moins crut-il l'avoir fixée avec précision — la position du *Durham*. Enfin, après avoir signé le registre des ordres, il s'était attardé encore une minute ou deux à regarder Guratiba.

De sorte qu'il était déjà quatre heures dix lorsqu'il disparut dans l'obscurité du pont des embarcations.

Il avait l'intention, avant de s'allonger dans la couchette, de jeter encore un coup d'œil à la photographie de la jeune Mary.

***

Les seconds capitaines ont le souci du chargement et de l'entretien du navire, et ce n'est jamais une petite chose. Mais lorsqu'il s'agit d'un paquebot genre *Durham*, sauvé de la torpille et des bombes, qui a été transformé, qui est devenu en quelque sorte le fleuron de la Compagnie et qui rentre au port d'attache où il sera examiné pouce à pouce par l'œil critique du capitaine d'armement, il est rare qu'ils jouissent pleinement de la « nuit franche » que leur accorde l'organisation des quarts.

D'autre part, les seconds capitaines ont tendance à considérer que ce qui touche à la navigation proprement dite est affaire des officiers de route et du commandant.

Enfin, ils savent que les officiers de route (ils l'ont été peu d'années, peu de mois ou peu de semaines avant) ont tendance, eux, à donner de l'importance à leur fonction.

Jusqu'à près de minuit, M. Junius avait veillé, établissant le plan de chargement des marchandises qui devaient être embarquées quelques heures plus tard à Rio de Janeiro. Et il fallait que l'emplacement de chaque catégorie de ballots fût fixé d'avance, l'escale étant fort courte.

C'est un travail très délicat, car il faut tenir compte de l'équilibre du navire qui change chaque jour, en raison de l'usure de l'eau et du combustible.

Un second capitaine qui arrive à Londres avec un paquebot donnant tant soit peu de la bande s'attire d'aigres remarques.

M. Junius avait retrouvé à son réveil le souci qu'il avait eu quatre heures plus tôt en s'endormant.

Il avait imperceptiblement haussé les épaules, entendant dire au pre-

mier lieutenant : « Méfiez-vous. Il faut sans cesse veiller à ce qu'il ne tombe pas sur la gauche. »

Ces jeunes officiers sont pleins de suffisance.

D'ailleurs, à quatre heures trente, il éveillerait Mac Lee.

Ce qui précède explique que, pendant une dizaine de minutes, M. Junius négligeât de se pencher sur la carte, où l'observation du point calculé par le jeune Eden, des relèvements successifs de Guratiba, des routes tracées par M. Stevens pour remettre le *Durham* en bonne position, l'auraient convaincu de l'exactitude de la remarque du premier lieutenant.

Or, ces dix minutes devaient être fatales au paquebot qui avait échappé à la torpille et aux bombes et qui, à dix-huit nœuds, fonçait dans l'Atlantique du Sud par beau temps clair.

Vers quatre heures vingt, M. Junius, debout devant le compas-étalon, absorba coup sur coup deux tasses de thé très chaud qu'un matelot lui apportait, et *enfin, mais trop tard*, faisant pivoter l'alidade, il saisit l'éclat de Guratiba.

Encore était-ce seulement pour répondre aux interrogations que ne manquerait pas de lui poser Mac Lee lorsqu'il l'éveillerait dans un instant.

Au moment même qu'il posait au timonier la question rituelle pour savoir si le *Durham* tenait exactement le cap fixé, l'homme qui avait préparé le thé et qui se tenait à son côté lui signala, par bâbord avant et à peu de distance, une masse noire dont la silhouette se détachait bien de l'obscurité et qui pouvait être — se permit de remarquer le matelot — un navire naviguant sans feux.

Sans hâte, M. Junius saisit, dans la boîte à portée de sa main, une paire de jumelles, la porta aux yeux et l'ajusta à sa vue.

« Oui. Peut-être bien un navire sans feux. » Il fallait nettement s'en écarter.

— Trois degrés à droite, commanda-t-il.

Mais, brutalement, tandis que son oreille résonnait d'un écho attardé de la voix de M. Stevens : « Méfiez-vous. Il faut sans cesse veiller à ce qu'il ne tombe pas sur la gauche », il fut pris d'un doute angoissant. Cette masse n'était-elle pas un des îlots des Tijucas ?

— A droite toute, cria-t-il.

Il sembla que son ordre — mais il n'en était rien — eût lancé le *Durham* contre un écueil sous-marin sur lequel, avant de stopper net, le paquebot glissa jusqu'à un tiers de sa longueur.

Avec fracas, le mât d'artimon s'abattit, des escaliers intérieurs s'effondrèrent, la plupart des boiseries éclatèrent, les cloisons métalliques se gondolèrent, des centaines de vitres et de glaces se brisèrent, des tuyaux se rompirent, des portes se coincèrent, d'autres furent arrachées.

Un extraordinaire silence suivit que recouvrit bientôt, telle une monstrueuse vague, le hurlement à la mort des passagers prisonniers dans les

cabines ou se heurtant les uns aux autres dans les obscures coursives envahies par la vapeur et craignant d'être engloutis à l'instant même avec le navire.

Il était quatre heures vingt-cinq.

***

Le banc de quart avait fléchi comme sous un énorme coup de masse, et le choc avait jeté Mac Lee hors de sa couchette.

Tel un aveugle, à genoux sur le parquet de sa cabine, le torse baissé, il tendait les bras en avant, et ses doigts rencontraient des éclats de verre, des vêtements, du linge, des livres.

Il avait su, tout de suite, que le paquebot n'avait pas été abordé, qu'il n'avait pas lui-même abordé un autre bâtiment, mais qu'en pleine vitesse, il s'était heurté à une roche sous-marine et que cette roche faisait partie du large soubassement des îles Tijucas.

Deux pensées, encore, avaient traversé son esprit, plus rapidement qu'un éclair ne s'inscrit et ne s'efface dans l'obscurité du ciel.

Le *Durham* ne franchirait-il pas l'obstacle et ne se retrouverait-il pas de l'autre côté sans autre avarie qu'une partie de son gouvernail et ses hélices enlevées? Ce qui aurait été peu.

Ne devait-il pas redouter le naufrage brutal, l'enfoncement d'un coup dans l'eau du navire éventré?

L'espoir, comme la crainte, était vain.

Le *Durham* demeurait fixé sur l'écueil, tel un fauve qui aurait bondi de tout son poids sur l'épieu d'une trappe.

Mac Lee fut vite debout sur le parquet, qui n'était plus tout à fait horizontal, mais incliné de l'avant vers l'arrière, ferme cependant, solide, stable, quoique vibrant encore de la secousse.

Son but était de se rendre dans sa chambre de navigation particulière et, là, d'allumer la lampe à pétrole suspendue au-dessus du bureau.

Il lui semblait que le plus urgent était d'y voir clair.

Pour cela, il lui fallait d'abord trouver la porte de sa propre cabine.

Dieu! Que lui arrivait-il là après quarante ans de mer, juste à la fin de sa navigation, après même la fin de sa navigation, puisqu'il était parti pour rendre service au capitaine d'armement et à Wopsle!

Drôle de service qu'il leur avait rendu. Perdre le *Durham*. Quelle honte!

S'endormir et dormir six heures après avoir fixé pour le paquebot une route dangereuse, dangereuse cette nuit-là, aux heures où le navire approchait des Tijucas!

Trébuchant, les jambes se cognant rudement aux meubles renversés, il tâtait des mains une cloison.

Comment ne l'avait-il pas compris lorsque le jeune Eden s'était présenté à minuit devant lui? Deux mille et demi sur la gauche de la route?

Il voyait le second lieutenant bien éclairé par la lampe qui ne s'éteignait jamais à la tête de sa couchette.

Il l'entendait.

« Un point observé et des relèvements successifs de Guratiba nous situent à... »

Et il n'avait pas bondi hors de sa couchette, lui, Mac Lee, qui, quinze ans plus tôt, commandant pour la première fois, était demeuré de nombreuses nuits sans dormir, qui, toujours, ne se retirait dans sa cabine qu'après avoir procédé à une ronde minutieuse, passant en revue chaque détail du navire, mais encore sondant de l'oreille et des yeux l'obscurité comme s'il eût craint l'attaque d'un ennemi extérieur.

Mais c'est lui-même qu'il aurait dû redouter.

Il ne s'était même pas demandé la raison de cet écart.

Quelle était donc la main qui s'était posée sur ses yeux ?

« Dites à monsieur Stevens de gouverner pour reprendre la route et qu'il me prévienne dès que ce sera fait. »

Il avait laissé retomber la tête sur l'oreiller, avait fermé les yeux sans avoir aperçu le signe qui lui avait été fait. Par qui ? Peut-être par l'homme qu'il avait été pendant quarante ans. Et, sans souci, il avait encore dormi pendant plus de trois heures tandis que le *Durham* luttait déjà, semblait-il, pour ne pas être perdu.

Après s'être heurté du front à la porte à demi arrachée à ses gonds, Mac Lee franchit enfin le seuil de sa cabine et se trouva dans sa chambre de navigation.

« C'était un puissant courant de marée, se disait-il, qui prenant le navire par tribord arrière l'avait jeté hors de sa route et avait augmenté sa vitesse. »

De tels incidents sont fréquents. Mais pourquoi cet amoindrissement de sa propre personnalité ?

Il s'était penché sur la carte et il n'avait pas vu que le cap qu'il fixait, N. 66 E., contenait en puissance un danger.

John Eden s'était tenu devant lui et il l'avait renvoyé.

M. Stevens avait seulement dit : « Il est trois heures vingt, commandant, et nous sommes en route. » Les mots avaient-ils donc perdu leur valeur ? Mac Lee n'avait pas posé la question qui lui serait venue aux lèvres toute autre nuit : « Comment ? Il est trois heures vingt ? Tout ce temps a été nécessaire pour corriger un écart de deux milles ? »

Maintenant, seulement, il s'apercevait de l'hésitation à en dire plus long qui avait tenu le premier lieutenant un instant immobile devant sa couchette.

« Pourquoi n'avez-vous pas parlé, monsieur Stevens ? Vous aviez donc une telle confiance en moi que vous n'avez pas cru devoir insister ? Ou bien, peut-être vous n'avez pas osé. » Il ne convient pas à un lieutenant de souligner l'importance de l'information qu'il apporte au commandant,

Une minute est passée. J'ai répondu : « Que monsieur Junius me réveille à quatre heures trente. »

Une minute. Mac Lee s'était rendormi. Il était trop tard.

Ses mains rencontrèrent enfin la table solidement fixée à la cloison et au parquet. La lampe à pétrole, suspendue au-dessus, n'avait pas souffert. Le verre même, qu'il ôta, n'était pas brisé, et les allumettes se trouvaient dans le coin où il les avait placées.

***

Il décrocha le tube acoustique et souffla dedans.

« C'était une excellente chose, pensait-il, de n'avoir pas privé ce navire modernisé d'appareils tels que tube acoustique et lampe à pétrole qui avaient fait leurs preuves. »

Il fallait d'abord savoir ce qui se passait en bas, dans les machines. L'eau les avait-elle envahies et tout était-il démoli? Ou bien y avait-il encore une chance qu'elles puissent tirer le *Durham* en eau profonde?

Tout de suite il comprit qu'il n'était pas possible qu'il reçût à l'instant les réponses aux questions qu'il se posait.

Il avait eu juste le temps, depuis le choc, de venir de sa cabine à la chambre de navigation qui y faisait suite. Et cela, malgré le tâtonnement dans l'obscurité et les chutes, tandis que, dans son esprit, les événements des six heures précédentes se présentaient avec clarté, n'avait pas demandé plus de deux, trois minutes.

C'est à dire qu'en bas, dans la chambre des machines, les hommes de veille se trouvaient encore à l'instant de la surprise, faisant tête dans la nuit profonde (les circuits électriques s'étant rompus) à ils ne savaient pas quoi, tandis que les autres officiers mécaniciens et les autres chauffeurs, électriciens, graisseurs et nettoyeurs se précipitaient à peine de haut en bas dans les échelles de fer, pour prêter main forte.

Il tenait cependant le tube à la main, soufflant dedans et écoutant, alternativement.

Alors, il aperçut devant lui M. Junius qui lui parlait, mais jusque-là il ne l'avait pas entendu.

— J'ai vu une masse noire, balbutiait le second capitaine, le visage défait. J'ai commandé à droite toute...

Comment? Une masse noire? Mac Lee se serait-il trompé? C'était impossible.

— Sans doute un îlot des Tijucas, poursuivait Junius. Je ne comprends pas.

Cet homme qui se désolait et qui sans doute, prenant le quart..., agaça Mac Lee qui y voyait clair.

— Ce n'est pas le moment de chercher à comprendre, répondit-il sans ménagement. Et vous raconterez vos petites histoires au tribunal qui

s'occupera de l'affaire... si jamais vous rentrez à Londres, ajouta-t-il à mi-voix. Pour l'instant, il vous faut sans tarder rassembler les hommes et les envoyer par équipes sonder les cales. Quant à vous, avec le charpentier, mettez le canot à l'eau et rendez-vous compte de notre position sur l'écueil.

M. Junius, qui faisait demi-tour, se heurta aux deux lieutenants qui entraient.

Le jeune Eden, décoiffé, les paupières enflées, avait eu juste le temps de se couvrir d'un vêtement de toile et de glisser les pieds dans des savates. Quant à M. Stevens, il était tel qu'au moment où, vingt-cinq minutes plus tôt, il avait quitté la passerelle. « J'ai cependant fait tout ce qui devait l'être et je vous ai prévenus », avait-il l'air de dire, regardant Mac Lee, puis Junius.

Un instant, ils furent là réunis, ces officiers représentant les quatre générations d'hommes qui coopèrent à la conduite des navires, à écouter le bourdonnement touffu et confus que laissait échapper le tube acoustique que Mac Lee tenait à la main.

Se détachant d'un bruit régulier, sorte de sifflement un peu semblable à celui de la sirène, aussi nourri mais plus sourd, qui ne pouvait être que celui de la vapeur fusant des chaudières et des tuyaux crevés, ils entendaient des appels, des cris, des gémissements, des tintements, des crépitements, des détonations étouffées ; le tout formant une symphonie monstrueuse, image sonore de la confusion qu'avait provoquée l'échouement brutal.

M. Junius s'en alla tandis que Mac Lee raccrochait le tube, estimant que les faibles appels qu'il lançait n'avaient aucune chance d'être entendus dans un tel fracas.

— Allez donc voir ce qui se passe en bas, Eden, dit-il. Il faut que vous trouviez le chef. Keller lui-même doit vous dire si la machine est encore en état de fonctionner ou bien à quel moment elle le sera. Rendez-vous compte aussi s'il y a une entrée d'eau dans les machines, insista-t-il ; pour le reste, monsieur Junius s'en occupe. Si oui, vous me direz quelle en est l'importance.

Le second lieutenant parti, Mac Lee fit face à M. Stevens.

Il ressentait une imprécise sympathie pour cet homme jeune presque aussi silencieux que lui.

— Monsieur Stevens, il aurait fallu me tirer hors de ma couchette, cette nuit, dit-il. Je vous assure que je l'aurais fait, moi, si j'avais été à votre place. Trois heures vingt ont été nécessaires pour remettre le *Durham* en route! C'était le flux de la marée, n'est-ce pas ?

Il fit un pas vers sa cabine, n'attendant pas de réponse à son observation, ni à sa question.

— Calculez la hauteur d'eau et l'heure de la pleine mer. Il nous faut absolument le savoir.

Il revint quelques minutes plus tard, habillé et chaussé, juste à temps pour entendre le sifflement du tube acoustique qu'il saisit.

— Ah! C'est vous, Keller.

***

Il n'y a pas tellement de manières de remettre à flot un navire qui s'est échoué.

Ou bien il faut qu'il passe par-dessus l'obstacle et, dans ce cas, l'eau en avant doit être profonde et saine. Ou bien qu'il revienne en arrière.

Mais certaines conditions sont exigées, dont la première est que la coque ne porte pas de blessure trop grave, faute de quoi le bâtiment coulerait aussitôt.

C'est pourquoi des matelots sondaient les cales, M. Junius et le charpentier, dans le canot mis à l'eau, observaient la position du *Durham*, et le jeune Eden devait s'enquérir de l'état de la coque dans les machines.

Il faut encore alléger le navire ou attendre, dans les régions à marée, l'heure de la pleine mer que M. Stevens calculait dans le moment.

Ce n'est pas tout. Une force est nécessaire, donnée par les machines ou apportée de l'extérieur.

Seules, les machines pouvaient la fournir.

Aussi le vieux Mac Lee écoutait-il avec une attention passionnée la voix du chef mécanicien Keller dans le tube acoustique.

Par chance, il se trouvait que celui-ci était un véritable marin. A ses débuts, trente ans plus tôt, avant d'être enfermé dans une machine, il avait été chargé à bord des quatre et cinq-mâts de la manœuvre et de l'entretien des treuils à vapeur qui « brassaient » les vergues. Pendant plusieurs années, il n'avait pas quitté le pont des voiliers et avait vécu intimement avec les capitaines. Il s'en était fallu de peu qu'il n'optât lui-même pour le pont, mais l'amour de la mécanique l'avait emporté.

Aussi, comme certains l'auraient fait, même dans ces circonstances, il n'usa d'aucun mot inutile tels que : « Je dormais... Inconcevable... Même pas un abordage ». A peine avoua-t-il un « certain trouble » dans les machines « qui avait peu duré ».

Mais tout de suite il signala qu'aucun homme n'avait été blessé ni brûlé, que la vapeur avait pu être évacuée rapidement et que l'éclairage de secours serait bientôt rétabli.

Oui, il avait vu le jeune Eden et entendu ses questions. (Il ne répéta pas la bordée de jurons avec laquelle il venait d'accueillir l'officier.) Il n'avait pu y répondre tout de suite. Il fallait — n'est-ce pas ? — procéder à un rapide contrôle des organes de la machine — et cela, à quoi on travaillait, à la lumière de fanaux à pétrole — examiner le circuit de la vapeur et le circuit électrique.

— Bien, bien, faisait Mac Lee, comme si tous les jours il avait eu

l'occasion de recevoir de telles nouvelles. Et combien de temps vous faut-il avant que les hélices puissent tourner?

— Une demi-heure, si rien n'est cassé.

— C'est-à-dire que vers cinq heures et quart, fit Mac Lee après un rapide coup d'œil à sa montre, vous pourriez...

— Oui. Sauf imprévisible ou accident.

— Et l'eau?

Un grognement lui répondit.

— Il y en a beaucoup?

— Pas tellement pour nous gêner, mais toutes les tôles pissent.

Ce fut au tour de Mac Lee de grogner. Il ne voulait pas formuler avec trop de précision une certaine question. Et il n'est pas sûr que Keller y aurait répondu.

— Des infiltrations importantes?

— Oui. Importantes.

— La coque souffre?

— Oui.

— Et les arbres de couche?

— A première vue, ils ne sont pas faussés.

— Bien, bien, répétait toujours Mac Lee, mais il était obsédé par cette question qu'il se posait et à laquelle, seul, il se réservait de donner une réponse. Mettez les pompes en marche dès que vous le pourrez, et lorsque vous serez prêt, vous m'enverrez quelqu'un... vous me l'enverrez *à moi*, insista-t-il.

Il raccrocha et se tourna pour se trouver en face d'un homme jeune qui avait attendu la fin de la conversation et qu'il ne reconnut pas tout de suite.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Commandant, le *Bahia*, qui faisait route vers Rio, venant du Nord, a répondu tout de suite à nos appels...

— Ah! Vous êtes le...

— Oui, commandant. Il sera là à six heures, peut-être avant.

— Restez en communication avec lui.

Il avait les yeux fixés sur M. Stevens qui, à deux pas de lui, feuilletait des bouquins, y relevait des nombres qu'il portait au crayon sur une feuille de papier.

Lorsqu'il s'agit des ports français, les calculs d'heure et de hauteur de marée ne sont pas très compliqués ; l'annuaire dont on use fournit tous les éléments nécessaires.

Mais si l'on veut, par exemple, connaître, comme M. Stevens s'y efforçait, l'heure et la hauteur de la marée à Rio de Janeiro pour une certaine nuit, il faut d'abord obtenir ces résultats pour... Brest, puis ajouter des nombres à rechercher également dans l'annuaire.

Et il y a de multiples chances d'erreur, étant donné les écarts consi-

dérables en latitude et en longitude entre le port français et le port brésilien.

Le *Durham* n'était cependant pas à Rio. Il chevauchait un écueil à trois, quatre milles de la côte et à une douzaine de milles dans l'est de la capitale du Brésil.

Aussi Mac Lee voyait-il sans étonnement M. Stevens accumuler les calculs, les prolonger, les contrôler sans cesse, prendre des mesures sur la carte et consulter les chronomètres avant de s'avancer à fixer l'instant où l'onde de la marée atteindrait — mais on verra qu'elle était atteinte — sa plus grande amplitude au-dessus du piège auquel s'était pris le paquebot.

Le navire lui-même était silencieux. A part quelques coups sourds venant des machines, on n'entendait ni craquements, ni gémissements, ni éclatements.

Il vibrait un peu. Il frémissait sans être « soulagé » par la puissance de l'eau qui l'avait jeté hors de sa route et qui avait augmenté sa vitesse.

Mais la rumeur d'abord sans forme, imprécise comme un paysage aperçu dans le lointain, qui avait trahi la peur d'un millier de passagers surpris en plein sommeil et prisonniers des coursives obscures, était devenue une clameur faite d'appels, de cris, de sanglots même.

— Eh bien! monsieur Stevens, fit Mac Lee avec une certaine impatience, vos calculs seront-ils bientôt terminés?

— Ils le sont, répondit le lieutenant. Je crois... je pense... mais il m'est impossible de l'affirmer, que la marée est étale. Bientôt, la hauteur d'eau va diminuer.

C'était l'instant, le seul, où il aurait fallu, si on l'avait pu, lancer les machines en arrière.

Les vibrations de la coque, plus sensibles, plus nombreuses, qui se prolongeaient, semblaient indiquer que M. Stevens ne s'était pas trompé. Le navire paraissait faire un effort pour s'arracher au piège, pour ne pas périr.

Mac Lee tremblait d'émotion et d'impuissance; lui qui avait *toujours* ramené ses navires au port, laisserait-il périr celui-ci, sur lequel il n'avait pas veillé assez attentivement?

Par le corps tout entier — les pieds fermement posés sur le parquet, les avant-bras appuyés sur la table — il percevait quelque chose qui était moins qu'un mouvement de la coque, mais une sorte de souplesse que le bâtiment n'aurait pas eue s'il eût pesé de tout son poids sur l'écueil.

Il aurait fallu agir à cette *minute*.

Mac Lee jeta un coup d'œil à sa montre; Keller ne serait pas prêt avant un quart d'heure.

M. Junius n'était pas revenu de son inspection et le commandant ignorait l'état exact du paquebot.

— Allez sur le pont, monsieur Stevens. Faites savoir aux commissaires l'arrivée prochaine du *Bahia*. Qu'ils veillent à ce que personne ne se jette

à la mer. Nous préparerons l'évacuation. Elle doit se faire avec calme, au jour.

Il suivit l'officier jusqu'à la passerelle.

C'était déjà la fin d'une lumineuse nuit tropicale, sans aucune vapeur comme souvent, très calme. Dans la partie haute du ciel, l'obscurité avait disparu, et cette imprécise clarté en altitude suffisait à donner une forme à l'eau, aux îles, au navire, à chaque partie du navire et, sur le pont, autour et au-dessous de la passerelle, aux premières dizaines de passagers qui avaient réussi à se dégager du labyrinthe des coursives, des escaliers et des salons et qui, se pressant les uns les autres, poussés par ceux qui venaient ensuite, jaillissaient par les portes ouvertes.

A demi nus, enveloppés dans des couvertures, un manteau jeté sur les épaules, chargés d'enfants et de sacs précieux, criant, gesticulant, pleurant, se trouvant enfin en plein air, mais ne sachant plus que faire, s'étant approchés des bastingages, puis s'efforçant de s'en éloigner, ils grouillaient, telles des fourmis dont un coup de bêche a détruit le nid.

Sans cesse, ils devenaient plus nombreux, s'affolaient davantage, criaient plus fort, étant moins à leur aise malgré les efforts de Stevens, des commissaires, des maîtres d'hôtel, des garçons qui les dirigeaient, les faisaient s'approcher des canots de sauvetage, dégageaient les portes.

Et brusquement la lumière donnée aux lampes sur le pont, et qui découpa dans les cloisons obscures les portes et les hublots, calma l'affolement et fit baisser les cris de plusieurs tons.

Dans la foule, Mac Lee aperçut le jeune Eden et M. Junius, l'un venant des machines, l'autre ayant enjambé le pavois, qui fonçaient vers lui.

— Eh bien? fit-il lorsqu'ils l'eurent atteint, interrogeant le second capitaine sans prêter attention au lieutenant.

— Le *Durham* est posé sur l'écueil juste à l'avant du château. L'eau pénètre en petite quantité dans toutes les parties du navire par des trous de rivet, des tôles disjointes, des tuyaux rompus, des ballasts crevés. Mais la cale II est envahie. Là s'est produite une importante déchirure. Il faudra au jour la repérer.

M. Junius dit bien : « Au jour... la repérer. » C'est qu'on ne laisse pas périr un navire. Mais Junius ne savait pas que l'eau déjà commençait à baisser autour du *Durham*, que le paquebot allait peser de plus en plus sur l'écueil.

Mac Lee se tourna vers Eden.

— Commandant, criait presque celui-ci, je quitte Keller. Il est prêt à tourner. Il m'a chargé de vous le dire.

Le vieux marin se précipita dans la chambre de navigation et de nouveau saisit le tube acoustique.

— Keller.

Il pensait aux centaines d'enfants, d'hommes et de femmes dont, dans le moment, la vie était en danger.

— Commandant, monsieur Eden vous a-t-il atteint?

Il était cinq heures dix. En lançant les hélices en arrière, il pouvait sauver le navire et les passagers. Il pouvait aussi (il y avait cette déchirure importante) perdre le navire et les passagers.

— Oui. Je viens de le voir. Vous êtes prêt?

Pourquoi une telle menace, la mort, par sa faute, d'un millier d'humains, pesait-elle sur lui? Et une faute involontaire, un « aveuglement » dont on l'accablerait. Si ces centaines d'enfants, de femmes et d'hommes périssaient noyés ou écrasés par la masse du navire se rompant à l'aube de ce magnifique jour, son nom serait maudit.

— C'est exact. Je puis dès maintenant répondre à l'ordre que vous donnerez, quel qu'il soit.

En s'abstenant, Mac Lee était certain de sauver les passagers et l'équipage.

Il s'écarta du tube acoustique pendant cinq, dix secondes. Et il condamna le navire, ce navire qu'il n'avait pas eu le temps d'aimer.

— Mettez les pompes en marche.

Il raccrocha.

***

Le vieux Mac Lee et le chef mécanicien Keller se trouvaient seuls sur le pont arrière du *Durham*, attendant, pour quitter eux-mêmes le navire, que M. Junius, qui se laissait glisser le long de l'échelle de pilote plaquée contre la coque, eût atteint la baleinière.

Encore enveloppé d'une légère vapeur, l'énorme disque du soleil se détachait rapidement de la ligne de l'horizon.

Un flot de cuivre rouge courait sur l'eau, couvrait de laves incandescentes les pentes des îles Tijucas et sertissait d'un fil d'or la silhouette blanche du *Bahia* stoppé à moins d'un demi-mille.

Lumineuse résurrection d'un jour équatorial, et l'on doute qu'à quelques centaines de milles de là, dans le Nord et dans le Sud, dans ce même ciel, un ouragan emporte furieusement d'épais nuages noirs et que cette même eau, soulevée, se ruant sur les ponts, mette les navires en danger.

Cependant, le *Durham* allait périr.

Les hommes qui, par centaines, se tenaient sur le pont du *Bahia*, les officiers de ce paquebot groupés sur la passerelle, quelques rescapés qui se trouvaient encore dans les baleinières et que des matelots se hâtaient de hisser à bord par les échelles de coupée, distinguaient nettement dans la coque du bâtiment, juste à l'aplomb du banc de quart, l'énorme crevasse verticale qui, le reflux aidant, s'agrandissait.

Sans aucun doute, le *Durham*, l'instant suivant, s'ouvrirait là, se partagerait, et chacune des parties s'engloutirait, l'une en avant, l'autre en arrière de l'écueil.

Des femmes ne pouvaient s'empêcher de crier, à voir un canot chargé de marins cogner le flanc de l'épave, tandis qu'un officier se laissait

glisser le long d'une échelle, tandis que deux autres hommes paraissaient causer sur le pont.

« Qu'attendent-ils donc? Qu'ils quittent le bord! Qu'ils s'éloignent! »

Et elles se cachaient les yeux, ne voulant pas emporter avec elles la vision d'une poignée de marins écrasés par la masse de fer s'effondrant.

Mais Mac Lee, l'évacuation terminée, s'était imposé de visiter avec ses officiers le navire dans toutes les parties où accédaient passagers et membres de l'équipage, appelant, enfonçant les portes coincées, fouillant partout où aurait pu être prisonnier un blessé incapable de se faire entendre. Et ils n'avaient découvert aucun être vivant.

Maintenant, tout était terminé, tout était clair, et l'échelle de pilote ayant cessé de vibrer — ce qui indiquait que M. Junius avait atteint l'embarcation — Mac Lee invita Keller à descendre.

— A votre tour. Je vous suivrai.

Il se trouvait dans le curieux état d'insensibilité fiévreuse qui accompagne les grandes séparations, comme la mort.

— Embarquez, insista-t-il.

Et il suivit Keller jusqu'au pavois, saisissant même l'un des montants de corde pour raidir l'échelle.

Puis, sans hâte, malgré les craquements et les fléchissements de la coque, les affaissements subits du pont sous ses pieds, signes certains de la fin imminente du navire, il fit quelques pas sur le pont, le visage tourné vers l'avant, vers le banc de quart que, de là, il ne pouvait apercevoir.

Il était ébloui, intérieurement s'entend. Il lui semblait qu'une grande lumière, non un feu qui dévore, brillait dans son cœur.

Il avait perdu son navire, mais celui qui avait pris la décision de sacrifier le *Durham* aux passagers était le même homme qui n'avait pas hésité, au risque de la perte de son propre bâtiment — un cargo — à passer une remorque à la *Duchess Ann* chargée de femmes et d'enfants.

Il s'avança encore de quelques pas, et déjà il mettait le pied sur l'échelle qui conduisait au pont supérieur et de là à la passerelle, lorsqu'un appel le fit se retourner.

— Commandant, je vous en prie. Venez donc. Il n'est que temps.

Il aperçut au haut de l'échelle de pilote le torse de M. Stevens, venu de la baleinière.

— Bon. Bon. Je vous suis.

Revenant sur ses pas, il tendit au lieutenant les cartes, les livres de bord, les cahiers de calculs et le registre des ordres dont il s'était chargé, comme s'il eût voulu fournir au tribunal maritime qui le jugerait tous les éléments nécessaires à sa propre condamnation.

— Prenez cela avec vous. Vous êtes plus leste que moi.

Et il enjamba à son tour le pavois.

ÉDOUARD PEISSON

MYTHES ROMAINS

par Georges Dumézil

Les recherches que Georges Dumézil, professeur au Collège de France, a entreprises sur l'organisation des peuples indo-européens et l'origine de leurs mythes ont renouvelé les conceptions traditionnelles et suscité en France et hors de France des discussions passionnées. Nous avons demandé à Georges Dumézil de bien vouloir donner à nos lecteurs — certains d'entre eux n'ayant peut-être pas eu la faculté de suivre ses travaux — un aperçu de sa méthode.

On a toujours l'air un peu sacrilège ou maniaque à prétendre tirer des belles légendes autre chose que le plaisir qu'elles donnent facilement. Naïf aussi : tant d'écoles se les sont disputées, aboutissant aux exégèses les plus étranges, à des évidences que l'intervalle d'une génération ramenait au rang de délires! Il le faut bien pourtant, à moins d'amputer d'une de ses plus riches provinces l'histoire naturelle de l'esprit. Toutes ces imaginations ont eu un sens. Des artistes ont pu leur donner ensuite une forme charmante, elles ne sont pas nées pour charmer. Comme les religions dont elles ornent souvent les dogmes, elles ont servi, aidant une cité, un clan ou un empire à vivre et à comprendre sa vie, excitant, retenant, rassurant, accordant les chefs et les foules : c'est donc qu'elles se modelaient sur des besoins précis et qu'elles exprimaient heureusement un certain idéal d'équilibre, peut-être conscient, au moins implicitement reconnu. Psychologues, sociologues ne peuvent se désintéresser de tels documents. Qu'ils errent longtemps dans l'interprétation, que la route de l'exégèse soit jonchée de monstres, la belle affaire! Toutes les sciences en sont là, y compris la fière physique, qui oublie à tort ses enfances. Les illusions et les désillusions ne tournent pas en rond, ne se produisent pas au hasard. Elles forment la dure voie sacrée où beaucoup tombent mais où le cortège passe. Les amateurs de belles lettres qui rient aujourd'hui de ces efforts auront des successeurs qui trouveront dans l'analyse mieux assurée un surcroît de plaisir, comme la connaissance de l'anatomie et la pratique de la dissection rehaussent chez d'autres artistes la jouissance que donne l'image d'un beau corps.

Il y a pourtant des cas qui semblent désespérés, et les récits sur les plus vieux temps de Rome sont de ceux-là. Comment prétendre y

démêler la part du vrai et celle de la fantaisie, et surtout les sources de cette fantaisie? Aucun recoupement, aucun contrôle ne vient de l'extérieur : la naissance et la première croissance de la ville n'ont pas attiré l'attention des seuls voisins qui eussent pu nous informer, les Grecs, et ce que les Étrusques en ont su est irrémédiablement perdu ou fermé. L'archéologie du site romain fournit des dates, elle ne révèle pas d'événements, à moins qu'on ne tombe dans le cercle qui consiste à interpréter d'abord les pierres par les textes et à prétendre ensuite que les pierres ont confirmé les textes. Tout dépend donc de l'humeur des exégètes, des lecteurs. Pour les uns, sous les enjolivements qui la recouvrent, l'histoire des rois, celle des débuts de la République donnent en gros, dans leur marche générale et dans maint épisode, une impression de vraisemblance, d'honnêteté « qui ne trompe pas », comme on dit volontiers quand on n'a pas de preuve ; ceux-là espèrent à chaque campagne de fouilles découvrir le tombeau de Romulus ou croient même qu'il est découvert. Pour d'autres tout est fraude ; sur le tard, parvenue, Rome a souhaité s'acquérir des origines honorables et remis ce soin à des romanciers inconnus, élèves des Grecs. La plupart des critiques louvoient entre ces deux partis, ressentant sur une page le choc de l'authentique, puis sensibles à l'invention. Comme tous les éclectiques, ce sont les plus sages ; ils ne font pourtant que suivre des impressions invérifiables.

Au sein de cette grande indétermination, on a depuis longtemps reconnu au moins un mécanisme qui a maintes fois joué : les auteurs de l'histoire romaine ont inventé, ou complété, suivant les thèses, certains événements archaïques par la projection dans le passé d'événements réels qui se sont produits beaucoup plus tard. On peut faire la part plus ou moins belle à ce moyen d'explication, dans nombre de cas il n'est pas récusable. Quoi qu'on pense par ailleurs de l'authenticité d'Ancus Marcius, le quatrième roi, tout le monde est d'accord que plusieurs des principales actions et fondations qui lui sont attribuées doublent celles du premier représentant de la *gens* Marcia qui ait eu de l'importance dans l'histoire républicaine, dictateur au milieu du IVe siècle, c'est-à-dire à une époque où les souvenirs sont restés plus fermes. Aux origines même, la guerre des Romains et des Sabins, après l'enlèvement des Sabines, et l'étonnante fusion de peuples qui la termine, font penser à l'habile politique du début du IIIe siècle, lorsque, après une guerre contre les Sabins, les Romains vainqueurs leur conférèrent la citoyenneté : en conséquence Mommsen a proposé de comprendre le premier « fait » comme un reflet anachronique du second, comme une transposition du traité de 290 à près de cinq siècles en arrière.

La plupart des événements qui semblent avoir été utilisés dans ce genre de vieillissements se situent entre 350 et 280 avant J.-C. ; intervalle qui concorde avec celui où il paraît probable que s'est définitivement fixé le canon de l'histoire archaïque ; c'est donc, comme on pou-

vait l'attendre, l'actualité et le passé récent qui ont été mis à contribution. Mais cette précieuse observation n'a jusqu'à présent rendu compte que de détails. Elle n'a éclairé aucun ensemble important. Il n'est que trop évident que, dans son mouvement général, l'histoire royale ne reproduit pas l'histoire du IVe ni celle du IIIe siècles. L'indétermination subsiste pour l'essentiel.

***

A la veille de la dernière guerre, un jeune savant italien, M. Angelo Brelich, a fait une jolie remarque et, par un exemple menu mais difficilement contestable, révélé un autre ingrédient de l'histoire romaine auquel on ne pensait guère : le mythe historicisé. Et cela pour un événement d'une époque étonnamment basse.

Lucius Cæcilius Metellus fut consul en 251 et en 247, dictateur en 224, et jusqu'à sa mort, c'est-à-dire fort longtemps, grand pontife. Comme général, il s'illustra en Sicile dans la première affaire carthaginoise et son triomphe resta fameux : des éléphants y défilaient, une centaine, dit-on, après une hardie traversée. Il eut aussi un grand rôle religieux, signalant son pontificat par une exactitude accrue de la discipline. Bref, un personnage, un de ces caractères qui marquent dans les annales et dans la chronique. Or, en 241, il connut l'heure la plus glorieuse de sa vie. Un incendie ravagea le temple de Vesta où reposaient, dans une sorte de saint des saints, les talismans garants de la durée et de la grandeur de Rome, notamment le palladium, l'image de Minerve transportée des rives du Simoïs aux rives du Tibre. Le grand pontife Cæcilius Metellus n'hésita pas. Il se jeta dans les flammes, sauva les objets sacrés et ressortit aveugle.

L'invraisemblance du dernier trait a été souvent dénoncée : si Cæcilius Metellus était devenu aveugle en 241, comment aurait-il été créé dictateur en 224, comment même eût-il conservé le pontificat suprême jusqu'à sa mort ? De telles charges excluent de telles tares. L'anomalie frappait déjà les anciens et l'une des *Controverses* de Sénèque le rhéteur débat, par des arguments tout humains qui n'eussent guère pesé dans une matière de droit sacré, du devoir qu'avait ou n'avait pas de se démettre le prêtre aveuglé. Et pourtant la cécité est bien l'élément capital du récit : c'est pour la commenter que tant d'auteurs, des moralistes notamment, ont parlé de l'incendie.

M. Angelo Brelich a remarqué le premier que cet impossible et célèbre accident du Cæcilius Metellus de 241 ressemble curieusement à ce qu'on racontait par ailleurs de l'ancêtre fabuleux de la *gens* Cæcilia, fondateur mythique de la ville de Préneste, Cæculus. Ce héros, fils de Vulcain, avait été trouvé dans le foyer ou près du foyer, c'est-à-dire dans le sanctuaire domestique de Vesta, et par l'effet de la fumée ses

yeux étaient restés plus petits qu'il n'est usuel : de là était venu son surnom *Cæculus*, « le petit aveugle », et, à travers lui, le nom de la *gens* ; surnom excessif, mais qui souligne en tout cas une malformation des yeux due à l'action du foyer, *quam rem frequenter efficit fumus*. On ajoutait que, devenu grand, un jour qu'on mettait en doute que Vulcain fût son père, il avait suscité un formidable incendie.

Il est probable, comme l'a proposé M. Brelich, que c'est ce mythe vulcanien du héros éponyme qui a été rajeuni, inséré dans l'actualité, élargi au plan national, pour former le plus haut titre de gloire d'un des principaux Cæcilii. Groupés autrement, mais toujours groupés, on en reconnaît plusieurs éléments originaux : le foyer de Vesta, les yeux gâtés par le feu, l'incendie.

Cette opération littéraire n'a pu se faire qu'après la mort de l'intéressé (221), à la fin du IIIe siècle, au temps d'Hannibal, dans la pleine lumière de l'histoire. A plus forte raison, quatre-vingts ou cent ans plus tôt, quand se constituait le tableau des origines, les auteurs ont pu y incorporer d'anciens mythes. Mais dans quelle proportion, et comment les reconnaître ? Et d'abord quelle espèce de mythes ? Par plusieurs autres exemples on sait bien que certaines *gentes* patriciennes s'attribuaient comme les Cæcilii un héros éponyme pourvu d'une légende généralement assez courte. Mais cette matière n'a pu beaucoup fournir. Par delà les *gentes*, Rome, l'État romain, le peuple romain avaient-ils une mythologie ?

***

Les dieux romains n'ont pas d'aventures ni de filiations. Quand il semble qu'ils en ont, ce sont celles des dieux grecs qui leur ont été assimilés. Si les poètes du siècle d'Auguste montrent volontiers, dans le conseil des immortels, Mars demandant à Jupiter son père la permission d'enlever d'entre les hommes Romulus son fils pour en faire le dieu Quirinus, cette touchante scène de famille est de l'Olympe, elle n'est pas du Palatin ni du Capitole. Non que les trois dieux qu'elle associe ne soient parmi les plus vieux de Rome ni qu'ils n'aient soutenu entre eux, dès les plus anciens temps, certains rapports dont témoignent des faits rituels convergents. Mais ces rapports n'étaient pas de parenté ni de sentiment, plutôt de service et de hiérarchie, chacun des trois présidant à un département de l'administration unitaire de l'invisible et du visible. En d'autres termes, la plus vieille Rome avait une théologie, mais non pas de mythologie divine.

Dans les quelques récits où ils interviennent, les dieux n'ont d'importance que par rapport à un homme, à la conduite d'un homme. C'est Acca Larentia passant la plus belle nuit de sa carrière galante dans le temple d'Hercule pour acquitter la dette du sacristain qui, trouvant le

temps long, avait eu l'imprudence de jouer contre le dieu. C'est Numa Pompilius marchandant contre Jupiter, comme au bazar, l'expiation de la foudre et désarmant ce partenaire par son habileté verbale : le dieu voulait un sacrifice humain, le roi s'en tire avec une tête d'oignon accompagnée de quelques menus poissons vivants. Comment un Grec eût-il appelé ces anecdotes des mythes? Les philosophes et les rhéteurs de l'Égée, auxquels pesaient comme un scandale les surabondants caprices de leurs Olympiens, coiffés de cosmogonies monstrueuses et sanglantes, préféraient au contraire vanter la pureté de la religion romaine, ces dieux abstraits confondus avec leur concept ou leur fonction, à l'abri des souillures qu'attire inévitablement l'enveloppe humaine.

Beaucoup de savants attribuent cette sécheresse, cette atrophie du sens mythologique à une sorte d'engourdissement, d'infantilisme prolongé de la société romaine. Jusqu'à l'excitation venue des Grecs, elle aurait été incapable de concevoir des personnalités dans l'invisible. Ces vainqueurs méthodiques du Latium, de l'Italie, du monde seraient longtemps restés, pour les représentations religieuses, des primitifs de la plus indigente espèce, baignés dans la perpétuelle surprise d'automatismes magiques, privés de ce qu'avaient tous leurs voisins, tous les peuples de l'ancienne Europe et du proche Orient, et même, à en juger par le mot *deus* qui se retrouve de l'Inde à l'Irlande avec le sens qu'il a dans le latin classique, privés paradoxalement de ce qu'avaient leurs propres ancêtres indo-européens : des dieux personnels, conscients, intelligents, libres, imaginés à la ressemblance des hommes. Conclusion hâtive, tirée de quelques faits mal interprétés, et que bien des raisons combattent. Mais peu importe ici. Il n'est pas contestable que, pour une raison ou pour une autre, les dieux des Romains ne nous apparaissent jamais qu' « au bureau », jamais « chez eux », fonctionnaires ponctuels et surchargés, mais sans vie privée ni échos mondains.

Les Romains pourtant ne manquaient pas d'imagination : ils l'ont assez prouvé à la grande époque. L'absence de mythes divins ne devait donc pas être sans compensation. Cette compensation, une remarque simple indique où la chercher.

Dans toute société, une partie importante des mythes sont des mythes de fêtes périodiques, en particulier annuelles : tel grand jour commémore la naissance, l'exploit, le malheur d'un dieu, une création ou une victoire cosmique que le mythe, précisément, a pour objet de raconter. Or Rome a très tôt pratiqué un calendrier de fêtes complexe et harmonieux, avec des symétries, des sortes de refrains, comme sont les cérémonies des Calendes et des Ides. A ces fêtes, des dieux président et souvent donnent leur nom. Et pourtant les récits qui s'y rattachent sont uniformément des récits humains ; mieux : des récits romains, liés aux origines ou à une période ancienne de la vie ou à la préhistoire supposée de Rome. Les *Vinalia* sont une fête de Jupiter, mais la légende justifi-

cative est celle d'une bataille entre Énée et Mézence, où Énée sait mettre Jupiter de son côté. Les *Quirinalia* sont la fête de Quirinus, mais on ne sait raconter à cette occasion que l'apothéose de Romulus et une obscure histoire de paysans idiots qui ont laissé brûler leur grain au four. Les *Vestalia* sont la fête de Vesta, mais ce qui les explique est un épisode du siège du Capitole par les Gaulois. Il en est toujours ainsi. Or, je viens de choisir pour exemples trois fêtes sûrement fort anciennes, mais dont les légendes, sous la forme que nous connaissons, le sont beaucoup moins, puisque le raid gaulois est du début du IVe siècle et puisque les figures d'Énée et de Mézence, comme la notion d'apothéose, supposent la Grèce : on est sûr ainsi de toucher un trait profond, permanent de l'imagination romaine, qui a survécu aux lumières étrangères.

Ce trait peut se formuler en deux propositions inverses : les Romains ne s'intéressent qu'à leur propre ville et à leur propre passé, à leurs débats de frontières et aux actions de leurs ancêtres ; l'univers dans son ensemble, le monde invisible, les pays et les temps lointains, les monstres et la création, ce qui enchante tant de peuples n'excite pas leur curiosité. Conséquence : ils n'ont pas de mythes divins ni cosmiques, mais les offices rituels ou didactiques, explicatifs ou exemplaires, que de tels mythes assurent dans d'autres sociétés sont remplis chez eux par ce qu'ils croient être leur vieille histoire, par ces récits mêmes sur lesquels nous dissertons. Quelle qu'en soit l'origine, quel qu'en soit l'âge, cette histoire remplace non pas seulement en volume, mais en fonction, la mythologie divine absente. Nouvelle raison de poser la question vers laquelle orientait la découverte de M. Brelich : ces légendes ne sont-elles pas, pour une part, d'anciens mythes divins transposés dans l'humain ?

Peut-être, ainsi formulée, la question est-elle trop précise, tendancieuse. Notre formation classique, grecque, réduit trop aisément l'idée de « la » mythologie à la variété dont la Grèce donne un exemple illustre. Il se peut, certes, que les plus vieux Romains aient eu une mythologie divine et que leurs héritiers en aient ensuite dépouillé les dieux pour la transporter sur des hommes, authentiques ou non, leurs ancêtres. Mais il se pourrait aussi que de tout temps, du moins dès le moment où nous sommes en droit, dans la préhistoire, de parler de Romains, ou même de Latins, la transposition, le virement ait été fait, les dieux réduits à une systématique abstraite et les récits attachés au cadre local et au patrimoine national des usagers. Il se pourrait même à la rigueur qu'il ne faille pas parler de virement ni de transposition, la distinction des hommes et des dieux, la qualité des acteurs étant, en ces matières, secondaires : ce qui est important, ce sont les récits eux-mêmes, en tant que garants et modèles confirmant la société dans ses croyances et dans ses pratiques et aussi dans l'idée, généralement flatteuse, qu'elle se fait d'elle-même et de sa vocation. Pour couvrir tous ces cas possibles, énonçons donc plus largement notre problème : l'histoire archaïque de Rome ne serait-elle pas, pour une bonne part, la mythologie des Romains ?

***

C'est la réponse affirmative à cette question que, depuis treize ans, apporte et renforce mon travail romain ; cette réponse s'obtient par un usage de la méthode comparative fondé sur une autre remarque simple.

Les futurs Romains ne sont pas arrivés sur le bord du Tibre dans l'état de nature, sortant des mains du créateur, réduits à tout inventer, mais chargés, au contraire, du long passé de culture et de réflexion dont témoigne leur langue, en particulier leur vocabulaire religieux, si étonnamment proche du vocabulaire des Indiens védiques : les Romains, dans une forte proportion, sont des Indo-Européens. Si donc les légendes qu'ils racontent sur leurs débuts sont leur mythologie, on doit observer des rencontres entre certains de ces récits prétendument historiques et certains mythes divins et cosmiques connus chez d'autres peuples de la famille indo-européenne, c'est-à-dire les Indiens, les Iraniens, les Germains, les Celtes, etc. Il y a donc possibilité de vérification, de démonstration : le tout sera d'utiliser des thèmes originaux, qui échappent à ce qu'on appelle (un peu vite d'ailleurs) le folklore universel, en sorte que leur présence, ici et là, soit plus facile à concevoir comme un commun héritage que par le hasard.

Je crois avoir rencontré un tel thème dans un épisode de l'histoire romaine que mes contradicteurs s'irritent ou s'amusent de me voir commenter souvent, mais qui n'a pas fini de les embarrasser. Nommons-le, pour simplifier, le thème du Borgne et du Manchot. Dans l'histoire romaine, ce sont les conduites héroïques d'Horatius le Cyclope et de Mucius le Gaucher. Elles forment, coup sur coup, l'essentiel des traditions relatives à la première guerre de la République, après l'expulsion des Tarquins, et elles apparaissent étroitement associées, l'une appelant l'autre, chez les moralistes comme chez les historiens. Certains détails du récit même en soulignent la symétrie, le diptyque qu'elles forment, par exemple les honneurs insignes accordés après la guerre aux deux héros mutilés. En gros, la double aventure se ramène à ceci.

Le roi étrusque Porsenna attaque Rome et va la prendre d'assaut, quand Horatius Coclès la sauve. Ce héros doit son *cognomen* au fait qu'il était devenu borgne dans une campagne antérieure, ou bien à une étrange disposition de ses sourcils qui donnait l'apparence d'un œil unique. Se postant devant le pont qui ouvre l'accès de la ville et par où l'armée romaine a reflué en désordre, il tient en respect les Étrusques par les regards terribles qu'il leur lance et aussi par la chance extraordinaire qui fait que, seul contre tous, il ne succombe ni même n'est blessé. Il donne ainsi à ses compatriotes le temps de couper le pont et il les rejoint à la nage, sain et sauf suivant les uns, touché à la jambe, suivant les autres, d'un coup qui le laissera irrémédiablement boiteux.

Porsenna est alors contraint à faire un siège et Rome va succomber à la faim, quand Mucius la sauve. Déguisé, il pénètre dans le camp du roi étrusque pour l'assassiner, se trompe de victime et poignarde le secrétaire au lieu du maître. Amené au tribunal, il réussit pourtant sur l'esprit du roi ce qu'il a manqué sur son corps. Il lui déclare qu'il n'est que le premier de trois cents jeunes gens, *longus ordo*, qui ont juré de le tuer. La révélation est fausse, mais, pour peu que le roi la croie vraie, il mesurera son risque et traitera. Pour imposer créance, Mucius tend sa main droite, la main des serments, de la *fides*, sur un brasero et la laisse brûler : d'où son surnom, *Scævola*. Le roi ne doute plus d'une parole appuyée par une telle action et, pris d'admiration pour la ville qui produit par centaines de tels hommes, il engage avec elle des pourparlers qui s'achèveront en un pacte d'amitié.

Peu de commentateurs ont vu dans ces deux héros des personnages historiques et dans leurs légendes des faits enjolivés. Les invraisemblances éclatent, même dans les narrations les plus prudentes. Mais surtout il serait merveilleux que les deux sauveurs de Rome en cette première guerre eussent gagné et porté, et eux seuls dans l'histoire romaine, des surnoms tirés de deux mutilations symétriques, le héros qui n'a qu'un œil, le héros qui n'a que son bras gauche. Ces noms, d'ailleurs, et les traits physiques qu'ils signalent, sont évidemment, dans l'un et l'autre récit, l'élément essentiel, le ressort efficace de l'action : ce sont les regards terribles, *truces*, d'Horatius qui arrêtent les Étrusques ; c'est le sacrifice de la dextre de Scævola qui retourne les dispositions de leur chef. Enfin les deux actions se rangent en diptyque sur deux plans qui ne font pas double emploi : les regards du Cyclope immobilisent l'ennemi dans la bataille par un prestige paralysant ; la main droite du Gaucher, brûlée comme gage de la véracité d'un serment (d'un faux serment), obtient que la parole soit crue. On sent là une structure, une organisation systématique difficile à concevoir si les deux parties du récit ont été d'abord indépendantes, puis artificiellement rapprochées : le double cadre doit être aussi ancien et aussi significatif que son contenu.

Ces réflexions font paraître que le récit a, ou plutôt a eu, un sens, a exprimé un certain rapport entre certaines conceptions. Mais, tant qu'on s'en tient aux données romaines, on ne peut aller beaucoup plus loin, ni saisir le système qu'on pressent. Un recours rapide à la fable scandinave éclaire au contraire et les détails et l'ensemble. Les Norvégiens, païens eux aussi, et dans des conditions comparables, rapprochent en effet un Borgne et un Manchot ; seulement ce ne sont plus deux chefs humains, les deux sauveurs d'un peuple connu, ce sont les deux plus hauts dieux des Scandinaves et sans doute de tous les Germains ; par suite, leurs mutilations remontent au temps sans date, au « grand temps » des mythes.

L'un de ces dieux, Odinn, est le magicien par excellence : son pou-

voir, qui est sans limite dans tous les domaines, vient de cette qualité centrale. Dans les batailles des hommes en particulier, il ne combat pas, mais il n'en commande pas moins la victoire, immobilisant, paralysant ceux qu'il a condamnés. Or, cette science magique qui passe toute science, il l'a acquise par un sacrifice, par une mutilation : il a déposé un de ses yeux charnels dans une source merveilleuse, en compensation de quoi il a gagné la voyance. Mais il porte avec lui la disgrâce compensatrice : dans une saga, dans Saxo Grammaticus, quand on voit apparaître le personnage *ein-eygdr* « à un œil », le vieillard *altero orbus oculo*, on sait que c'est Odinn et qu'il va se passer de grandes choses : immédiatement ou finalement, l'ennemi sera vaincu.

L'autre, Tyr, dont le nom recouvre celui du Zeus grec, est un dieu complexe ; il est en particulier le patron du *thing*, de l'assemblée plénière où sont portés les litiges et où se développent les rituels du droit. En liaison avec cette qualité, il a accepté lui aussi une mutilation, il a sacrifié sa main droite dans une procédure héroïque. Jadis, prévenus que le petit loup Fenrir, devenu grand, causerait leur perte (et en effet, à la fin du monde, il échappera à ses liens et, s'associant à d'autres monstres, fera son funeste office), les dieux résolurent de l'enchaîner par ruse ; ils firent fabriquer un lien mince comme de la soie, mais d'une solidité à toute épreuve, et ils proposèrent au petit loup, en forme de jeu, de se laisser attacher avec ce fil inoffensif. Méfiant, le loup n'accepta que si l'un des dieux, comme gage de la sincérité du jeu, plaçait sa main dans sa gueule. Les dieux s'entreregardèrent, décontenancés. Seul Tyr, pour le salut commun, engagea sa main. Naturellement, quand il comprit qu'il avait été trompé, l'animal mordit ; les dieux furent sauvés, mais Tyr reste manchot, *ein-hendr*.

Il est clair que les ressorts des actions de Coclès et de Scævola sont respectivement les mêmes que ceux des actions d'Odinn et de Tyr : fascination de l'ennemi d'une part, persuasion par gage dans une procédure de serment d'autre part ; clair aussi que, à Rome comme en Scandinavie, ces actions sont reliées aux deux mêmes mutilations, et dans les mêmes conditions : Odinn, Coclès sont déjà devenus borgnes par un événement antérieur quand ils fascinent une armée ennemie ; Tyr, Scævola perdent leur main droite devant nous, dans le récit même, comme gage d'un héroïque faux serment.

Cependant la portée des aventures, ici et là, est fort inégale. A Rome, ce ne sont que des faits divers illustres, sans valeur symbolique déclarée, sans autre intérêt que de propagande patriotique, et d'abord sans autre suite pour les jeunes gens qui en ont été les héros que des honneurs une fois décernés et des mutilations qui les ont si bien rendus inaptes à tout service et à toute magistrature que dès lors il ne sera plus, il ne peut plus être question d'eux. En Scandinavie au contraire, les deux mutilations, clairement symboliques, sont ce qui crée d'abord et mani-

feste ensuite la qualité durable de chacun des dieux, le voyant fascinant et le garant des accords ; elles sont l'expression sensible du théologème qui fonde la coexistence des deux plus hauts dieux, à savoir que l'administration souveraine du monde se divise en deux grandes provinces, celle de l'inspiration et du prestige, celle du contrat et de la chicane, autrement dit la magie et le droit. Et ce théologème lui-même n'est, chez les Germains, qu'un héritage fidèle des temps indo-européens, puisqu'il se retrouve, avec tous les prolongements et commentaires souhaitables, dans la religion védique, où le magicien lieur Varuna et Mitra le Contrat personnifié, forment un couple directeur à la tête du monde des dieux.

D'autre part l'analogie des récits romain et scandinave est de celles qui excluent à la fois qu'ils soient indépendants et que l'un dérive de l'autre. Il s'agit en effet d'un thème complexe et fort rare : depuis 1940, depuis le moment où la correspondance a été signalée pour la première fois, bien des chercheurs ont fouillé les mythologies de l'ancien et du nouveau monde pour y retrouver, avec son double ressort fonctionnel, ce couple du Borgne et du Manchot ; seules les littératures de deux autres peuples apparentés aux Germains et aux Italiotes, l'épopée irlandaise et le *Mahâbhârata* indien, ont présenté quelque chose de comparable, bien que sensiblement plus lointain. Et pourtant les affabulations romaine et scandinave sont trop différentes pour qu'on suppose un passage, un emprunt direct ou indirect de l'une à l'autre : l'emprunt eût conservé le cadre des scènes avec des détails pittoresques et laissé plutôt perdre le sens, le principe idéologique de la double intrigue, alors que c'est ce principe — le lien des deux mutilations et des deux modes d'action — qui subsiste de part et d'autre dans des scènes qui n'ont plus par ailleurs de rapport. La seule explication naturelle est donc de penser que Germains et Romains tenaient de leur passé commun ce couple original.

En outre, comme ce couple est plus riche de valeur quand il opère sur le plan mythique, soutenu par la théologie de la souveraineté, il est probable que c'était là sa forme première et que Rome l'a ramené du ciel sur la terre, des dieux aux hommes, chez *ses* hommes, dans son histoire gentilice et nationale : le double événement sauveur garde une importance décisive, mais ce n'est plus aux débuts de l'univers, ni dans la société des immortels, ni pour fonder une conception bipartite de l'action dirigeante ; c'est aux débuts de la République, dans la société des Brutus, des Valerius Publicola, des Horatii, des Mucii et pour susciter à travers les siècles, par un échantillonage de dévouements extraordinaires, d'autres dévouements patriotiques.

Le détail de l'opération nous échappe et nous échappera toujours, mais l'opération est certaine. Elle reste même sensible dans la gêne qu'éprouve un Tite-Live à raconter l'invraisemblable histoire du légion-

naire Cyclope et dans la manière sournoise dont il lui restitue, au détour d'une phrase, un pluriel *oculos* que démentent son surnom et toute la tradition.

***

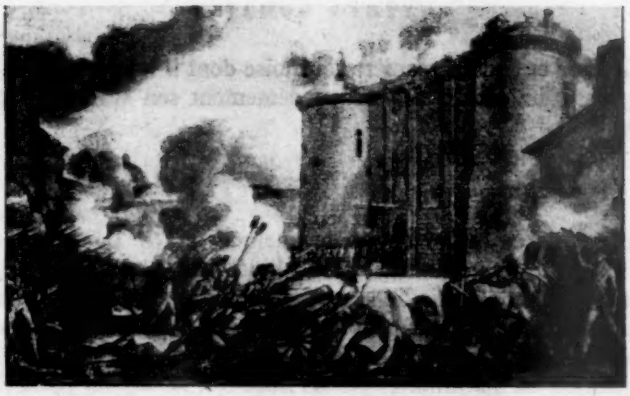
C'est fort de ce cas précis et de quelques autres que, depuis 1938, j'ai pris comme hypothèse de travail l'idée que l'histoire primitive de Rome est en grande partie de la mythologie indo-européenne humanisée et temporalisée et que, par conséquent, pour la comprendre, il est sain et nécessaire d'en comparer les récits à ceux que les Indiens védiques notamment et les Scandinaves païens nous ont laissés sur leurs dieux et sur les débuts de la société de ces dieux. Comme l'épisode de Coclès et de Scævola apparaît inséré *après* la fin des temps royaux, à plus forte raison doit-on explorer de ce point de vue les règnes qui précèdent et surtout les quatre premiers, ceux pour lesquels le facteur étrusque avoué ne vient pas compliquer et changer le problème.

De fait, la comparaison n'a pas été stérile. Les personnes et les vies antithétiques des deux fondateurs, le violent demi-dieu Romulus et l'homme juste Numa ; la série systématique — où les écrivains du premier siècle reconnaissaient un dessein de la providence — qui énonce après ces deux fondateurs un roi agressivement militaire, puis un roi sous qui se préfigure l'immense et riche empire ; des scènes ou des actes précis comme la guerre des Romains et des Sabins, la victoire d'Horace sur les trois Curiaces et le meurtre de sa sœur, l'établissement du *census* par Servius, ont déjà trouvé des explications complètes et liées, je veux dire où les éléments sont éclairés et en eux-mêmes et dans leurs rapports logiques et dans leur ordre de présentation. D'autres pistes s'ouvrent et sont suivies.

De ce qui me paraît acquis, j'ai exposé récemment l'essentiel dans un petit livre[1] qu'il est inutile de résumer et dont une édition anglaise, mise à jour, est sous presse. Je ne voulais ici que légitimer un type de recherche. Les applications forment la tâche d'une discipline comparative nouvelle, naissante, et comme telle, et pour son bien, soumise à toutes les formes de la discussion.

GEORGES DUMÉZIL

1. *L'Héritage indo-européen à Rome*, Gallimard, 1949. — Signalons également parmi les ouvrages que M. Georges Dumézil a consacrés à l'étude des mythes : *Ouranos-Varuna, Mythes et Dieux des Germains, Jupiter Mars Quirinus, Naissance de Rome, Les Mythes Romains, Mitra-Varuna, Le Troisième Souverain.*



SOUVENIRS SUR LOUIS XVI ET LA RÉVOLUTION

par le Commandeur de MONCLAR

Nous devons à M. Jules Duhem la communication des curieux souvenirs (souvenirs inédits qui ont appartenu au dernier tsar) qu'on va lire. Leur auteur, Pierre de Bellissens-Monclar, appartenait à une ancienne famille de l'Aude. Il était capitaine au régiment de Besançon-Artillerie quand éclata la Révolution. Cette unité se trouva embrigadée dans le grand convoi qui partit de Douai en juillet 1789 pour ramener le calme dans Paris ; l'entreprise eût aisément réussi, pour peu que le Roi l'eût sérieusement voulu. Mais le témoignage de Monclar nous montre clairement que les hésitations du Souverain mal conseillé — et incapable de se passer de conseil — compromirent en quelques jours une situation qui n'avait rien de désespéré. Les notes qui éclairent ce texte sont de M. Duhem. (N.D.L.R.)

Au mois de mai de 1788, j'étais à Paris lors de l'établissement de la Cour plénière, échappée du cerveau de M. de Brienne, et je fus témoin des troubles et des insurrections que causèrent les innovations de cet archevêque. La basoche agissait, quelquefois ostensiblement, et d'ordinaire sourdement. Le premier acte de faiblesse fut l'abandon de ce projet formé sans réflexion et sans moyens d'exécution. Le peuple de Paris sentit sa force, tandis que le Gouvernement se réduisait à n'employer ses moyens que pour céder, de manière seulement à masquer sa retraite. J'entendis plusieurs personnes annoncer sa chute prochaine et présager des catastrophes. De Paris, je fus à Douai, garnison de mon régiment de Besançon-Artillerie, où j'arrivai le 15 mai, conformément aux ordonnances de ce temps-là pour les congés de semestre.

Bientôt, les États Généraux s'assemblèrent et la double représentation du Tiers annonça des orages. Vers la fin de juin 1789, un courrier de la Cour nous apporta l'ordre de faire marcher un parc de dix compagnies d'artillerie à Paris. Tout ce train formidable était disposé pour le départ lorsqu'un deuxième courrier nous remit un contre-ordre. Quelques jours après, vers le 6 juillet, un troisième courrier ordonna que douze compagnies et un parc plus considérable se rendissent à la capitale, munis de sept à huit cent mille coups à tirer. Nous arrivâmes au voisinage de Paris le 10 juillet. Des courriers sans nombre nous étaient envoyés pour sonder les esprits et pour connaître jusqu'à quel point le Gouvernement pouvait compter sur nous. Chez certains officiers qui souriaient secrètement à ces désordres, cela fit naître l'idée qu'il était possible de contrôler, de modifier, et même de changer les ordres du jour. Le dernier courrier, que nous reçûmes à Saint-Germain-en-Laye, fut celui qui nous apprit la prise de la Bastille et la défection du régiment d'artillerie, influencé par Pommereul [1] et par son ami Laclos [2]. On fit partir de Paris ce corps, et on disposa notre marche de manière que nous ne puissions pas communiquer, tant on craignait la contagion. Le duc d'Orléans commençait à se montrer, et déjà La Fayette avait débauché une partie des Gardes françaises.

Le Gouvernement, qui tâtonnait sans cesse, n'avait pas cru prudent de nous envoyer directement à Paris. Sans doute à cause de l'effervescence populaire, on nous avait enjoint de nous diriger sur Courbevoie, où étaient les Suisses. Dans la nuit du 13, nous reçûmes l'ordre de nous porter sur Paris. M. d'Abadie, colonel de Chartres, jouissait d'une grande confiance et était chargé de nous diriger. On nous disposa en bataille aux Champs-Élysées et sur la place Royale, où nous restâmes les bras croisés avec défense de tirer. Cette place était couverte de pierres de taille d'attente. Derrière ces retranchements, des écoliers, des enfants, nous tiraient des pierres et quelques coups de pistolets sans portée. Quinze cents Gardes françaises qu'on avait enfermés dans leurs casernes les forcèrent, furent se mêler à la populace et lui firent opérer quelques mouvements. A la faveur de cet appui et de notre inaction, le peuple hurlait, nous appelant vils stipendiaires du despote. Poussé à bout, j'ordonnai aux canonniers de détacher les leviers des affûts et d'écarter ces insolents, la plupart pris de vin, ce qui fut exécuté avec joie sur-le-champ. Alors, quelques curieux qui ne faisaient pas partie des bandes se présentèrent poliment à moi pour me demander la permission de passer la ligne des canons et de se retirer en évitant la foule. Je m'empressai de seconder leurs dispositions de sûreté, dont ils me remercièrent avec une satis-

1. François de Pommereul, qui y servait comme capitaine. Lalande l'a mis dans le *Dictionnaire des Athées*, et c'est sur son témoignage qu'il y a placé le cardinal-archevêque de Boisgelin.

2. Le célèbre auteur des *Liaisons dangereuses*. Officier du génie, il opéra la défection de la compagnie de garde aux Invalides.

faction qui me donnait à connaître qu'ils se sentaient enfin soulagés du poids de la peur.

Ce brouhaha monstrueux dura jusqu'à près de minuit. La retraite me fut ordonnée par un particulier dans lequel je distinguais le ton du commandement, mais que je me vis forcé d'interpeller pour connaître ses pouvoirs. Alors, il ouvrit sa redingote, me montra ses ordres, et me dit qu'il était le lieutenant-général Bezenval [1]. Je n'hésitai plus à obéir, et à l'instant parut notre ange gardien, M. d'Abadie, qui nous dirigea au pont de Neuilly.

Aussitôt, tout Paris se souleva, triomphant de notre fuite apparente. La Cour eut peur et le maréchal de Broglie donna des ordres pour qu'on barricadât le pont et qu'on le défendît, ce qui fut intimé à Saint-Pardoux, capitaine de tour en détachement. Cet officier exigea des pouvoirs à s'y maintenir militairement, voulant avoir le droit de repousser la force par la force. Mais le maréchal de camp Zimmermann, Suisse, qui n'avait pas d'instructions, n'osa pas prendre sur lui de donner un tel ordre. Il s'en suivit que le pont de Neuilly, qui ouvrait la communication avec Versailles, fut abandonné ; et comme un troupeau de moutons, nous nous repliâmes sur Courbevoie. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés qu'on nous envoya des courriers pour nous annoncer que soixante mille hommes assemblés à l'Hôtel de Ville de Paris avaient pris la détermination de s'emparer du convoi d'artillerie. On tint conseil de guerre. Il fut résolu qu'on se défendrait à outrance, et pour s'y préparer, on ferma les portes des cours des casernes, et à la hâte, on plaça sur les remparts des canons en batterie, dirigés sur les avenues de Paris. Précisément cette nuit, il tomba de l'eau par seaux, ce qui, sans doute, refroidit le feu guerrier des conseillers de la Commune.

Le 15 juillet 1789, on me détacha avec ma compagnie à ce fameux pont de Neuilly, où j'arrivai sans rencontrer âme qui vive. Plusieurs compagnies suisses convoyaient mes canons. Vers trois à quatre heures du matin, je vis une affluence immense de charrettes, chevaux et bourriques paraissant chargés de provisions des villages et formant comme une petite armée. J'envoyai en reconnaissance, et on me rendit compte que c'était du pain, du beurre, des cerises, des jambons et autres comestibles qu'on dirigeait à l'accoutumée vers Paris, pour l'approvisionnement. Surpris de cet appareil militaire, auquel ils ne s'attendaient pas, ces pauvres paysans s'effrayèrent de la situation et des événements que je leur

1. Ceci s'accorde avec ce que Léonard dit de lui et de son dévouement passionné à la Reine, qui le décida à tenter de faire agir les troupes arrivées ou attendues. Dans la nuit du 11, elle dépêcha son coiffeur au baron, qui vint aussitôt, accepta de doubler le maréchal de Broglie et partit au point du jour, emportant une lettre particulière de la Reine au prince de Lambesc, colonel de Royal-Allemand. C'est lui qui fit charger ce régiment. Après avoir enjoint à Launay de défendre la Bastille, il eut le crève-cœur de ne pouvoir le secourir. Il revint à Versailles le 15, n'instruisit qu'à demi la Reine, mais conféra longuement avec le Roi et l'incita à temporiser.

annonçai. Les uns regagnèrent leurs foyers, mais d'autres insistèrent pour passer. Je sollicitai des ordres supérieurs, qui embarrassèrent beaucoup les généraux. Il fut décidé que tout passerait, ce qui ne se fit pas sans quelques pigeonneries du soldat sur ces campagnards.

Tout changea de face vers les onze heures du matin, où la Cour nous appela à Versailles pour pourvoir à sa sûreté. Nous arrivâmes dans cette ville à sept heures du soir. Les fenêtres et les toits étaient garnis de monde qui tremblait à l'aspect de ce convoi d'artillerie. Les caissons à poudre inspiraient l'effroi aux femmes, qui n'en avaient peut-être jamais vu. Leur construction en tôle peinte en noir, formant une arête dans toute la longueur, leur faisait penser que c'était des caisses pour loger les morts. J'en vis beaucoup qui fondaient en larmes.

Nous marchions sans étapes, et les canonniers, pour toute subsistance, étaient réduits à la générosité des officiers, qui leur distribuaient du pain, des fruits et des cervelas, lorsqu'on trouvait à en acheter. Arrivés à Versailles, on ne savait où nous placer. Enfin, nous fûmes logés dans les remises de la Reine et du comte d'Artois. On en sortit les voitures, qui furent remplacées par des canonniers. On jeta un peu de foin pour leur repos, tandis que les chevaux des écuries royales avaient une litière de paille jusqu'au ventre : objet de comparaison bien humiliant pour un soldat tracassé depuis huit jours, sans repos et sans utilité quelconque. Tandis que les canonniers prenaient l'air et qu'on cherchait à les distraire par la musique du régiment, parut mademoiselle Terrouine [1], célèbre révolutionnaire. Elle se permit de les haranguer, leur fit reproche de leur lâcheté à se soumettre à leurs chefs qui les envoyaient coucher comme des poules. Témoins de cet embauchage, qui rappelait la séduction des Gardes françaises, et tendait à faire cause commune avec eux, nous lui imposâmes silence, la forçâmes à se retirer et la dénonçâmes au commandant du château, ainsi que plusieurs cochers et palefreniers, malheureusement ses complices.

La même nuit, nous fûmes appelés à la galerie de Versailles, où se trouvait la maison du Roi. Une foule d'évêques, d'abbés et de nobles s'entretenaient des événements du jour et de notre arrivée, sur laquelle on comptait pour rétablir l'ordre, et peut-être pour dissoudre les États Généraux. Après avoir répondu à une foule de questions, après avoir entendu les plans et les projets, particulièrement ceux du haut clergé, qui parurent les plus tranchants (et néanmoins les seuls qui auraient déterminé efficacement une solution), nous fûmes enlevés à ces conférences parce qu'on vint nous prévenir qu'il y avait une émeute dans notre troupe. Nous allâmes en toute diligence nous assurer du fait, et nous sûmes que mademoiselle Terrouine et ses adjudants avaient distribué des écus de 6 livres à nos soldats, qui nous tourmentèrent pour aller boire et manger

1. La courtisane Théroigne de Méricourt, naguère employée à séduire les Gardes françaises. Elle s'attaque ici aux formations anciennes.

aux cabarets. On députa aux plus effervescents des hommes sages, qui leur annoncèrent que tous les cabarets étaient fermés, et qu'il fallait renvoyer cette partie au lendemain. Les remontrances, les menaces et la lassitude finirent par les rappeler au repos. On doubla la garde et ce nuage se dissipa.

Le lendemain, notre troupe fut occupée de sa tenue militaire, par une revue d'inspecteur à laquelle parut le comte d'Artois, dont la présence ramena les esprits au sentiment du devoir. Le matin, vers les dix heures, nous allâmes présenter en corps au maréchal de Broglie, commandant en chef, toutes les forces qu'on avait réunies autour de Paris. Ce général nous accueillit avec beaucoup de bonté, nous annonça la satisfaction du Roi sur notre arrivée, ajoutant que Sa Majesté voulait nous faire la grâce de nous recevoir.

Sur-le-champ, le maréchal se mit à notre tête et nous conduisit chez Sa Majesté. Elle était à ce moment au Conseil. J'aperçus ce Sénat harassé et désolé. Le Roi, les coudes sur la table, les mains appuyées sur les joues, questionnait, et écoutait les rapports et projets qu'on lui soumettait. Il abandonna le Conseil et vint nous recevoir dans la salle où nous attendions. Le maréchal nous présenta, vantant notre dévouement, auquel il pouvait s'abandonner sans réserve. Il cita notre lieutenant-colonel présent, qui, venant d'obtenir un congé, avait quitté ses affaires pour marcher à la tête de son corps dans des circonstances aussi graves. Le Roi, très préoccupé, parut faire peu attention à ces détails. Alors, le maréchal lui dit : « Sire, les événements vous ont fait descendre cinq à six marches de votre trône. A l'aide de votre artillerie et de vos dévoués serviteurs, je me charge sous peu de les faire remonter à Votre Majesté. » Le Roi ne changea pas de contenance. Il nous fit une inclination de tête. J'entendis qu'il disait à voix basse, en se retirant : « Un roi sans pain, sans soldats, sans argent, et pour complément un mécontentement général... Une telle crise rend un bon roi bien malheureux. »

Le 16 juillet, il ne fut question que d'ordres et de contre-ordres. On nous porta dans la cour des écuries, où était notre parc d'artillerie. Nos canons étaient attelés, chargés, mèches allumées. Une foule immense voulut nous voir et força la garde. Nous eûmes une grande peine à la faire sortir. On ferma les portes et on mit une forte garde en dedans et en dehors. Les aides de camp entraient par le guichet, pour écouter, pour voir, et pour rendre compte du bon ou du mauvais état d'esprit qui nous animait.

Enfin, pour poursuivre nos ridicules et timides dispositions militaires, nous passâmes toute la nuit en état d'attaque ou de défense, sans mouvement quelconque. Le soldat fatigué, entendant hurler le peuple, ne comprenait rien à tout ce brouhaha. Il était surtout désespéré de son inaction. Nous fûmes instruits que ces balancements provenaient de la fluctuation des opinions dans un Conseil que le Roi avait provoqué à

minuit. Le comte d'Artois et son parti voulaient que le Roi se retirât à Montmédy, place forte sur la frontière d'Allemagne, avec toute la petite armée commandée par le maréchal de Broglie. Là, Sa Majesté ferait un appel à tous les bons Français pour prévenir les désordres et en imposer à la faction des États Généraux, qui affichait la volonté de vouloir tout subverser. M. Necker et ses adhérents engageaient le Roi à s'abandonner avec confiance à l'Assemblée nationale et à ses sages dispositions, pour remettre l'ordre sans secousse. Alors, le duc de Liancourt [1], apercevant l'effet de ce discours sur le Roi, le voyant ébranlé, et enclin à ce parti, tomba à ses genoux pour le supplier au nom de l'humanité de suivre les sages conseils de ce ministre. Le Roi consentit, la séance fut levée, et de suite, il fut donné des ordres aux différents corps de troupes, de se tenir prêt à s'en retourner.

Cet ordre nous fut communiqué vers les quatre heures du matin, 17 juillet. En même temps, on nous annonça que nous étions destinés à escorter dix à douze voitures de la Cour et qu'il nous était expressément défendu de montrer de la curiosité pour découvrir quelles étaient les personnes qu'elles renfermaient [2].

La Cour, instruite de la résolution du Roi de renvoyer ses troupes et de s'abandonner à l'Assemblée nationale, fut consternée. Les seigneurs notés par les factieux qui mouvaient à leur gré un peuple devenu sanguinaire ne se crurent plus en sûreté, et tandis que Sa Majesté faisait une démarche qui la constituait servante du corps délibérant, le comte d'Artois et nombre d'autres prirent le parti d'émigrer, ce qui entraîna successivement la grande majorité des officiers, des nobles, propriétaires, négociants et autres encore à suivre ce système, adopté par les puissances qui croyaient ainsi désorganiser la France et surtout l'armée.

Enfin, ce fameux convoi d'artillerie suffisant pour écraser tout Paris partit de Versailles le 17 juillet, vers les quatre heures du matin. Nous fûmes coucher à l'abbaye de Saint-Denis, ayant le maréchal de Broglie à notre tête. Le voisinage de Paris attira une foule de curieux et des gardes nationales. Celles-ci demandaient impérieusement toutes les poudres et munitions de guerre que nous avions emmagasinées dans les immenses bâtiments de cette abbaye. Il fallut condescendre à leurs prières, que la timidité générale et un esprit d'aliénation faisaient consi-

1. Le duc de La Rouchefoucauld-Liancourt, qui, dans la nuit du 14, à 11 heures, avait réveillé le Roi pour l'instruire de la prise de la Bastille. On trouve à la Bibliothèque Nationale une gravure manière noire portant les indications suivantes : *Evénements de la nuit du* 14-15 *juillet* 1789, *M. de Liancourt se jette aux pieds du Roi et lui fait part des malheurs de la capitale.*

2. C'est là, le premier essai d'émigration de la famille royale. Soit de lui-même, soit par avis, le Roi eut l'idée de profiter du renvoi des corps. La route des artilleurs convenait. De Montmédy, il était maître de passer la frontière à son gré. Mais il y avait trop de voitures royales. Avec un train moindre, une escorte à cheval aurait pu prendre les devants, laisser le convoi à Saint-Denis, et réussir.

dérer comme des ordres. Déjà, une partie de nos convois avaient été pillée. Tout fut mis à la disposition des révoltés, et nous continuâmes notre route, nous estimant heureux de ce qu'on ne nous avait pas tout pris. Nous fûmes alors à la disposition de la fougueuse Assemblée, sous la surveillance de ses gardes nationales, corps nombreux et investi de sa confiance.

Ce fut à Saint-Denis que nous apprîmes que le Roi s'était porté à l'Assemblée, où il avait annoncé qu'il n'avait pas un soldat à Versailles et à Paris et qu'il venait faire cause commune pour régénérer son royaume. Cette inconséquence et ses suites perdirent le Trône, mirent la France à la merci des énergumènes qui l'inondèrent de sang, et toute l'Europe aussi par leurs guerres injustes. Durant notre retour à Douai, le soldat perdit une partie de sa discipline, et sa considération pour ses chefs diminua visiblement. A Metz, on ferma les portes de la ville au maréchal de Broglie. Voyant qu'on lui désobéissait impunément, le maréchal prit le parti d'émigrer et de se réunir aux princes français à Coblentz.

Au 1er octobre 1789, je profitai d'un semestre pour me rendre dans ma famille, résolu de passer à Paris, à la source des grands événements, dont le Palais-Royal était le principal foyer. Selon l'usage de ce temps-là, j'étais membre d'un club aristocrate. Il y en avait de toutes dénominations et pour tous les partis. Nous étions établis dans une rue traversière, dans le voisinage du Palais-Royal. Cette humble société fut notée au club dominant des Jacobins. Le lendemain, nous fûmes insultés et chassés de notre asile [1], la maison conspuée et abandonnée. Nous fûmes sommés de payer les dommages, les battus payent l'amende. Enfin, nous voilà délogés. On ne se découragea pas et l'on loua, au Palais-Royal, de superbes appartements. Quasi toute la Cour, le haut clergé, des officiers de tout rang, des négociants, des banquiers, presque toute la haute Robe, composaient cette brillante assemblée. Elle reçut le nom de « Salon Français ». Il était parfaitement pourvu de nouvelles imprimées et manuscrites. La Reine était en correspondance avec ce Salon et nous avisait de tout ce qui pouvait l'intéresser. Cette faveur lui donnait de la célébrité.

Sa Majesté (la Reine) nous prévint des avant-coureurs des orages du 5 et du 6 octobre. Je me rendis à Versailles. Je dînais chez M. de L'Huilier, membre de l'Assemblée nationale lorsqu'on vint nous annoncer la tourbe parisienne qui approchait à la débandade. Je quittai la salle et j'allai au-devant d'une foule immense de misérables armés de couteaux,

1. Le parti de La Fayette en rit, mais le même sort advint à son « Club de 1789 », dont le duc de La Rochefoucauld fut le secrétaire. Dufresne de Saint-Léon, l'habile commis des finances que le Roi avait dépêché à Bâle pour ramener Necker, dit qu'il le présidait « le jour qu'il fut assailli et dissous par celui des Jacobins, à qui les Lameth, Beauharnais et Rœderer venaient de se réunir ».

de broches, de quelques mauvais fusils. Les Gardes du corps étaient en mouvement, et des courriers que l'on envoyait en reconnaissance annoncèrent que plus de quatre cent mille hommes [1] s'avançaient en plusieurs colonnes et forçaient tous ceux qu'ils rencontraient à prendre rang parmi eux. Un seul régiment qui eût chargé l'avant-garde l'aurait repoussée sans coup férir et aurait jeté l'alarme et l'épouvante dans ce grand corps, qui ne demandait qu'un prétexte pour se débander. C'est ce qu'on ne fit pas. On les laissa se rassembler très tranquillement et se disposer à la volonté de leurs conducteurs.

Vers le soir parut La Fayette, commandant de la Garde nationale, dont la présence donna une grande confiance à tout ce ramas de la lie du peuple. Ce général populaire entra dans le château l'épée à la main, suivi de quelques aides de camp. Il se présenta audacieusement à son Roi, et lui dit qu'il pouvait être tranquille, qu'il répondait de sa personne et de toute la Cour. Il endormit tout le monde et insista pour qu'on allât se coucher. Le prince de Poix, capitaine des Gardes, et de service, l'appuya et renvoya tous les assistants bénévoles. La Fayette et lui allèrent se coucher pour mieux rassurer la ville et la Cour. Mais nous ne partageâmes pas leur confiance. Toutes ces bandes se répandirent çà et là, forcèrent les maisons, les auberges, les écuries, car il faisait une pluie épouvantable. De temps en temps, on entendait de nombreux coups de fusils, qui effrayèrent particulièrement M. Necker, que j'observais : il s'était blotti dans un coin de la galerie et pleurait. Les boutiques d'armuriers étaient ouvertes, et partout on aiguisait des couteaux, des sabres, des poignards, tous les fers qui pouvaient nuire.

Vers les dix heures du soir, des furieux et une grande quantité de filles se jetèrent dans les rangs des troupes royales, entre autres dans ceux du régiment de Flandres [2] qui étaient en avant des grilles des cours, qu'on avait fermées. Des femmes se mirent à traîner de grosses pièces de canon, les placèrent près des grilles et menacèrent de les enfoncer. Déjà, on avait blessé et tué des Gardes du corps, entre autres Deshuttes et Varicourt [3]. Un peuple immense, ayant en tête des femmes de la Halle, demandait à faire une pétition au Roi, sans quoi tout Versailles allait être mis à feu et à sang. Le Roi fit connaître sa situation pénible à l'Assemblée nationale, qui décréta qu'il n'y avait pas lieu à délibérer. Sa Majesté manifesta le désir de connaître le vœu du peuple et consentit à entendre la dépu-

1. Nombre grossi par la peur. Léonard, coiffeur de la Reine, dit quatre-vingt mille. Le premier cavalier venu de Paris en annonça quinze mille à M. de Saint-Priest, ministre de la maison du Roi.

2. La séduction de ce régiment fidèle avait commencé le matin. Le prêtre Veitard a déposé avoir vu des filles qui, menées par Théroigne de Méricourt en redingote rouge, puisaient dans une corbeille et glissaient aux soldats de petits paquets préparés.

3. Les deux premiers tués. Assommés, Deshuttes en haut de l'escalier, Varicourt à l'entrée de la grande salle, ils furent décapités à la hache par un homme à longue barbe et vêtu à l'antique.

tation [1]. Après l'avoir reçue et écoutée, le Roi promit de faire droit à toutes ses doléances.

Pendant ces pourparlers, je vis des femmes assises sur des hommes fraîchement assassinés, et manger voracement les cœurs de ces cadavres, qu'elles faisaient cuire.

Enfin, on s'assoupit quelques heures, et vers les six heures du matin du 6 octobre commença la grande scène de toutes ces bandes gouvernées par le duc d'Orléans [2], à l'insu de La Fayette, qui, nouvel Abner, dormait quand l'ennemi entrait dans la tente de son Roi. Désespérées de leur inaction, et formées en colonnes, les troupes se mirent en mouvement au bruit des tambours, qui battaient la charge. Le Roi fut forcé de se rendre à Paris avec sa famille. L'Assemblée nationale le suivit. Les saturnales n'offrent rien de comparable à ce trajet de Versailles à Paris. Le carrosse du Roi partit précédé de cannibales des deux sexes, hurlant, portant triomphalement des têtes de Gardes du corps au bout des piques. D'autres Gardes étaient portés en croupe par des femmes. Ces cannibales aperçurent à un rez-de-chaussée un beau jeune homme que son valet de chambre coiffait. Quand sa frisure fut bien poudrée et terminée, on lui trancha la tête et on la mit en rang avec les autres, ce que j'ai vu.

J'offris jusqu'à soixante-douze francs pour une voiture publique qu'on appelait pot-de-chambre. Je ne pus l'obtenir. Alors, M. l'évêque de Senlis (Roquelaure), voyant l'embarras de ma cousine de Béon, lui prêta un de ses carrosses, sans livrée, et par des chemins détournés nous nous rendîmes à Paris, dans la rue du Plumet.

Je me rendis dans ma famille, épier les événements. J'en partis le 10 avril 1790 pour rejoindre mon corps à Douai. Lors de mon passage à Paris, une grande fermentation annonçait que la Révolution ne faisait que commencer et aurait une queue interminable. Pendant mon service de garnison, les régiments s'insurgeaient tour à tour et quelquefois ensemble. La débandade durait quarante à soixante heures, et les ordres du baron de Tott, commandant la place, étaient aussi insignifiants que les miens pour rétablir l'obéissance. Cet homme de beaucoup d'esprit, plein de talent, et connu par son séjour à Constantinople, où il se fit un nom, avait bien peu de courage et de ressource pour réprimer les séditieux. Un jour, néanmoins, il fit placer une douzaine de potences sur la place d'armes. On les abattit, on les brûla, et après cette expédition, le peuple et le soldat se portèrent à son hôtel pour fouetter la belle Grecque, madame Kermangui [3], sa fille. On a tenu secret cet exploit, mais il fut le signal de la fuite du baron de Tott, que nous ne revîmes plus [4].

1. Douze femmes de la Halle, conduites par le représentant Mounier. La bonté du Roi les toucha au point que l'une d'elles, Louison Chabry, s'évanouit.
2. Grace Dalrymple Elliott, son amie, chez qui il était le 5, le nie, mais l'Histoire accuse son parti.
3. Madame de Kermenguy.
4. Il alla à Paris, puis en Suisse, et enfin en Hongrie, sa première patrie, où il mourut, laissant d'importants Mémoires sur les Osmanlis. Claire de Tott,

Il y eut des suites plus fâcheuses. Les soldats maltraitèrent leurs officiers, entre autres M. de Rivercieux, commandant l'artillerie, qu'ils rencontrèrent sur le pont. Ils trouvèrent plaisant de le berner, et ils lui enlevèrent sa perruque, qu'ils jetèrent dans la rivière. A Valence, le chevalier de Voisins, commandant de l'École, officier plein de mérite et de courage, ne voulait jamais céder aux factieux et parvenait souvent à leur en imposer. Pour en finir, ils prirent le parti de le massacrer [1]. Tous ces crimes restaient impunis, les chefs des insurrections étant protégés par des membres de l'Assemblée ou par les nouvelles autorités.

Nous en éprouvâmes une qui n'eut pas une teinte aussi sombre. Le jour de la Sainte-Barbe, patronne des canonniers, nous étions dans l'usage de célébrer la fête par des réjouissances publiques et particulières. On donna le spectacle d'un très beau feu d'artifice, et les officiers invitèrent à notre table les personnes de la ville dont ils avaient reçu les honnêtetés dans l'année. Nous avions un souper de trente-cinq couverts. Au moment de prendre place avec les dames, les sergents et fourriers arrivèrent en corps, prétendant qu'il y avait assez longtemps que nous jouissions de l'agrément de fêter la Sainte-Barbe le verre à la main, que c'était leur tour, et que ce serait un bien petit préjudice pour nous de nous retirer sans souper. Il fallut se soumettre et ramener les dames, qui prirent le bon parti d'en rire. Le lendemain, l'aubergiste nous présenta le mémoire des vins et des victuailles. Il fut assez modéré.

De Douai, ma brigade fut détachée à Valenciennes, sous les ordres de M. de Rochambeau, maréchal constitutionnel, qu'on avait placé là pour menacer un rassemblement d'émigrés à Ath.

A Valenciennes, se trouvaient deux jeunes princes de la maison d'Orléans [2] qui commandaient un régiment de cavalerie et qui se réjouissaient visiblement de la Révolution. Un jour, je fus commandé pour me rendre chez M. le maréchal, afin de prendre connaissance des plans d'évolution de la garnison et de régler les mouvements de l'artillerie en concordance avec les projets simulés d'attaque et de défense. Je fus étonné de trouver dans la salle le duc de Chartres, qui s'y était rendu le premier, et moi le second. Je pris le parti de m'en approcher et de l'entretenir sur notre pénible situation, qui tendait à nous opposer à des nobles et à des militaires de notre bord, commandés par des princes du sang. Et comme sa dignité me paraissait bien ravalée dans l'antichambre du maréchal, je me permis de lui observer que nous n'étions pas ici à notre place. Il répondit que tous les émigrés étaient des sots, et que ceux qui, éclairés

sa fille, la « belle Grecque », a publié en 1799 un roman en forme de lettres, *Pauline de Vergiès*.

1. Le meurtre du chevalier de Voisins, commandant de l'Ecole d'artillerie de Valence, est à la charge de la municipalité, qui l'attira dans une église, où la populace le massacra.

2. Le duc de Chartres, futur roi Louis-Philippe, et le duc de Montpensier. Le troisième, comte de Beaujolais, n'avait pas onze ans.

par leur expérience, les imiteraient, le seraient doublement, etc., etc. [1]. Je fus enchanté de voir entrer des personnes de ma connaissance pour abandonner la conversation sur des paroles aussi insensées dans la bouche d'un prince de la maison de Bourbon ; et déplorant son engouement et ses erreurs, je m'en séparai assez brusquement. Son rang s'évanouit pour moi, je ne vis qu'un fou qui se culbutait volontairement dans un précipice creusé de ses propres mains.

Quelques jours après, l'Assemblée nationale fit donner des ordres pour nous faire attaquer et repousser les rassemblements d'Ath, qu'on supposait avoir pénétré sur le territoire français. Ce petit appareil d'armée revint sans avoir aperçu d'ennemis. Il avait servi à démasquer les partis, les démocrates se portant en avant, tandis que les aristocrates tiraient en arrière, cherchant à éviter la Commission. Enfin, las d'une vie de garnison semée de troubles et de dangers, où je n'éprouvais que des dégoûts et des humiliations, j'en partis le 25 septembre.

PIERRE DE BELLISSENS-MONCLAR

Quand Monclar eut enfin pris la décision d'émigrer, il vécut des aventures assez extraordinaires. Mais son étoile était heureuse et deux circonstances l'ont servi : il était bon artilleur, aptitude appréciée, et aussi chevalier de Malte.

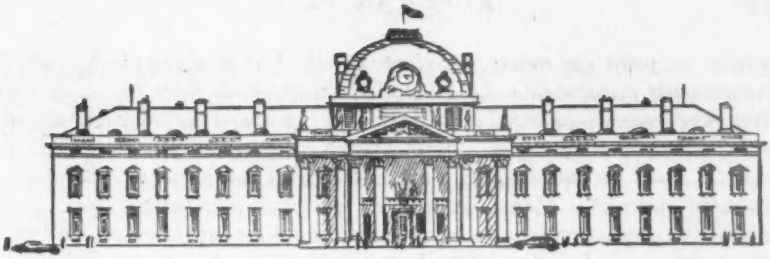
Tout d'abord, il combattit pour les Princes. A Londres où il dut se réfugier, Youssouf Effendi, ministre de la Porte, s'intéressa à lui. Le voici traversant l'Europe pour aller diriger les arsenaux et les fonderies du Grand Seigneur. Le 27 octobre 1795, il est à Constantinople. Il rêvait du calme du Bosphore, c'est la Révolution qu'il retrouve. Les Turcs emploient trop d'émigrés et Paris proteste. Sous les pressions contraires de la République et des coalisés, le Divan temporise, mais Paris l'emporte à la fin. Le 8 août 1797, Monclar doit quitter Stamboul pour la Russie.

C'est sur les bords de la Néva qu'après bien des aventures il gagne les grâces de Paul Ier. Sa qualité de chevalier de Malte lui vaut cette faveur. Le Tzar qui avait accepté la grande-maîtrise de l'Ordre lui confère une commanderie. Un mois après, Paul est assassiné. Loin de le disgrâcier, le nouveau Tzar élève Monclar. Il le charge d'une mission en Sicile. Le 12 mai 1803, investi d'une fonction permanente, le « commandeur » quitte Saint-Pétersbourg avec les archives et les régaux de l'Ordre pour traverser, cette fois, l'Europe du Nord au Sud et arriver le 31 août à Catane, résidence temporaire du Conseil de Saint-Jean de Jérusalem, chassé de Malte par les Anglais. En Sicile, ces mêmes Anglais le protègent contre les Français à qui l'île est fermée par Sidney Smith, le vigilant contre-amiral de la Bleue.

Survient le coup de théâtre de Tilsitt. Fasciné par Napoléon, Alexandre adhère à son système. Par égard pour l'Ordre, la cour de Palerme répugne à expulser son agent. Mais Londres ordonne. Réfugié à Trieste, Monclar monte à l'humble caveau où dorment Mesdames de France, éprouve soudain le mal du pays et rentre en France. Après la chute de Napoléon, il jouit d'un réel prestige. Le Tzar lui fait un don, le roi des Pays-Bas le décore, Louis XVIII le pensionne, et les dames adulent le commandeur, qui est fort galant. Ainsi passent dix années, les dernières de sa vie.

JULES DUHEM

1. Il n'en émigra pas moins lui-même avec Dumouriez.



FINANCES ET DÉFENSE

par Ed. Giscard d'Estaing

Une série de nouvelles défavorables viennent de rappeler la précarité de la situation financière de la France.

Le lingot d'or qui, il y a six mois, valait 533 000 francs se traite actuellement à 615 000 francs ; mais il faut rappeler qu'en janvier 1949 il dépassait 780 000 francs. Le dollar, dont le cours officiel est de 350 francs, se traite au marché officieux à 450, alors que le cours libre était resté sensiblement égal au cours théorique pendant des mois. Notre balance commerciale, après avoir été créditrice pendant les quatre premiers mois de 1951, ce qui était d'ailleurs un fait tout à fait exceptionnel, est redevenue débitrice. Depuis le début de l'année, nos importations dépassent nos exportations de 81,5 milliards, si l'on considère l'intégralité des échanges extérieurs. La situation est nettement plus mauvaise en ce qui concerne les seuls pays étrangers, puisque notre déficit vis-à-vis d'eux est de 225 milliards, alors que, pour la période correspondante de 1950, il était seulement de 118. En même temps, la position de la France au sein de l'Union Européenne des Paiements s'est transformée ; tandis que notre compte était créditeur de 165 millions de dollars en juillet, puis de 87 millions fin septembre, il est devenu débiteur à la fin d'octobre.

La hausse des prix a contribué à son tour à inquiéter justement l'opinion, comme aussi les indications données sur le budget de 1952, d'autant plus qu'au déficit annoncé doit s'ajouter celui de la S.N.C.F., que l'on situe aux environs de 150 milliards, et celui de la Sécurité Sociale qui peut être de l'ordre de 70 milliards. Enfin les menaces d'agitation sociale, et des grèves de fonctionnaires particulièrement scandaleuses, sont venues assombrir encore la situation. Pour mettre le comble, des rumeurs persistantes firent croire que nous étions à la veille d'une nouvelle dévaluation du franc.

L'Economist, qui est généralement le mieux informé des journaux anglais, a porté sa contribution à cette vague de pessimisme en publiant le 27 octobre un article extraordinairement sévère : « *La gravité de la situation économique en France pourrait difficilement être exagérée et elle a*

atteint un point qui menace de compromettre tout le développement de la communauté occidentale... La France est incapable de faire face à sa part dans le réarmement, quoique celle-ci soit légère comparée au poids déjà assumé par l'économie britannique... Si quelqu'un ne parvient pas à changer la marche de sa vie politique, la France deviendra un partenaire difficile et un allié incertain. » Même lorsque de pareilles affirmations sont aussi excessives qu'inattendues de la part de celui qui les exprime[1], on conviendra qu'il est douloureux d'être dans une situation qui les provoque.

Il est incontestable que la France vit, depuis de longues années, dans un climat inflationniste et que le mouvement s'est accéléré au cours des derniers mois. Mais si nous sommes lourdement coupables d'avoir trop longtemps laissé s'installer chez nous ce mode de vie fait d'hypocrite facilité, du moins, en ce qui concerne l'aggravation intervenue au milieu de l'année, il s'agit très largement d'une évolution commune au monde entier et dans laquelle, pour une fois, nos responsabilités personnelles sont assez faibles.

Le Budget de 1951.

Nous entendons si constamment parler du déficit budgétaire que nous sommes habitués à y voir un mal chronique même lorsqu'il en est autrement. Pendant les sept premiers mois de 1951, les dépenses réelles du budget français se sont élevées à 1 375 222 millions, soit 196 milliards par mois, somme légèrement inférieure à ce qu'on avait prévu. Les recettes ont au contraire évolué de façon inverse, en accroissement très sensible par rapport aux prévisions. De sorte qu'au 31 juillet 1951, le budget avait encaissé des recettes régulières s'élevant à 1 342 milliards, dépassant de 250 milliards la somme correspondante de 1950, et bien que dans cette somme la contre-valeur du Plan Marshall s'élève seulement à 81,4 milliards et l'aide militaire accordée par les États-Unis à 1,5 milliard. Ainsi donc, les dépenses budgétaires pour les sept premiers mois de l'année ont été intégralement couvertes par des recettes budgétaires, malgré la faiblesse, et même l'insignifiance, de l'aide américaine.

Nous ne nous félicitons certes pas d'une charge fiscale démesurée et qui entrave le développement économique du pays. Mais il est étrange qu'on ne reconnaisse pas au moins que cet effort épuisant demandé au pays porte ses fruits en ce sens que les dépenses publiques de toute espèce sont actuellement couvertes par les impôts.

1. La situation britannique a été jugée par M. Churchill plus grave que celles de 1949 et de 1947 et comme constituant même un danger de faillite nationale. Il est dès lors tentant de dissimuler cette crise profonde derrière celle que l'on se plaît à dénoncer et à exagérer chez ses voisins... Rappelons d'autre part que le dernier rapport de l'E.C.A., déposé à Washington le 6 novembre, constate que la France consacre à sa défense 9,3 p. 100 de sa production, tandis que pour la Grande-Bretagne cette proportion est de 8,8 p. 100 seulement.

Le Budget de 1952.

Le budget de 1952 se présente dans ses grandes lignes de la façon suivante :

PRÉVISIONS DE 1952
(en milliards de francs).

Dépenses		*Recettes*	
Budget civil	1.375	Rendement des impôts aux taux actuels	2.540
Reconstruction	200	Contre-valeur de l'aide Marshall	60
Budget militaire (y compris l'Indochine)	800	Emprunts	300
Investissements (Plan Monnet, dommages de guerre, etc.)	900		
	3.275		2.900

La constatation essentielle à nos yeux, bien que pour des raisons diverses presque personne ne veuille s'y arrêter, est que les contribuables français paieront à l'État des sommes suffisantes pour tout le budget civil, tout le budget militaire (y compris l'Indochine) et toute la reconstruction et les équipements d'État, ces trois postes exigeant 2 375 milliards ; et que, ceci fait, ces mêmes contribuables paieront encore 165 milliards. Il est absolument normal que cette dernière somme soit insuffisante pour les investissements publics envisagés et pour le réarmement prévu dans le cadre du Pacte Nord-Atlantique, mais cela tient exclusivement à ce que la répartition des charges militaires de l'Occident n'a pas encore été faite et à ce que l'épargne française a été mise de propos délibéré dans l'impossibilité de jouer le rôle économique qui est le sien. Il est malheureusement mais naturellement inconcevable qu'on arrive à une situation budgétaire saine, si le pays est constamment placé dans l'obligation de payer, au moyen de son revenu fiscal annuel, les dépenses en capital que nécessite son équipement. Cette hypothèse relève de la fantasmagorie. Nos pays ont bâti leur prospérité sur un phénomène physique de capitalisation auquel nous refusons de recourir. Nous voulons, en 1951, nous enrichir suivant les procédés qui étaient en usage en 1750 et écarter les magnifiques instruments que nos nouvelles techniques économiques avaient su mettre au point. Il n'est pas surprenant que nous nous débattions dans des difficultés qui ne sont insolubles que par notre incapacité.

Constatons du moins que des ponctions fiscales exceptionnellement sévères, et une position monétaire techniquement excellente, ont permis à la trésorerie publique d'être jusqu'à présent très à l'aise, et même de satisfaire aux besoins du secteur nationalisé qui continue à siphonner de façon paradoxale les caisses de l'État.

Pendant des années, nous avons dû noter semaine par semaine la pression que le Trésor exerçait sur la Banque de France, pression génératrice de l'inflation la plus caractérisée, de la dégradation interne de

notre monnaie, de la hausse de nos prix intérieurs, et par conséquent d'une dévaluation plus ou moins rapide mais inévitable du franc par rapport aux monnaies extérieures. Ce mouvement a été stoppé, et il n'a pas repris. Il en résulte une amélioration certaine de notre position. La récente poussée inflationniste n'a pas comme origine le délabrement persistant de la trésorerie publique.

La hausse des prix.

Ceux qui accusent le réarmement de faire, paraît-il, peser sur notre budget des dépenses insupportables qui seraient la cause de nos difficultés présentes, prennent donc de singulières licences avec la vérité. Cette question se posera en effet un jour, et sans doute un jour prochain, mais dans l'état actuel des choses cette relation de cause à effet est fausse, du moins dans les termes où on la présente. L'origine des troubles monétaires qui se sont abattus sur nous est en effet incontestablement la hausse des prix, laquelle a été presque exclusivement déclenchée par l'élévation des matières premières ou des produits que nous étions obligés d'importer. On peut certes dire que, dans ce sens, nos difficultés proviennent du réarmement atlantique, mais avec cette précision importante que, pour la plus grande part, il ne s'agit pas encore de notre participation.

On ne saurait, en quelques lignes, résumer l'évolution si complexe des prix. D'autant plus que l'on tire trop volontiers des conclusions hâtives d'indices qu'il faut manier avec une extrême précaution. On n'aura donc qu'une idée approximative de la situation en remarquant le parallélisme de la courbe des prix en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

En janvier 1950, l'indice des prix de gros s'établissait à 103,8 pour la France, 106,5 pour la Grande-Bretagne et 98 pour les États-Unis, ces écarts tenant aux références de base différentes adoptées dans chaque pays. En décembre 1950, l'indice français avait passé à 120,5 (+ 16,7), l'indice anglais à 127,1 (+ 20,6) et l'indice américain à 112,9 (+ 14,9) ; on voit que la position relative de la France était sensiblement conservée. Chez nous, la poussée des prix a continué pour s'établir au maximum à 140,7 en mai 1951 et revenir à 133,9 en août (+ 30,1). En Grande-Bretagne le maximum a été atteint en août avec 140,6 (+ 34,1), alors qu'à cette même époque l'indice américain était à 115,5 (+ 17,5).

L'évolution des prix de gros a donc été sensiblement la même en Grande-Bretagne et en France, et elle n'a fait qu'exagérer la hausse relevée aux États-Unis, ce qui marque l'origine internationale du mouvement. Par contre, la France a connu une hausse beaucoup plus importante des produits industriels finis. Son indice, qui était de 102,9 en janvier 1950 (celui de la Grande-Bretagne étant de 104,8 et celui des États-Unis de 100,7) a passé à 133,7 en décembre (en légère avance sur l'indice anglais de 132,9 et en avance considérable sur l'indice américain de 115,2). L'écart s'est encore accentué au printemps 1951, l'indice français atteignant 166,3 en avril, époque à laquelle l'indice anglais était à 148,6 et l'indice

américain à 118,7. La fusée des prix français s'est d'ailleurs partiellement résorbée puisqu'en septembre l'indice s'établissait à 150,6.

Ces fluctuations importantes dans les prix ont posé et posent encore de graves problèmes intérieurs. Mais il ne semble pas que l'on puisse vraiment dire que le franc se soit détérioré dans une mesure sensiblement supérieure à celle des autres monnaies. De sorte qu'une dévaluation isolée, bien loin de s'imposer pour des raisons techniques, ne ferait vraisemblablement qu'accentuer la désaffection de la France pour sa monnaie, qui serait elle-même génératrice de nouveaux désordres. L'effort à faire porte essentiellement sur les prix intérieurs, dont l'élévation a certes été déclenchée par des mécanismes extérieurs à notre pays, mais qui a vraisemblablement été exagérée par la convergence d'une série de tendances ou d'événements sur chacun desquels il est indispensable d'agir. La cause la plus importante a probablement été l'extraordinaire passivité d'un gouvernement tellement absorbé par des querelles intestines qui n'intéressent que lui, qu'il a paru ignorer l'urgence des solutions à apporter aux problèmes économiques centraux que sont la défense de la monnaie, la réforme du secteur nationalisé et le maintien de l'autorité dans des services publics aberrants. La semi-anarchie dans laquelle nous avons vécu a montré avec quelle facilité l'élévation confuse des prix provoquait ou permettait des accroissements imprévus des marges bénéficiaires, sans que d'ailleurs il soit facile d'en déceler l'origine étant donné la façon arbitraire dont elles apparaissent et disparaissent, en dehors même souvent de la volonté de leurs bénéficiaires. Et ce n'est pas une des moindres raisons qui nous font prôner la stabilité monétaire, que l'immoralité résultant presque nécessairement de l'instabilité.

On voit en tous cas que nos difficultés économiques et sociales ne tiennent encore que fort peu au réarmement intérieur de la France et aux charges qui en résulteront pour son économie. Ce qui nous paraît le plus inquiétant est précisément que nous abordions, avec un mécanisme économique que nous avons laissé se détériorer et avec des illusions que l'on n'a pas le courage de dissiper, une période qui nous imposera de difficiles efforts. Car il faut bien se rendre compte de la réalité que recouvre le réarmement.

Armement et consommation.

Supposons qu'au départ la production nationale, égale à 100, soit composée entièrement de biens de consommation, lesquels correspondent au pouvoir d'achat de 100 dont dispose le pays. Si l'on entreprend un programme d'armement exigeant une production annuelle de 15, consacrée à des objets visiblement impropres à la consommation, comme ces produits devront être payés au même titre que les autres, il en résulte que le pouvoir d'achat du pays, et par conséquent son désir de consommation, sera de 115, mais en face de produits consommables ou de services utilisables s'élevant à 100 seulement. La conséquence première, et

inévitable, de cette opération sera que, la possibilité de consommation du pays étant inchangée à 100, mais son pouvoir d'achat ayant passé à 115, le niveau des prix qui s'instituera obligatoirement sera en hausse de 15 p. 100. Encore avons-nous supposé que la production d'armement serait uniquement excédentaire et ne réduirait en rien la production des biens de consommation. Si ceux-ci tombaient seulement à 95 par exemple, la hausse des prix serait légèrement supérieure puisqu'elle serait de 15/95 au lieu de 15/100.

Il est étrange que cette constatation, absolument évidente, rencontre si peu d'audience et qu'elle soit simplement utilisée ou déformée au gré des passions politiques de chacun. Ajoutons d'ailleurs aussitôt qu'il serait tout à fait inexact de voir dans ce processus un phénomène propre à l'armement, alors qu'il s'applique à toutes les immobilisations que fait un pays. Ce que nous disons d'une production, chiffrée à 15, et qui n'est pas immédiatement consommable, est vrai de tous les investissements que consent un pays en vue d'une amélioration ultérieure et quelquefois lointaine de son train de vie. Il existe dans l'économie une véritable loi de Mariotte, qui fait se correspondre le volume des diverses productions et leurs prix suivant que le pouvoir d'achat national exerce sa pression sur des produits immédiatement consommables ou qu'au contraire il la relâche pour la faire porter sur des immobilisations dont il attend le bien-être pour demain. De ce point de vue il n'y a pas de différence entre la construction d'un pont et celle d'un obus, car ni l'un ni l'autre n'absorbe la moindre partie du pouvoir d'achat qui a été mis en circulation à leur occasion, tandis que la confection d'un tissu est précisément compensée par l'affectation du salaire à l'achat d'un costume. Quand il s'agit d'un pont la contrepartie sera le raccourcissement des distances qui en résultera, et quand il s'agit d'un obus entassé dans un dépôt, la contrepartie est la liberté mieux défendue. L'armement n'est pas autre chose qu'une immobilisation destinée à nous donner le bien suprême qu'est la sécurité.

Sans doute ne doit-on pas se dissimuler qu'il y a un sacrifice à supporter ; mais s'il y a sacrifice, c'est à cause de la folie des hommes qui ne rêvent que de s'entre-tuer ; étant donné cette triste mais irréfutable situation, on peut penser, au contraire, que les dépenses d'armement sont les plus efficaces qui soient puisque le mur qu'elles dressent contre la menace d'asservissement est la condition première de tous les autres bonheurs. Je ne puis oublier l'impression que me causait dans le Paris traqué de 1942 la vue d'une vieille affiche oubliée, qui avait été collée en avril 1940 et qui conviait alors, en termes véhéments, la population à *manifester en masse à Wagram contre la hausse du prix du gaz...* Ce papier déchiré et délavé, qui continuait paradoxalement à lancer son appel grandiloquent sous les gifles du vent d'hiver, dans la grande ville lugubre, humiliée, obscure et comme morte, était le témoignage dérisoire de l'incapacité des hommes à hiérarchiser leurs vœux et à distin-

guer l'essentiel du futile. Nous avons, hélas, éprouvé que vivre était plus important que de s'éclairer mieux... Et il serait étrange que nous ayons la mémoire assez courte pour ne pas exiger de faire entrer la sécurité, au même titre que le développement des ports ou des routes, dans l'énumération des divers services auxquels un pays doit normalement consacrer son pouvoir d'achat. Mais il est absurde de prétendre qu'il peut à la fois accumuler des jouissances immédiates et des jouissances différées, alors qu'en fait il est évident qu'au point de départ, et toutes choses égales d'ailleurs, elles se substituent les unes aux autres.

Sécurité, salaires et inflation.

C'est pourquoi le débat sur l'échelle mobile nous paraît être mené dans la plus extrême confusion. Le fait pour un pays de consacrer une partie de sa production (excédentaire ou non) à des biens qui ne sont pas immédiatement consommables (qu'il s'agisse de maisons, de ports ou de canons) est incompatible avec le maintien de l'équilibre antérieur de son pouvoir d'achat et de sa consommation instantanée. Le nouvel équilibre, si aucun effort positif n'est fait pour modifier les données physiques du problème, s'établira, au mieux, au niveau d'une consommation inchangée, grâce à une superproduction stérilisée par une certaine hausse des prix, et, au pire, au niveau d'une consommation diminuée de la fraction à laquelle s'est substituée la production nouvelle.

Cet enchaînement irréfutable ne plaît pas à ceux qui préfèrent dérégler les vis des microscopes plutôt que d'assurer une vision impeccable des faits. Et c'est alors qu'ils croient résoudre le problème, soit en instituant une variation automatique des salaires, soit en prétendant maintenir les prix à leur niveau antérieur, c'est-à-dire en niant la réalité la plus essentielle du problème.

L'institution d'une échelle mobile et généralisée des rémunérations, qui est destinée à maintenir le rapport antérieurement existant entre salaires et prix, et cela au moment même où le pays doit faire un effort en vue de produire des biens qu'il accepte de ne pas consommer, est aussi fondamentalement inadaptée à la situation que le fut en son temps la célèbre loi de 1936 déclarant dans son article premier que « la semaine de travail serait ramenée de 48 à 40 heures », et, dans son article 2, que « cette diminution ne devait entraîner aucune réduction du train de vie des salariés ».

Quant au danger inflationniste, il n'est pas du tout la conséquence directe du réarmement, mais seulement la conséquence du refus de voir les choses telles qu'elles sont. Si l'on prétend empêcher les prix de bouger, soit en les taxant, soit en distribuant des subventions, on crée précisément cet intervalle, entre le pouvoir d'achat accru et le prix total des produits offerts à la consommation, qui est la définition même de l'inflation : un pouvoir d'achat sans contrepartie. Tout effort nouveau d'immobilisation ou de sécurité amène une hausse de prix si le pays ne réduit pas

dans la même proportion son pouvoir de consommation immédiate. Et comme généralement on ne veut pas l'admettre, on se réfugie dans le mensonge inflationniste.

L'attitude que nous dénonçons ici est celle que nous avons discernée dans l'institution de la sécurité sociale, non pas que nous soyons le moins du monde opposé à une solidarité nationale que nous voudrions au contraire constamment plus étendue, mais parce qu'il est faux de dire à un pays qu'il peut s'offrir des retraites et des pensions sans une restriction de son train de vie présent ou sans un accroissement de sa productivité future. Et, s'il ne veut pas le comprendre, la sécurité sociale constitue un mécanisme inflationniste au premier chef. L'événement ne nous a donné que trop raison, comme il était facile de le prévoir. Et l'organisation de notre sécurité, qu'elle soit dite « sociale » ou « militaire », pose le même problème de franchise et de courage.

Le fait de reconnaître la connexion entre l'armement et la hausse des prix ne signifie nullement qu'il faille se résigner à laisser jouer paresseusement cette dernière. Bien au contraire, notre devoir est de dominer, de façon humaine et sociale, un phénomène qui est en lui-même une force aveugle. Pour cela nous disposons de moyens strictement français et d'autres qui mettent en cause les ressources de nos associés.

Le financement intérieur.

Nous n'exposerons pas à nouveau la nécessité primordiale d'accroître la production et surtout la productivité, question essentielle et qui a déjà été traitée ici. Nous y voyons bien entendu le seul remède valable contre les maux temporaires qui nous atteignent. Mais nous admettons que, quels que soient les efforts faits, il existe un certain vide économique que, de façon provisoire sans doute mais actuellement irréductible, seule peut compenser une baisse appropriée du niveau de la consommation. L'unanimité devrait se faire pour que les restrictions de bien-être s'opèrent là où elles peuvent l'être sans dommage véritable. Il convient certes d'être circonspect car certains objets, qui sont de luxe pour celui qui les consomme et qui peut s'en passer, représentent le gagne-pain essentiel de celui qui les produit. Mais il n'en reste pas moins qu'une restriction des consommations doit porter de préférence non seulement sur le luxe, ce qui est évident, mais aussi sur le confort, avant d'atteindre les tranches de population dont le niveau de vie comporte extrêmement peu d'élasticité. L'impôt sur l'essence, qui a soulevé tant de protestations d'ailleurs objectivement justifiées, paraît bien une des taxes qui corresponde le mieux aux données du problème à résoudre : une partie de son poids se répercute dans les prix, mais il opère alors une restriction générale du niveau de vie, et une autre partie pèse essentiellement sur la fraction la plus riche de la nation dont les ressources disponibles se trouveront ainsi plus largement amputées.

Il semble aussi qu'il faudrait considérer de façon nouvelle ce qu'on

appelle la hiérarchie des salaires. On solidarise volontiers, et comme si cela allait de soi, toutes les rémunérations distribuées dans le pays, de façon à ce que les majorations données à la base soient appliquées proportionnellement à tous et qu'ainsi l'écartement de ce qu'on appelle l'éventail des salaires reste inchangé. On pense bien que nous défendrons constamment les droits de l'élite intellectuelle du pays, qui se confondent d'ailleurs avec l'intérêt véritable de la nation toute entière ; et en particulier nous déplorons la faiblesse des traitements alloués aux grands fonctionnaires de l'État, magistrats ou professeurs. Mais de là à penser que, quelles que soient les circonstances, l'éventail des rémunérations, publiques ou privées, tel qu'il existe à une époque donnée ne doive pas être modifié, il y a loin. Nous sommes persuadés, quelque surprenante que cette affirmation puisse paraître à beaucoup, que le progrès véritable du pays suppose un glissement d'ensemble des salaires vers la hausse, mais avec un resserrement des deux branches extrêmes, la branche la plus basse remontant plus vite que la plus haute. Cette opinion est exempte de toute vue politique et prétend être étrangère à toute position démagogique. C'est dans les pays totalitaires que l'éventail des salaires est le plus ouvert, allant d'un traitement de famine à des situations hautement privilégiées. Tandis que dans les pays développant largement la prospérité commune, il se fait peu à peu un véritable rapprochement, et par le haut, entre des conditions de vie qui s'améliorent au point de ne plus constituer de différence importante entre leurs divers bénéficiaires. A fortiori, lorsqu'un pays consacre une partie de ses efforts productifs à des biens qu'il ne peut pas immédiatement consommer mais qui assurent son avenir, il est parfaitement logique que, dans un esprit de stricte équité et même d'intérêt bien compris, la réduction du niveau de vie se traduise par une diminution de l'écart existant entre les situations individuelles.

Le financement extérieur.

D'autre part, s'il est naturel que la France prenne sa part dans la défense du monde libre, il n'y a aucune raison pour qu'elle prenne plus que sa part.

Dans le chiffre des dépenses inscrites au budget de 1952, rien n'est prévu pour l'armement, mais dans celui des recettes rien n'est prévu non plus comme aide de nos associés, de sorte que la question reste entière. Par contre, la France supporte pleinement et seule les lourdes dépenses militaires d'Indochine, desquelles l'histoire dira probablement que le monde occidental a été redevable de son salut.

Nous ne savons pas pourquoi, après plus d'un an, les participations proportionnelles de chaque pays occidental dans les dépenses militaires communes n'ont pas encore été fixées. Mais l'absence de méthode et l'imprécision des programmes sont largement responsables des désordres budgétaires de l'Europe occidentale. Nous n'avons aucune honte à

affirmer que nos pays ne peuvent pas assumer seuls la charge d'une défense qui s'étend pour eux non seulement à leurs frontières, mais à celles des possessions lointaines où leur présence assure le maintien au moins relatif de l'ordre et de la justice. Nous n'avons que trop confondu l'aide américaine fournie sous la forme du Plan Marshall et la participation américaine à la défense du monde libre. Il dépend de nous, de nos efforts et de notre volonté, de mettre de l'ordre dans nos affaires intérieures. Le contribuable de l'Ohio, qui a payé largement sa part dans le rétablissement économique de l'Europe, a le droit d'exiger que son effort financier ne serve ni de près ni de loin à combler le déficit de certaines entreprises françaises ou à épargner au contribuable français d'assumer lui-même la charge de la politique qu'il a choisie. Par contre, il est normal que le citoyen américain prenne sa part, à côté du citoyen français, dans l'entreprise commune de sécurité que constitue le Pacte Atlantique. Plus nous serons avancés dans le rétablissement de nos propres affaires, plus nous aurons le droit de nous montrer exigeants dans le domaine où nous ne sommes pas des assistés mais des associés ; et nous sommes assurés, par expérience, que nos amis américains rempliront avec rapidité et générosité leurs obligations dès qu'elles auront été clairement définies.

Au surplus, la juste répartition des charges financières de l'armement constitue le moyen le plus honorable de pallier au manque de dollars dont l'Europe occidentale recommence à souffrir. Nous n'avons jamais dramatisé ce déséquilibre monétaire que l'on grossit souvent pour les besoins de la cause. Mais il n'en reste pas moins que le financement, au moyen de ressources internationales, c'est-à-dire largement américaines, de programmes militaires physiquement réalisés dans les pays d'Europe occidentale guérirait les deux maux à la fois, car, en apportant l'allègement budgétaire qu'exige la justice, il fournira parallèlement les moyens de change qui permettront la poursuite du commerce Europe-Amérique en dépit des vicissitudes de la balance des comptes. Nous pouvons facilement exécuter pour 200 millions de dollars de fournitures ; et si on ajoute à cette somme les dépenses propres des États-Unis sur notre territoire, notre pays doit recevoir très sensiblement les dollars dont il a besoin.

On voit l'importance des questions qui se poseront au cours des prochaines réunions internationales. Le travail ne manque pas à ceux qui veulent faire passer dans les faits les idées de solidarité occidentale qui ont commencé depuis longtemps à paraître dans les discours, mais qui, ce qui est mieux, se matérialisent chaque jour davantage dans les institutions dont nous attendons impatiemment qu'enfin elles agissent.

ED. GISCARD D'ESTAING

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

LEONOR FINI

Au fond de cette cour ancienne d'une rue paisible du Marais, gîte un grand oiseau noir à figure de chatte. Les habitants du quartier ne s'étonnent plus de son apparence, ni de ses métamorphoses. Tôt le matin ils le voient sortir enveloppé d'un ample manteau de lainage écossais qui cache, ils le savent, sa beauté singulière. Car au soir tombé, ils l'ont souvent aperçu couvert de longues plumes brillantes. Son visage alors est pâle comme la lune, et ses sourcils obliques donnent à ses gros yeux bombés de nocturne un regard félin. Son cou est orné de colliers précieux, sa tête couronnée de fleurs ou de feuillages : c'est que l'oiseau-chatte va dîner en ville. Et s'il choisit quelquefois de paraître davantage un oiseau, ou d'être une chatte plus qu'un oiseau, c'est qu'il va au bal masqué et cherche à déguiser l'un de ses deux aspects.

Mais que fait l'oiseau-chatte dans la journée? Il travaille, sous le nom de Leonor Fini, il peint ces admirables portraits où la ressemblance minutieuse des traits libère pourtant, comme une odeur, l'essence la plus secrète d'un être. En effet, Leonor pose sur toutes choses un œil extra-lucide. Pénétrant tous les mystères, il lui restait à inventer des créatures surnaturelles d'une inquiétante séduction, et ce sont ces jeunes filles enracinées sur un sol fleuri d'ossements, ces garçons aux corps lisses où s'enlace le lierre, ces sphinx à croupes velues dont la lourde chevelure de femme caresse les seins provocants, ces chenilles annelées à tête humaine, et encore ces coquillages troublants ouverts comme des corolles, ces minéraux nervés comme des feuilles. Sa sensibilité, qu'elle qualifie de *métamorphique*, transfigure aisément le monde extérieur, et la féerie drama-

tique de ses tableaux est l'image de ses songes.

Portrait d'Audiberti, par Leonor Fini.

Cependant si le climat de son œuvre est celui du drame, Leonor Fini, elle, est gaie. Passionnée, violente, mais sachant très bien rire, d'un grand rire appétissant que dément le sérieux des vastes yeux noirs qui ne cillent jamais : regard cruel d'entomologiste, bouche sensuelle de femme qui aime la vie. Et comment ne l'aimerait-elle pas ? Elle lui a tout donné : beauté, talent, succès, tous les succès.

De sang mélangé, comme le sont souvent les personnalités attachantes, Leonor est née en Argentine (sous le signe du Lion, qui s'en étonnerait ?). Sa mère était de Trieste, son père de Buenos-Ayres, mais l'un et l'autre avaient des ancêtres espagnols, vénitiens, slaves, allemands, napolitains. Enfant disputée de parents séparés, Leonor, prédestinée aux métamorphoses, vécut jusqu'à l'âge de six ans habillée en garçon. Sa mère, sous ce costume, prétendait la soustraire à l'influence paternelle. Coléreuse et fantasque — on le serait à moins — la peinture fut tout de suite pour Leonor, un refuge à sa nature capricieuse. Elle sut dessiner avant de savoir écrire, et c'est comme gamin de quatre ans — de plus on avait triché sur son âge pour la faire admettre au concours — qu'elle gagna à Trieste un prix de peinture. « J'avais fait deux très jolis tableaux, dit-elle de sa voix chaude où roulent à l'italienne les r, un chat vu de dos, et une poule qui pondait directement dans une casserole d'eau bouillante. » Économie de temps. Leonor n'en perdit guère non plus : elle portait ses premières jupes lorsqu'elle exposa un portrait, celui d'Italo Svevo, et bientôt les galeries d'art de Milan, Munich, Paris, La Haye, Londres et New York réclamèrent ses œuvres. La guerre l'a surprise à Arcachon. Mais comme elle a deux passeports, argentin et italien, le premier lui permit de retourner à Paris achever quelques portraits. Ensuite elle s'installa à Monte-Carlo, où elle fit de nouveaux portraits. La guerre finie, elle voyagea. Elle alla au Brésil, en Grèce, en Égypte, en Turquie, en Europe Centrale, en Espagne. Partout elle hante les musées, elle flâne aussi par les rues, elle veut tout voir, elle retient tout. Mais depuis 1933, Paris est son port d'attache, elle le trouve plus stimulant pour son génie que nul autre endroit du monde. Et voilà plusieurs années qu'elle habite l'hôtel Polastron, face au musée Carnavalet. Une mer de tuiles et de verdure déferle jusqu'aux fenêtres de son appartement. « On se croirait à Venise », fait-elle remarquer. Et comme c'est vrai pour ceux qui savent

que Venise n'est pas faite seulement de marbre et d'eau, mais encore de toits roses entre des cours ombreuses.

Vêtue chez elle d'une gandoura de soie noire aux larges manches, l'ombre de ses gestes pose des chauves-souris sur les murs clairs du salon. Peu de bibelots. « Je n'y tiens pas, dit Leonor, quand j'en achète je les donne aussitôt. » Mais couché sur une table nue, un énorme chat couleur d'écaille attend l'heure de l'amour, en surveillant les jeux de deux petites chattes qui griffent les fauteuils. Un chien de berger dort sur le divan au milieu de revues et de photographies entassées pêle-mêle. « Je suis bohème et désordonnée », avoue Leonor. Pourtant dans sa bibliothèque vitrée pleine de livres, elle trouve aussitôt l'exemplaire rare qu'elle veut montrer.

Sa chambre à coucher bleu marine, a les murs couverts d'ex-voto napolitains en argent, mains, yeux, oreilles, bouches, bras, jambes, poumons, cœurs, pour conjurer les maladies, et accrochées dans des cadres de velours rouge, les planches anatomiques d'un livre hollandais du XVIIe siècle y font des taches sanglantes : guère plus grande qu'une alcôve, un vaste lit l'emplit tout entière. Il n'y a de place pour aucun autre meuble. « Quand je m'habille, explique Leonor, je mets tous mes vêtements par terre dans le salon, les robes, les chapeaux, les souliers, et je choisis parmi eux ce qui me convient pour sortir. »

La pièce d'angle qui lui sert d'atelier, peinte en vert d'eau, est fraîche et lumineuse comme un aquarium. Deux grands miroirs rococo vénitien en sont le seul ornement. Mais les toiles de Leonor Fini, achevées ou commencées, y règnent, des dessins, des eaux-fortes aussi.

Elle est en train d'illustrer quatre contes de Poe, et voici Ligeia, Morella, Eleonora, Bérénice. Qui mieux qu'elles pouvaient inspirer l'étrange Leonor ? « Quand je dessine, j'entre en transe. Peindre ne me met pas dans cet état second. Le dessin et la peinture sont pour moi deux mondes séparés. Dans le premier, j'obéis à une sorte d'automatisme. Dans le second, je me sens plus libre. Mais dans l'un et l'autre j'oublie le *métier*. » Et elle ajoute drôlement : « Je veux que l'art avale la technique. »

Cette technique si sûre, et cette sensibilité poétique, on les retrouve toujours justement équilibrées dans toutes les œuvres de Leonor Fini, que ce soit ses tableaux les plus mystérieux, ou les illustrations de la *Juliette* de Sade, des *Sonnets* de Shakespeare, de la *Galère* de Jean Genêt, et ces eaux-fortes coloriées à la main qui ornent les textes de Cocteau, Audiberti, Pieyre de Mandiargues, Lise Deharme, Bealu et Francis Ponge, dans *Portraits de Famille*. Leonor s'est plu aussi à faire des décors et des costumes pour un ballet d'Anouilh et de Jean Francaix à Marigny, *les Demoiselles de la Nuit* (une histoire de chattes), pour le *Roi Pêcheur* de Julien Gracq au théâtre Montparnasse, pour un ballet de Britten, *le Rêve de Leonor*, et un autre, *les Cinq Dons*, pour la compagnie du marquis de Cuevas.

« J'aime travailler pour le théâtre, dit-elle, lorsque la pièce ou le scénario que je dois servir me plaît, comme j'adore faire des portraits à condition de sympathiser avec le modèle. Et comme j'ai beaucoup de volonté, je refuse de peindre, ou même d'achever de peindre qui ne me séduit pas. Dernièrement, une dame m'avait demandé de poser pour moi. Elle est arrivée avec une large robe jaune. *Elle parlait comme une motocyclette.* Elle s'était couchée tard la veille, elle avait mauvaise mine et me recommandait d'enlever les traces de fatigue de son visage. Et surtout de lui faire des cils. — Mais vous n'en avez pas, répliquai-je. — Si, mais ils sont très blonds, insistait-elle en se regardant dans la glace grossissante de son poudrier. Puis elle est revenue avec une robe mauve, plus seyante à sa sensibilité, croyait-elle. J'ai changé toutes les valeurs de ma toile pour la contenter. Mais quand elle est apparue le lendemain dans une robe étroite et verte, sous prétexte que son mari la voyait comme une sirène, je me suis fâchée et lui ai dit que je renonçais à la peindre. Alors elle s'est mise à pleurer. « Si j'étais un homme, je vous prendrais dans mes bras, et tout s'arrangerait. Mais comme je n'en suis pas un, essuyez vos yeux et sortez, criai-je en colère. J'ai préféré, commente Leonor avec humour, me priver du prix *succulent* de ce portrait et avoir la paix, car le narcissisme des médiocres est insupportable. »

Arrogante Leonor ! Elle sait bien que si dans nombre de ses œuvres elle se pencha sur son visage ardent et fier, la valeur de son talent justifiait son narcissisme.

L'HOTEL DROUOT

L'Hôtel des Ventes, l'Hôtel comme disent seulement les habitués, vient d'avoir cent ans. Les architectes de 1850 ne lui ont donné, on le leur a reproché, aucun style. Extérieurement quelques sculptures représentant des armes, des livres, des coffrets, des vases, symbolisent sa destination. Mais la largeur de la rue Drouot ne permet de prendre aucun recul pour regarder sa façade, qui ne se distingue à première vue de celles environnantes que par l'abondance des affiches de toutes couleurs, collées sur de grands tableaux autour de la porte. Si un distrait pouvait encore la franchir par mégarde, il serait néanmoins averti aussitôt du lieu où il se trouve par l'odeur unique et singulière qui y règne : des relents de caserne, d'hôpital et de bureau composent un mélange fétide, fade et lourd dont les désinfectants vaporisés n'arrivent pas à masquer la triste origine. Car journellement les salles sont remplies des épaves du malheur et de la vieillesse, et l'on y vend pêle-mêle les mobiliers saisis et les défroques de menus héritages. L'on y vend aussi ce que l'on croit invendable, et la cour de l'Hôtel a l'air d'une consigne de gare au pillage ou d'un marché clandestin de recéleurs. Des voitures de déménagement y déversent des paniers bourrés d'objets hétéroclites, et les brocanteurs fouillent avidement parmi cette friperie nauséabonde.

Ce pittoresque navrant de l'Hôtel Drouot, cette tristesse de Mont-de-

Piété qu'il dégage, forment une mise en scène saisissante, bien faite pour mettre en valeur les accessoires précieux d'un décor sordide. Et l'œil du connaisseur a tôt fait de découvrir dans ce bric-à-brac, sous un appareil de photographie hors d'usage, un plat d'argent au poinçon du Vieux Paris, une boîte de Fabergé parmi des tabatières de corne, ou une esquisse de Courbet au milieu de vieilles croûtes. Il met plus de précision à cueillir ces perles, qu'un plongeur du golfe Persique à ramasser des huîtres au fond de la mer.

C'est une pêche, c'est une chasse, que les promenades d'un connaisseur à l'Hôtel. C'est encore les émotions du joueur qu'il cherche dans ces salles qui ont l'air aussi d'un casino. L'humanité qui s'y presse ressemble à celle qui hante les tables du trente-et-quarante, de la roulette et du baccara : gens sans autre point commun, social ou moral, qu'une même obsession. Mais celle d'un collectionneur féroce, pointant son catalogue comme un ponte sa martingale, représente l'idée fixe d'un gain plus spirituel que matériel. Car, disait le cousin Pons, « le plaisir d'acheter des *curiosités* n'est que le second, le premier étant de les *brocanter*, de se donner la joie des échanges. »

Et la foule de ces maniaques se heurte ou se coudoie dans un va-et-vient incessant, se penche sur les vitrines, s'accroupit pour juger le dessous d'un meuble, ou se hausse sur la pointe des pieds pour mieux voir un tableau, une chasuble, un store en dentelle, pendus aux murs hermétiquement drapés de rouge de ces chambres sans fenêtres. Car le monde extérieur ne communique pas ici avec celui des objets et dans leur univers clos, la déambulation continuelle de ce public prisonnier a l'air d'une pénitence.

Quelquefois pourtant il s'immobilise et il s'attroupe, comme des badauds autour d'un accident. Les derniers venus tendent le cou pour mieux voir, les plus malins poussent les autres pour se faufiler au premier rang. A-t-on appelé Police-Secours ? Mais non, puisqu'il ne s'agit que d'une vente. Et combien énigmatique pour le néophyte y assistant pour la première fois ! Il verra trois messieurs derrière une longue table. Celui du milieu a un marteau d'ivoire. Il dit un prix, un commis le répète en écho, passe un objet qui circule de main en main. Et puis le prix initial augmente de minute en minute, et l'on croirait à un jeu du commissaire-priseur essayant la fidélité d'un écho à sa voix, car la foule ne profère aucun son qui semble l'autoriser à changer le chiffre annoncé. Il déclare cependant : « 300 000 à gauche. — 400 à droite. — 450 à gauche. » Puis soudain : « Ce n'est plus à gauche, ce n'est plus à droite, c'est en face : 500 000... J'adjuge ? Adjugé. » Alors il frappe sur la table avec son petit marteau blanc, et personne ne paie, et personne ne proteste. Ces débats muets se sont poursuivis par signes intelligibles seulement pour les initiés. Clin d'œil, moue, froncement de nez, mouvement du pied, voilà l'Espéranto dont usent les antiquaires et les amateurs, pour conclure avec les commissaires-priseurs un marché. Ce langage secret

peut être quelquefois sujet à méprise : ainsi un sénateur romain, dont Caligula s'amusa à signaler au crieur les hochements de tête ensommeillés, se vit-il jadis adjuger treize gladiateurs tandis qu'il dormait.

Au train-train quotidien de l'Hôtel Drouot s'ajoutent souvent des ventes exceptionnelles. Et l'on y a vu mettre à l'encan des volières et des chenils, le cheptel de la Ferme du Bois de Boulogne, les arbres nains d'un jardin japonais, les bateaux-mouches parisiens, un cadavre d'homme pétrifié trouvé dans un garde-meuble, les fauves de la ménagerie Bidel, trente guillotines, et des militaires dits « à torse bombé », car Dieu sait quel aberrant avait habillé de leurs uniformes des mannequins de femmes, à visages barbus comme des sapeurs. On dispute aussi à l'Hôtel les vins millésimés de caves importantes, des fourrures et des bijoux, et puis tout ce que le temps a marqué du cachet de la curiosité ou de l'immortalité : manuscrits, autographes et livres, et les chefs-d'œuvre de la peinture, du mobilier et de l'orfèvrerie. La salle I est réservée à leurs splendeurs. Si elle n'est pas assez grande pour les contenir toutes, on enlève les cloisons qui la séparent de ses voisines pour la rendre plus spacieuse. L'affluence habituellement y est considérable, et la fièvre des grandes tentations s'empare de chacun. Un des moyens de limiter ses effets est d'abandonner la poursuite d'un objet que convoite un ami, de ne pas y mettre de surenchère, comme il est plus courtois au baccara de ne pas lui faire banco. Mais le connaisseur, le véritable amateur d'art, généralement n'est pas là : il ne se sent pas le cœur assez solide pour assister à la lutte autour de l'Objet de ses désirs. Il préfère demander sa cote, et donner des ordres par téléphone. (La dame des lavabos est, paraît-il, un des bookmakers renommés de l'Hôtel.) Ensuite il attend impatiemment le résultat de la course. S'il la perd et qu'il soit beau joueur, il accepte sa défaite avec le sourire de celui qui saura se rattraper « dans la prochaine ». S'il est mauvais joueur il ne se console pas d'avoir mal parié, et l'Objet de son désir pourrait bien accaparer sa pensée au point qu'il le poursuive jusque dans ses dernières retraites. Les commissionnaires qui assurent le service intérieur de l'Hôtel peuvent lui être alors d'un grand secours. Cette troupe de déménageurs traditionnellement recrutée parmi les Savoyards, vêtue de blouses à cols rouges, coiffée de casquettes à fond retombant sur l'oreille, sait retrouver la trace de tout ce qui a quitté la rue Drouot. Si la piste mène l'amateur chez un particulier, peut-être usera-t-il ses forces à essayer de reconquérir le cher Objet. S'il le retrouve chez un marchand, il devra se résoudre à payer une forte rançon pour le délivrer. Mais à combien l'amour ne revient-il pas aux collectionneurs ?

KATHERINE DUNHAM

Voici la troisième fois qu'elle vient à Paris avec sa troupe. La première fois, c'était en 1948 au théâtre de Paris, elle conquit tous ceux qui allèrent voir la *Rhapsodie Caraïbe*, spectacle de danses, de musique et de

chants, dont elle était le chorégraphe, le metteur en scène et la vedette.

Faite de savoir et d'instinct par sa double hérédité de fille d'une institutrice franco-canadienne et d'un négro-puritain, son art se traduit en rythmes innés, mais disciplinés par la science, qu'elle acquit à l'Université de Chicago, du folklore et des traditions ancestrales du peuple noir. Elle est une mime autant qu'une danseuse, et se fait comprendre aussi bien par l'intensité de son regard et la sensualité de sa grande bouche, que par la mobilité de ses longues jambes, de ses bras souples, de son ventre et de ses hanches. Chacun de ses muscles participe, souvent avec une surprenante audace, à l'expression des sentiments divers que ses rôles lui imposent. Et sa troupe entière a le même talent qu'elle pour savoir tout dire avec le corps.

Son premier récital fut un triomphe, et Paris six mois plus tard apprenant qu'elle revenait, attendait avec impatience son spectacle : elle l'avait retouché, et abîmé.

Mais deux ans, depuis lors, se sont écoulés, et l'on savait que c'était en Haïti qu'elle avait longuement élaboré le nouveau récital de danses qu'elle vient de présenter au théâtre des Champs-Élysées. C'était déjà aux Antilles, qu'étudiante pourvue d'une bourse, elle avait voyagé pour retrouver les rites et les instincts primitifs qui nourrirent son génie. Et l'on espérait que, retrempée à sa source, son inspiration lui suggérerait des sortilèges, valant ceux qui enchantèrent son premier public.

Sans doute est-il difficile pour elle de renouveler son art, que ses admirateurs veulent enfermer dans les limites étroites du folklore, et croirait-elle faillir à sa tâche si elle n'essayait pas chaque fois qu'elle revient ici, de présenter des numéros nouveaux. Mais, et c'est l'obstacle où se heurtent tous les créateurs, le public exige qu'ils restent pareils à eux-mêmes, et cependant qu'ils le surprennent par quelque invention imprévue. Or, il devient parfois impossible d'aller plus loin qu'on ne l'a fait, en suivant la même ligne. Il faut changer de parcours, sinon on aboutit au même point terminus. Quand Katherine Dunham reprend à ses programmes des numéros éprouvés par le succès, comme *Batucada*, ce manège galant entre des pêcheurs et une femme prise au lasso par une corde qui leur permet de la laisser s'éloigner, ou de la rapprocher d'eux selon le rythme voluptueux d'une chanson, le public qui retrouve là un plaisir déjà connu, s'épanouit d'aise. Si après cela on ne lui montrait rien de neuf, il se lasserait du déjà vu. Mais il proteste quand sous prétexte de rajeunissement à un quadrille brésilien dont il a apprécié naguère la grâce légère, on ajoute un cinquième personnage, fût-il Katherine Dunham elle-même. Il n'aime pas non plus qu'on lui présente le superbe *Shango*, le sacrifice du coq blanc à la Trinidad, dont la poésie sauvage et les transes religieuses l'avaient transporté il y a deux ans, affadi sous le titre de *Cumbia* en une danse de villageois colombiens : il ne faut pas tricher avec lui.

Il ne faut pas non plus vous mettre à philosopher, Katherine Dunham,

et alourdir la troisième partie de votre spectacle d'une prétentieuse peinture des étapes de la vie humaine, de la puberté à la mort. Ces « Rites de Passage » dont vous avouez qu'ils ne reproduisent pas à la lettre un cérémonial réel, sont d'un symbolisme bien obscur, et n'étaient les savants arrangements musicaux de Georges Auric, et les beaux corps bronzés échoués sur le plancher de la scène comme des étoiles de mer sur le sable, pas un instant de ces danses laborieusement concertées ne mériterait d'être retenu.

Mais l'on fait crédit encore à votre talent, pour ce tango nocturne d'un érotisme brutal, ce marchand ambulant des rues désertes de Bahia, ce shimmy de Floride dans l'éclairage bleu d'une réclame de Coca-Cola. Et l'on vous pardonne un cake-walk de music-hall, parce que ce mélange d'erreurs et de trouvailles est le fruit d'une perpétuelle recherche, et d'un travail qui se refuse à suivre les ornières de la facilité.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'INDE HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

par ALEXANDRA DAVID-NEEL

(Plon)

POURQUOI les intouchables défendent-ils comme la chair de leur chair une religion qui fait d'eux des êtres immondes? Pourquoi des Indiens « christianisés » menacent-ils de démolir une église si l'on y donne la communion en commençant par les fidèles de basses castes? Pourquoi Gandhi, adoré par les masses, était-il congénitalement incapable de concevoir les réformes qui soulageraient leurs terrestres misères? Célèbre par ses voyages au Thibet, française et adepte du bouddhisme, madame David-Neel n'éprouve aucune tendresse pour le brahmanisme où continue de croupir la plus grande partie des peuples que Nehru gouverne. Elle ne se fait pas la moindre illusion sur les réalités de la nouvelle République indépendante. Parmi les quelque 5 millions de saints professionnels qui habitent l'Inde elle en a connu et pratiqué plusieurs centaines, depuis les charlatans les plus abominables jusqu'aux quêteurs de Dieu les plus authentiques, en passant par les parasites, les excentriques, les illuminés, les martyrs d'eux-mêmes. La pseudo-mystique ne prendrait pas si elle n'opérait sur un terrain où règnent des mystiques multi-séculaires, où les actes les plus saugrenus peuvent acquérir la valeur d'une gymnastique salvatrice. Les premières observations de madame David-Neel remontent à plus de trente ans; les dernières à quelques mois, après la mort de Shri Aurobindo. Elles constituent un recueil d'expériences vécues, pratiquées par une femme qui a consacré toute sa vie à l'étude des phénomènes religieux de l'Asie.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 175.)

par THIERRY MAULNIER

REPRISES : DONOGOO

Les directeurs des théâtres parisiens ont montré cet automne une certaine prudence. A la date où j'écris, le bilan du début de la saison ne comporte guère de pièces nouvelles d'importance, si l'on excepte *Lorsque l'Enfant paraît*, d'André Roussin : mais monter en 1951 une pièce nouvelle d'André Roussin est une audace que les directeurs de théâtre les plus timides seraient prêts à tenter demain, si on leur en donnait l'occasion. On nous annonce, pour le mois de décembre, une véritable avalanche de générales : trois spectacles nouveaux chez Jean-Louis Barrault, dont une pièce de Jean Cocteau, une d'André Obey ; une nouvelle œuvre d'Anouilh ; une œuvre ancienne de Marcel Aymé qui n'avait pas encore vu la rampe ; une autre comédie d'André Roussin ; une « première pièce » signée du nom d'un jeune auteur au théâtre Hébertot, et une autre chez Hermantier ; une pièce de Marcel Achard, une adaptation de Shakespeare donnée par Jules Supervielle à la Comédie-Française ; sans parler des débuts du « Théâtre national populaire » de Jean Vilar à Suresnes, qui constituent un événement théâtral important, et de quelques autres nouveautés. En attendant, les deux premiers mois de l'année théâtrale ont été consacrés aux reprises.

Reprise des pièces qui n'avaient pas épuisé leur succès l'année dernière ; reprise des pièces qui avaient fait recette au cours des deux ou trois dernières saisons ; reprise des pièces qui avaient fait date entre les deux guerres. Les rééditions l'ont emporté de loin sur l'inédit. Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud ont commencé leur nouveau cycle de représentations à Marigny comme ils avaient terminé le précédent, avec *la Répétition*, avec *Malatesta*, avec *Partage de Midi*, avec *Œdipe* auquel ils ont joint leur *Amphitryon*. Reprise : *le Veau gras* de Bernard Zimmer à la salle Luxembourg ; reprise : *Donogoo* de Jules Romains. Reprises : *Je vivrai un grand Amour*, puis *Rome n'est plus dans Rome* au théâtre Hébertot. Reprise : *Lucienne et le Boucher* de Marcel Aymé. Reprise : *Félix* de M. Henri Bernstein. Reprise : *A chacun selon sa Faim* de Jean Mogin au théâtre de l'Humour. Reprise : *Bobosse* à la Micho-

dière. Reprises : *la Maison de Bernarda* de Lorca et *Escorial* de Ghelderode à l'Œuvre. Reprise : *la Dame de chez Maxim* à Sarah-Bernhardt. Deux jeunes compagnies ont atteint le succès commercial : les comédiens de madame Christine Tzingos avec *Androclès et le Lion* de Bernard Shaw, et le Grenier de Toulouse avec *la Mégère apprivoisée*, mais ce ne sont pas précisément là des œuvres nouvelles. Si l'on ajoute que quelques-unes des salles les plus importantes restent occupées par les pièces qu'on y jouait l'an dernier, l'Atelier par *Colombe*, Antoine par *le Diable et le Bon Dieu*, Montparnasse par *le Complexe de Philémon*, le lecteur admettra que ces mois d'octobre et de novembre n'auront pas été ceux des révélations.

***

Parmi les reprises, celle du *Donogoo* de M. Jules Romains a fait figure d'événement, non seulement par l'ampleur et le luxe des moyens mis en œuvre par la Comédie-Française, mais encore parce que la pièce, montée il y a une vingtaine d'années par Louis Jouvet au théâtre Pigalle, n'avait pas laissé le souvenir d'un grand succès. Il s'agissait donc de savoir si, pour les changements de décor multiples et rapides nécessités par une pièce en vingt-trois tableaux, la technique traditionnelle des machinistes de théâtre, telle qu'elle est toujours pratiquée rue de Richelieu, pouvait rivaliser avec la machinerie compliquée, coûteuse et somme toute peu maniable du théâtre Pigalle. Il s'agissait de savoir si un metteur en scène de la rue de Richelieu, disposant à la vérité des magnifiques ressources d'une troupe où beaucoup de gens ont du talent, et où tout le monde a du métier, allait réussir là où le grand sorcier récemment disparu avait échoué. Il s'agissait enfin de savoir ce que vingt années écoulées avaient ajouté ou retranché à la vertu comique d'une des œuvres théâtrales les plus importantes de Jules Romains. J'ai dit tout à l'heure que la politique des « reprises », pratiquée depuis deux mois par les directeurs de théâtres, était une politique de prudence. Cette remarque ne saurait s'appliquer à tous les cas. Elle ne s'applique pas à la reprise de *Donogoo* qui, en raison de l'accueil médiocre fait à la pièce lors de la « création », de ce qu'il y a de téméraire à affronter le risque d'une comparaison non seulement avec les réussites de Jouvet, mais même avec ses échecs, en raison, enfin, du chiffre certainement considérable des dépenses engagées dans une entreprise hasardeuse, constituait un coup d'audace.

La fortune a souri aux audacieux. M. Pierre-Aimé Touchard doit être satisfait. Avec *le Dindon*, avec *le Bourgeois gentilhomme*, avec *Donogoo*, la maison dont il a pris en mains la fortune vient de jouer une série de coups heureux. Tout invite à penser que le succès de *Donogoo* à la Comédie-Française va être, ou peu s'en faut, à la mesure de l'effort accompli : plus grand, tout au moins, que lors des premières représentations au théâtre Pigalle.

Non que la pièce m'ait tout à fait convaincu. Je persiste à croire que M. Jules Romains est plus romancier que dramaturge, et cela en dépit des brillantes qualités qu'il déploie au théâtre. *Knock* même, si amusants que soient les tableaux qui s'y succèdent, et qui tiennent plus du sketch que de la scène de comédie, pourrait bien n'être pas une pièce de théâtre au sens plein du terme : le comique y reste un comique de surface, il ne met pas le fond des cœurs à nu, il ne chemine pas vers les profondeurs, il ne nous introduit pas en pleine épaisseur d'humanité comme le font *les Hommes de bonne Volonté* dans tant de leurs parties. M. Jules Romains au théâtre est plutôt un caricaturiste des travers sociaux et un humoriste satirique : ce n'est pas absolument sans raison que les commentateurs de son œuvre théâtrale écrivent si souvent à son propos le mot de « canular » ou ceux d' « esprit normalien ». J'aurais personnellement mauvaise grâce à faire le difficile devant l'esprit normalien ; mais cet esprit est par nature défensif plutôt qu'offensif, il garde à l'égard de la réalité ses distances, il est essentiellement *ironie*.

Donc, *Donogoo* est une pochade satirique, qui pourrait bien n'avoir été découpée en plus de vingt tableaux que parce qu'elle fut écrite pour le théâtre Pigalle, alors tout fier de son extraordinaire machinerie et désireux de lui trouver un emploi. L'action parcourt les lieux les plus divers, elle conduit le spectateur sinon dans quatre parties du monde sur cinq, du moins d'Europe en Amérique du Sud : elle nous permet de visiter tour à tour les canaux du vin blanc de la Villette, le cabinet d'un Knock de la psychologie scientifique, la rue Daubenton, proche de la mosquée, la bibliothèque d'un vieux géographe lunaire, les bureaux des hommes d'affaires, les petits cafés parisiens et les établissements du Bois, et les savanes — à moins que ce ne soient les jungles — du Brésil intérieur. Elle nous montre même les diverses étapes de la construction d'une ville-champignon en Amérique du Sud, le quai d'une gare au départ d'un train, un bateau qui avance majestueusement devant les rochers de la baie de Rio. Prodigieux déploiement de décors. Pièce à « grand spectacle » comme *le Soulier de Satin*. « Comme il fallait rendre ce spectacle plus agréable à des enfants, dit à peu près Racine que je cite de mémoire, en jetant quelque variété dans la décoration... » (il s'agit d'*Esther*, où Racine avait renoncé au principe du décor unique). A cet égard, une pièce comme *Donogoo* doit être très agréable à l'enfant qui est en chaque homme.

Il s'agit d'un tour du monde, d'un tour du monde des affaires. On sait que Jules Romains nous conte, dans *Donogoo*, l'histoire d'une ville imaginaire, née de l'erreur d'un géographe distrait, qui se trouve, par le jeu de la mécanique des affaires, devenir une ville véritable. Donogoo n'existe pas, et pour s'être laissé mystifier à son sujet par quelque plaisantin, M. Le Trouhadec, géographe, est en passe de manquer son entrée à l'Institut. Survient un certain Lamendin, qui sur les conseils d'un curieux médecin psychométrique, se voue au salut de M. Le Trou-

hadec pour oublier ses propres ennuis, ou son propre ennui. Donogoo n'existe pas! qu'à cela ne tienne! On fera en sorte que Donogoo existe. Il suffit d'entrer en contact avec quelques requins de finance, de réunir des capitaux, de lancer vers un certain point géographique les prospecteurs et les pionniers. Que font ceux qui, au terme d'un long voyage constatent que la ville qu'ils espéraient n'existe pas? Ils construisent des cabanes, car il faut bien qu'ils s'abritent. D'autres aventuriers les rejoignent. Le campement devient village. Le village devient ville. La confiance et l'espoir ont fait naître leur objet. L'erreur scientifique, nous dit à peu près Jules Romains dans la scène finale, où il cherche à tirer la moralité de sa pièce (il aurait pu dire aussi, en l'espèce, l'entreprise capitaliste), c'est une escroquerie qui a réussi. Après tout, que reproche-t-on à un escroc? Non de réunir des capitaux autour du néant : car toute entreprise nouvelle est néant à son origine, et celui qui la monte cherche précisément des capitaux pour lui permettre d'exister. L'escroquerie ne commence qu'au moment où celui qui a rassemblé le capital se trouve dans l'impossibilité de rembourser les actionnaires, ou de leur payer les dividendes promis. Lamendin et son banquier ne sont pas des escrocs parce qu'ils ont obtenu de commanditaires crédules quinze cents millions pour équiper un Donogoo imaginaire. Ils seraient des escrocs s'ils n'avaient pas su faire en sorte que ce Donogoo imaginaire devînt un vrai Donogoo. Après tout, il existe, hors de la comédie satirique, dans le monde où nous vivons, des sociétés de capitaux qui ne sont que des sociétés de prospection. Elles ne vendent que de l'espoir. Il arrive que l'espoir soit justifié par les résultats. C'est une affaire de chance.

L'œuvre de Jules Romains a donc fait, à la Comédie-Française, l'objet d'un extraordinaire déploiement de faste scénique. George Wakhevitch a peint les vingt-trois décors — tâche presque démesurée, — avec beaucoup d'invention et de goût. M. Jean Meyer a réglé les mouvements et manié une cohorte imposante de figurants avec beaucoup de science et il a su emporter une pièce un peu lente dans un rythme qui lui donne l'allégresse indispensable : c'est un fort beau travail. Les machinistes de la Comédie-Française jouent dans cette partie difficile un rôle peut-être décisif : s'ils n'étaient pas de véritables virtuoses de leur métier, il serait peut-être impossible d'imposer au public l'épreuve de vingt-deux interruptions dans l'action. Mais chacune de ces interruptions donne lieu à une substitution de décors si silencieuse et si rapide, à un tel numéro de prestidigitation que le plaisir du spectateur en est accru. Enfin, *Donogoo* est dans l'ensemble fort bien joué par une nombreuse équipe de comédiens hommes (il n'y a pas de rôles féminins dans *Donogoo*). M. Jean Meyer est un Lamendin qui a de l'entrain et de la désinvolture ; il me semble pourtant que son personnage n'a pas excité sa verve sarcastique autant que dans *le Dindon* par exemple, ou dans *les Caves du Vatican*. M. Julien Bertheau, le teint brun et l'œil malin, évite avec prestesse les pièges réunis sur la route d'un Marseillais de répertoire. M. Louis Sei-

gner est le banquier de l'affaire. Il la fait prospérer, et c'est justice. Ceux qui n'ont pas eu personnellement de rapports avec les vendeurs de vent, et peut-être même ceux qui ont eu des rapports avec eux, les verront désormais avec l'apparence confortable, l'accent de décision, les gestes calculés au millimètre pour le service de la mauvaise cause, de M. Louis Seigner, et ce ton légèrement protecteur qu'il convient de prendre à l'égard de ceux dont on fait les poches. Reste Le Trouhadec, l'inventeur involontaire de Donogoo-Tonka, le vieux géographe. La face rose, le cheveu blanc, les mines pudiques et confuses de monsieur respectable dont on outrage la vertu en le mettant devant son erreur, une étonnante mimique des mains, la voix haut perchée, M. Jean Debucourt nous donne de Le Trouhadec une image inoubliable.

***

Cette chronique doit être donnée à la composition à l'instant même où s'achève le « petit festival de Suresnes », c'est-à-dire la première manifestation de l'effort entrepris par Jean Vilar pour faire du théâtre autre chose qu'un art de privilégiés ou de demi-privilégiés. Il y aurait beaucoup à dire sur ce « week end » du Théâtre national populaire à Suresnes. Sur le principe, qui est excellent, indiscutable. Sur l'organisation, très audacieuse, très ambitieuse, un peu trop peut-être. Sur la sévérité, l'austérité un peu rigide d'une manifestation qui, pour atteindre tout à fait son but — gagner au théâtre un nouveau public — gagnerait peut-être à être un peu moins intimidante. Sur l'éclatante beauté des costumes de Léon Gischia et le pittoresque coloré de ceux de Pignon. Sur la difficulté qu'il y a à éviter tout gauchissement politique dans des spectacles qui ont besoin de l'appui des municipalités de la banlieue industrielle et des grands syndicats. Sur le grand style de la mise en scène de Jean Vilar et quelques faiblesses d'interprétation. Sur l'éblouissante démonstration qu'a faite Gérard Philipe, dans *le Cid*, et aussi dans *la Mère Courage* de Bertold Brecht, d'un talent qui fait éclater tous les cadres. Je n'ai pas le temps.

THIERRY MAULNIER

N.D.L.R. — Le Profanateur, *de notre collaborateur Thierry Maulnier, créé au festival d'art dramatique d'Avignon en juillet* 1950, *sera joué à Paris à partir du* 5 *décembre au théâtre du Vieux-Colombier.*

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

AU GRAND COMPTOIR DES STYLES

Comme bien des lecteurs sans doute il m'arrive, le soir, d'entasser sur ma table de chevet des livres d'auteurs très divers. Je m'amuse alors à picorer une page ici, un chapitre là, pour sentir plus vivement la variété des caractères et des styles. C'est un plaisant exercice qui permet de sentir les singularités de chacun. Pour la seconde fois Marcel Arland facilite ce jeu. Il a déjà publié une bonne *Anthologie de la Poésie française*. Il nous offre maintenant *la Prose française* (Stock), livre remarquable, qui — le sous-titre nous en avertit — est à la fois *anthologie* et *histoire et critique d'un art*.

Le caractère de ces deux anthologies est profondément différent. La plupart des poèmes sont courts ; il n'est pas nécessaire de les mutiler pour les placer dans un florilège et le plaisir qu'ils nous donnent alors reste complet. La prose, elle, est rarement traitée dans des dimensions de chevalet ; il faut, pour en offrir un choix, arracher successivement des pages à des romans ou des essais. Une anthologie de prose est un musée de *disjecta membra*. Quand vous « picorez » vous-même dans des livres divers vous pouvez prolonger votre plaisir à votre gré. Lorsque vous vous confiez à un anthologiste, vos émotions sont mesurées ou interrompues par autrui. « *Ici Radio-Anthologie, vous venez d'entendre Agrippa d'Aubigné. Nous vous mettons maintenant en communication avec la station Malherbe.* » Vous commenciez précisément à tenir à Agrippa d'Aubigné, vous désiriez passionnément connaître la fin de son texte et vous souffrez du procédé.

Voilà les limites que le genre fixe d'avance au plaisir très réel, très rare que peut vous valoir une anthologie de prose ; elle laisse toujours un peu insatisfait. Il est vrai qu'elle offre des compensations : bien composée elle guide utilement nos lectures à venir. C'est un panorama et une invitation au voyage.

L'anthologie d'Arland (ce n'est encore qu'un premier tome : des

origines au XVIIIe siècle) atteste, par le choix fait, de rares connaissances littéraires et les notices qui précèdent chacun des échantillons nous rappellent que la machine est montée par un de nos meilleurs critiques et l'un de ceux qui connaît le mieux l'histoire de nos lettres.

Quand on en est encore aux écrivains du haut moyen âge, Maurice de Sully ici ouvrant la marche, reconnaissons pourtant qu'on ne peut participer d'emblée aux louanges qu'Arland leur donne. Le français du XIIe siècle est hérissé de *si* explétifs tellement nombreux qu'ils deviennent exaspérants ; les phrases sont rocailleuses ; beaucoup de mots devenus inintelligibles nous obligent de recourir fréquemment aux notes. Il faut donc faire un effort pour saisir les vertus réelles de ces proses archaïques. Pourtant Marcel Arland a tout mis en œuvre pour nous faciliter la tâche. Prenez son extrait de Villehardouin, cet auteur vous paraîtra sinon facile du moins intelligible. Mais ouvrez l'édition Buchon du même écrivain et vous lirez (phrase choisie au hasard) : « *Or vous lairons de chiaus ester, si vous dirons de chiaus ki séoient devant Constantinoble, ki moult bien fisent atourner lor engiens et lors perieres et lor mangouniaus jeter et drechier par les nés et par les huissiers* ». Donc les textes qui chez Arland nous embarrassent sont déjà pourtant, en réalité, *traduits*. Ajoutez que l'on sait peu de choses de la prononciation au XIIe siècle et convenez qu'on peut s'étonner d'abord quand on lit, sous la plume d'Arland : « *La concision de Villehardouin, sa fermeté, et jusque dans la brusquerie de son allure, certaine élégance un peu sèche nous rappellent plus d'une fois les Commentaires.* » Remarquez que finalement on découvre qu'Arland n'a pas tort, mais ce *finalement* représente une grande journée consacrée à se familiariser avec le Buchon, au cours de laquelle on a peut-être gâté son propre jugement en s'enivrant de l'orgueilleux plaisir des conquêtes linguistiques. Quels que soient les éloges qu'Arland prodigue à ces difficiles prosateurs du XIIe et du XIIIe siècles, nous découvrons du reste qu'il les accompagne lui aussi de quelques restrictions mentales car, après avoir loué la langue de quinze autres écrivains ses prédécesseurs, il écrit à propos d'Alain Chartier — lequel vécut dans la première moitié du XVe siècle — « *Notre prose* (à cette époque et depuis Villehardouin) *reste prolixe, sans vigueur, ni ferme ordonnance, et généralement sans souci d'harmonie, de nombre, ni de parfaite propriété... C'est le mérite d'Alain Chartier de lui avoir imposé une discipline.* »

C'est avec Commynes (1445-1511) que nous nous sentons pour la première fois de plain-pied. Avec lui, dit Arland, « *notre langue parvient à son esprit et presque à sa forme modernes* ». Pourtant quel trajet il lui reste encore à parcourir ! La Renaissance sera l'occasion d'un prodigieux malaxage, d'un merveilleux *enrichissement*. Le travail de mise au point est poursuivi en pleine conscience de la nécessité de l'œuvre à accomplir, et parfois dans une sorte d'ivresse. Rabelais organise la haute noce, parfois presque démentielle, avec les mots. D'autres poursuivent l'entreprise avec moins de génie et plus de méthode. Étienne Pasquier monte de

vastes rafles dans les jargons de métiers. Du Bellay invite « *au pillage des latins et des grecs* ». Et Montaigne constate que, depuis qu'il écrit, le français s'est transformé *de moitié*. Il se demande si la langue qu'il emploie (vers 1580) « *sera encore en usage d'ici cinquante ans* ».

La question n'était pas vaine, mais au début du XVIIe, on devait assister à une transformation d'une nature nouvelle. Malherbe en effet organise l'*élagage* et met de l'ordre dans la maison. Un linguiste d'aujourd'hui, après avoir étudié ces mouvements de sens contraire mais qui ont tous deux changé le français, pourra dire que le langage a moins évolué de Pascal à nos jours que pendant la vie de Corneille. On entre après 1640 dans une période de sérénité : en 1671 le Père Bouhours parle avec orgueil de *la perfection* où notre langue est enfin parvenue. Conclusion : il ne faut plus rien changer.

Les réflexions qu'on peut faire sur la formation et l'évolution de notre langue — sur ses triomphes aussi, qu'attestent tantôt la décision d'un Florentin du XIIIe siècle, Brunetto Latini, choisissant d'écrire en français parce que notre langue est « *plus délectable à lire et à entendre que nulle autre* », tantôt la résolution des dames d'Anhalt formant en 1617 une sorte d'académie française ont déterminé Marcel Arland à considérer le français comme « *un organisme, un être, une personne* ». Il va très loin en ce sens et l'on croirait à le lire que notre langue est une femme légère qui a des liaisons successives avec tous nos écrivains, retrouve sa jeunesse après chaque nouvel amour et se soucie peu, Antinéa littéraire, de voir s'accumuler les tombes de ses amants sur sa voie triomphale.

Pourtant cette conception de la vie autonome du langage à laquelle Arland s'attache, les textes même qu'il nous propose tendent souvent à nous en éloigner. Un poème, formant un tout et dérivant le plus souvent d'un fond de rêves, ne conduit pas nécessairement à songer aussi à la vie de celui qui l'a écrit [1]. Mais la prose ne se détache jamais de celui qui en use. Il est vrai, d'autre part, que *vocabulaire* et *syntaxe* peuvent s'étudier comme une entité indépendante, un fleuve qui roule. Mais en lisant une anthologie nous nous intéressons beaucoup moins à cette entité qu'au *style*, lequel ne doit presque rien à la coutume, presque tout à la personne. C'est vers le nonchalant scepticisme de Montaigne que nous rejette la lecture des *Essais ;* à l'hôte rageur du château de Bussy-Rabutin que nous fait songer *l'Histoire amoureuse des Gaules*. On ne répétera jamais assez que le style c'est l'homme ; et ce qu'on trouve finalement au grand comptoir des styles c'est une galerie de portraits.

« *Devant chacun des prosateurs que j'abordais*, écrit Arland dans sa préface, *je m'efforçais de trouver quel était son apport, quelle marque il imprimait à cette prose dont il avait reçu l'héritage et la responsabilité.* »

1. Les *Chimères*, par exemple, forment un monde clos qui ne mène pas *nécessairement* à Nerval.

Sans méconnaître l'influence qu'ont pu exercer parfois certains grands écrivains, je serais plutôt porté à croire que le plus souvent ils ont usé sans l'altérer de la langue de leur époque, leur griffe personnelle se marquant dans le style qui reflétait leur caractère et était vraiment leur respiration littéraire. Or les grands styles ne tombent pas dans le domaine public. On ne fait pas du Saint-Simon — ni du Pascal.

Cette distinction du style et du langage incite à ne souscrire qu'avec réserve à la thèse d'Arland. Ceux qui ont transformé notre langue ce sont moins les auteurs célèbres que la masse des usagers depuis les gens de cour jusqu'aux arsouilles. Quant aux grammairiens ou rhétoriciens leur cas est complexe. S'ils travaillent dans le même sens que la société où ils vivent, tel Vaugelas, ils ont une action. Mais lisez la grande diatribe d'Estienne Pasquier. C'est *roine*, d'après lui, qu'il faut dire et non pas *reine ;* mais le public n'était pas de son avis et c'est *reine* qui finalement a triomphé. Henri Estienne a mené une brillante campagne contre les italianismes, mais Ferdinand Brunot dans son histoire de la langue française nous apprend qu'elle resta vaine, car elle allait *contre la mode et les besoins*.

La grande utilité de l'excellente anthologie d'Arland, c'est donc moins de nous montrer l'influence de tel écrivain que de nous faire connaître certains auteurs oubliés ou négligés. Presque tout le monde fera, en lisant ce livre, d'agréables découvertes. Et puis cette *revue* des bons auteurs, si heureusement facilitée par des commentaires excellents, nous rend sensible l'extrême variété des esprits tout en nous incitant à rêver aussi aux affinités qui les lient. Arland trouve quelque ressemblance entre Noël du Fail et Marcel Aymé. On aperçoit des traits communs à Bonaventure des Périers et Giraudoux. Comment ne pas penser à Voltaire, à France en lisant Saint-Evremont? La méthode de dégustation touristique qu'emploie du Bellay dans une ville étrangère, n'est-ce pas avec plus de pompe celle de Larbaud? Le goût de jouer avec le style et d'en tirer des effets, cet *art* que nous découvrons chez La Rochefoucauld ou La Bruyère, ne sera-ce pas celui de Morand... et de Valéry ? Voici le compartiment des sceptiques que préside Montaigne et le club des violents qui rassemble des hommes aussi divers que d'Aubigné, Retz, Pascal et Saint-Simon. Des traits de caractère communs déterminent, en dépit des différences d'époque, des mouvements de style semblables. Qu'ils soient laïcs ou sacrés tous les orateurs peuvent se tourner vers Bossuet. Orgues splendides, bouleversante éloquence, mais chez ce patron des orateurs l'art se compose et doucement s'oriente vers la convention. Ainsi nous pouvons passer avec lui à la famille des « littéraires », le mot étant pris dans le sens d'amateurs d'artifices [1]. Littéraires Vaugelas, le premier Balzac et les précieux, bien entendu, mais littéraires aussi Bonaventure des Périers déjà nommé, et ce qui paraîtra plus surprenant

1. L'adjectif abritant à volonté des intentions bien diverses.

— et qu'Arland a très bien vu — les auteurs de la Satire Ménippée.

Ces grandes ressemblances qui rapprochent des hommes séparés par des siècles sont plus frappantes que les modifications apportées par chacun d'eux au comportement de la Prose. Ces ressemblances et aussi la force avec laquelle la personne, le caractère tendent à se manifester au travers des écrits. Oui, en lisant tous ces fragments d'œuvres ensevelies, on songe à ce chapitre de l'*Odyssée* où l'on voit Ulysse aux Enfers égorger des victimes pour attirer les morts. Ils accourent tous avides de boire le sang et plus encore de raconter leur histoire. L'anthologiste lui aussi fait revivre les morts — avec lui l'encre remplace le sang — mais ne les laissât-il parler que l'espace d'une page, c'est leurs haines, leurs nostalgies, leurs amours qu'ils brûlent de nous confier. Et c'est dans leur style que passe cette confidence. Le vocabulaire et la syntaxe dont ils usent il faut presque faire effort pour les remarquer, tant on est fasciné par la violence de ces passions soudain tirées du néant.

— Dans *Cent Ans de Jargon* (Haumont) Yves Gandon s'en prend avec esprit au style artiste des Goncourt. Il est malaisé de soutenir en effet que les Goncourt aient réussi à se forger, comme ils se le proposaient, un beau *style mâle*. Le négligé de leurs phrases est plutôt froufroutant et parfois conviendrait mieux à des chroniqueurs de modes qu'à des admirateurs de Tacite. Mais dans la revision rapide qu'il fait de l'histoire de notre langue Yves Gandon me semble parfois se contredire. Si l'on condamne Malherbe parce qu'il a « *porté la hache dans les foisonnantes forêts du langage* », on se place mal pour célébrer le caractère abstrait de notre langue et « *l'admirable instrument de précision qui servit à La Bruyère et madame de La Fayette* ».

Gandon a bien raison de lutter contre l'abus du style canaille et de critiquer l'octroi de grands prix littéraires à des ouvrages mal écrits mais je ne suis pas sûr que les frères Goncourt soient, comme il le pense, responsables de la dégradation actuelle de notre langue. Des causes plus profondes, peuvent être invoquées. Brunot et Bruneau en 1933, trouvaient que langue et style se défendaient encore assez bien, mais ils recensaient des menaces d'un ordre nouveau : fusion des classes, triomphe des jargons sportifs, cacographie de certains journaux, néologismes absurdes, style-éclair, goût de l'argot.

Aux yeux de René Georgin *(Pour un meilleur Français.* André Bonne) la crise ne remonte ni à 1860, ni à 1933 mais à 1914, et la radio aidant, elle est devenue profonde... « *Une langue n'est plus tout à fait saine*, écrit Georgin, *quand le français moyen dit* PAREIL QUE *et* UN *espèce d'homme* ». Tout le monde lui donnera raison et il faut bien admettre aussi que, contrairement à ce qu'avait observé Thérive en 1923 *(Le français langue morte)* c'est le français parlé qui a envahi le français écrit.

Beaucoup de romans sont écrits du point de vue d'un personnage, ils deviennent des monologues intérieurs qui ne s'avouent pas, ce qui autorise toutes les libertés. Bien des écrivains aujourd'hui ne prendraient

d'ailleurs même pas la peine d'invoquer cette excuse. Ils souhaitent la mort de la *littérature*, et écrivent n'importe quoi. Fléchissant sous tant d'attaques, les puristes eux-mêmes hésitent. Une faute universellement répandue cesse d'être une faute. Il y a pourtant des innovations contre lesquelles on devrait lutter. Mais lesquelles? et que doit-on céder à l'usage? C'est ce que beaucoup de lecteurs se demandent avec inquiétude. On abandonne l'imparfait du subjonctif. Soit : il est parfois trop lourd, mais parfois aussi nécessaire. Où tracer entre les transformations et néologismes tolérables et les autres la ligne de démarcation? L'Académie n'aurait-elle pas en l'espèce un rôle utile à jouer? Ferdinand Brunot y avait déjà pensé jadis et souhaitait qu'elle fît paraître des bulletins fréquents où elle publierait ses décisions. La proposition était excellente ; sous la Coupole la roue du dictionnaire tourne trop lentement ; il faudrait un second instrument de travail plus rapide, plus léger.

— Léon-Paul Fargue aimait à jongler avec les syllabes « *Gastibibine, l'homme à la caribelza, chansi taintait* ». M. Jean Tardieu, dans *Un Mot pour un autre* (Gallimard), fait valser les mots. Parmi les essais humoristiques qu'il propose j'ai surtout apprécié la petite comédie jadis jouée chez Agnès Capri qui rassemble madame de Perleminouze, son mari et la maîtresse de celui-ci. « *Hélas, chère*, explique madame de Perleminouze questionnée sur sa famille, *mes trois jeunes tourteaux ont eu la citronnade, l'un après l'autre. Pendant tout le début du corsaire, je n'ai fait que nicher des moulins, courir chez le ludion ou chez le tabouret. J'ai passé des nuits à surveiller leur carbure, etc.* » Inutile de prolonger la citation, on devine la nature de ce jeu. Il paraît facile, et peut être subtil. Deteuf et son équipe en avaient tiré jadis, dans un dictionnaire fantasque, d'amusants effets. Jean Tardieu y fait preuve d'esprit et certaines de ses répliques sont d'un comique irrésistible. On ne peut certes s'engager ni loin, ni longtemps dans cette direction. Mais il ne s'agit précisément ici que d'une pochade — très divertissante.

POSTHUME

« *Les désirs, pensais-je, sont le propre de l'homme ; il m'était rassurant de ne pas admettre que la femme pût en éprouver de semblables ; ou seulement les femmes de mauvaise vie* ». On s'arrête à cette phrase dans *Et nunc manet in te (Ides et Calendes)*, un écrit posthume d'André Gide où il conte la singulière et douloureuse histoire de son mariage. A l'époque où il définissait ainsi la géographie des désirs, Gide venait de se marier. Ne possédât-on de lui que cette seule phrase, on devinerait qu'il avait probablement peu fréquenté les femmes de mauvaise vie, et certainement pas les autres. Mais il nous a suffisamment renseignés là-dessus pour que nous ne marquions pas de surprise. Ce sentiment-là ce fut madame Gide qui l'éprouva lorsque, pendant son voyage de noces, elle vit avec quelle obstination son mari faisait monter de jeunes garçons dans sa chambre pour les photographier. Elle passa à l'inquiétude quand, dans un train,

en Afrique, Gide caressa « *la duveteuse chair ambrée* » de trois écoliers. « *Tu avais l'air d'un fou ou d'un assassin* », lui dit-elle le soir tristement.

Elle travailla alors à se détacher de lui, elle se transforma en servante, non de l'homme, mais de la maison, puis en végétal, en minéral. En lisant *la Porte étroite*, certains ont pensé que le comportement de Jérôme n'était pas étranger à la mort d'Alissa. Ce n'était pas tout à fait sans raison. Par horreur des inclinations de son mari Madeleine se retrancha du monde ; vivante elle quitta la vie. Elle ne lisait même plus les livres de Gide. Il en souffrait. Et elle lisait ceux de Claudel. Il en souffrait plus encore. Il nous dit qu'il aima profondément sa femme. On doit le croire. Il ne s'était préparé à l'aimer qu'en esprit — et sans doute Madeleine s'en fût-elle accommodée, mais elle ne put souffrir qu'il fît ailleurs de sa chair un usage doublement coupable. Pourtant, revenu dans son bureau, c'est à elle qu'il pensait. « *Jusqu'aux* Faux-Monnayeurs, *j'ai tout écrit* pour la convaincre. » Ses livres auraient été *un long plaidoyer* à l'usage de sa femme. Est-ce si sûr ? — *Et l'Immoraliste ?*

Un jour madame Gide brûla toutes les lettres d'amour que lui avait envoyées son mari. Ce fut pour lui la plus cruelle de toutes les douleurs. La preuve d'une grande passion disparaissait. *Et son œuvre était découronnée.* Car ces lettres il comptait les PUBLIER. Il était doublement frustré. Qui souffrait le plus en lui ? L'homme ? L'écrivain ? Il n'aurait pu le dire. Son journal, ses lettres, tous ses écrits c'était sa scène à lui. Gide se débattant entre les êtres et son journal, c'est un auteur-acteur déchiré entre la scène et la vie et ne sachant plus quand il est sincère et quand il joue.

Ce n'est pas impunément qu'on offre ses sentiments, ses actes à son éditeur. On finit par avoir le public tout entier dans son lit. L'auto-analyse, la confession perpétuelle c'est parfois l'antichambre de l'imposture et de la comédie. Il est vrai que le comédien ici est un penseur puissant, un grand écrivain et capable d'énormes sincérités. Souvent il nous révolte ; parfois il nous apitoie. Son esprit et son corps n'avaient pas les mêmes intérêts. Il en souffrait — et se déchirait en s'interrogeant. Il se cherchait, se cherchait en se niant, disparaissait dans cette recherche et finissait par diriger à lui seul un bal de squelettes. Il croyait que rien d'humain ne lui était étranger : Green dit qu'il connaissait toutes les réponses à toutes les questions. Peut-être, mais il semble qu'il restait pantois devant quelques-unes pourtant élémentaires. Et parfois — pendant une minute — il faisait penser à un enfant très ignorant du monde et qui peine à jouer les grands.

— Ce n'est pas à cet enfant-là que nous invite à songer *L'Envers du Journal de Gide* (Le Nouveau Portique). L'auteur, François Derais, est ce jeune Victor qui faisait enrager Gide lorsqu'il vivait à Tunis, chez des amis, avant l'arrivée des Allemands. La haine que dans le dernier tome de son journal l'écrivain manifestait à l'égard de ce gamin parais-

sait étrange. Le gamin, devenu presque majeur, a pris la plume à son tour. Gide, nous dit-il, avait tenté d'user de moi, comme il avait fait quelques jours plus tôt du fils du jardinier. Le septuagénaire n'était pas fidèle aux personnes mais faisait continûment confiance à ses appétits. Et bravait les tribunaux.

Tout cela est sordide. Certains critiques condamnent Derais : il aurait dû garder le silence. Mais Gide ne le gardait guère, lui. Quelle figure l'auteur de l'*Immoraliste* fera-t-il devant la postérité? Un numéro spécial de la N.R.F. va s'efforcer de nous le dire. Mais cela n'engagera pas les Français du prochain siècle. Les mérites éminents de l'essayiste il semble qu'on ne doive pas les contester. Le romancier? Ici, doute. Le journal intimiste libérateur des Corydons honteux? De ce côté-là, pour Gide, il est possible que cela tourne très mal. A moins qu'on finisse au contraire par ne plus s'intéresser qu'à sa biographie. Il serait alors de ces auteurs qu'on ne lit plus mais dont le destin fascine. *Mémoires d'outre-tombe* en moins, le Chateaubriand de la sodomie. Et l'on parlerait de Mohammed ou de Victor comme de Pauline ou de Nathalie.

LE POIDS DES SILENCIEUX

A la fin du dernier siècle, au début de celui-ci, certains érudits portaient l'étude des sources aux limites de la folie. Une plaquette parut un jour dont s'amusait Henry Bidou qui traitait de l'influence exercée sur Molière par le théâtre chinois. Il y a très peu de temps encore un professeur célèbre dans son village parisien se refusait à admettre que Chateaubriand eût pu goûter sans y avoir été incité par ses lectures le ciel, le crépuscule ou l'amour. C'était à Carver, à Bartram, à Charlevoix qu'il devait de n'avoir été ni aveugle, ni impuissant, ni sourd.

Si les érudits en quête de sources croient plus volontiers à l'influence de l'imprimé qu'à celle de la nature, ils se préoccupent par contre rarement de l'action exercée par certains hommes restés obscurs. Quelques grands écrivains pourtant ont su à quoi s'en tenir sur leur rôle. « *Gœthe*, écrit Amiel, *n'a-t-il pas fait la remarque générale qu'auprès de tous les hommes célèbres on trouve des individus non arrivés à la célébrité et que les premiers tenaient pourtant pour leurs égaux ou leurs supérieurs? Descartes, je crois, a dit la même chose... Le livre d'or ne contient qu'une partie des génies réels ; il ne nomme que ceux qui ont fait volontairement l'effraction de la gloire.* » Ce problème auquel il faudrait joindre celui des préfigurations familiales du génie (une vieille tante oubliée, offrant parfois, sous sa perruque, presque tous les traits spirituels d'un neveu qui sera illustre) a attiré l'attention d'Henri Mondor. Mais, homme de science, il a tenu à le traiter dans un cadre précis sur un champ familier. Il est bien curieux le cas de cet *Eugène Lefébure* (Gallimard) dont Mallarmé dit un jour à Aubanel : « *Il a été mon initiateur.* » Cet homme d'un esprit original et puissant traîna distraitement dans l'administration des postes

jusqu'au jour où il se découvrit le génie de l'égyptologie — qui devait le conduire à la direction de la Mission archéologique française au Caire.

Passionné de poésie, de science, de métaphysique, précurseur de la psychanalyse, Lefébure exerça une influence profonde sur l'esprit et l'œuvre de Mallarmé. On trouve dans ses lettres au poète d'*Igitur* maintes réflexions qui ont sans doute suggéré des vers célèbres. La profonde amitié qui unissait les deux hommes fut, après dix ans d'intimité, brisée par l'intransigeance de madame Mallarmé. Celle-ci décida soudain de ne plus supporter la vie irrégulière d'Eugène « *attentatoire au statut bourgeois* ». Eugène avait depuis longtemps une liaison. Il la cachait. Puis tout à coup il l'« afficha ». Madame Mallarmé réagit en lionne de vertu et refusa de recevoir le couple. Mallarmé, par désir de vivre en paix, s'inclina et se retira dans son cabinet pour écrire, oublieux des sacrements et de son épouse. « *Ces nymphes, je les veux perpétuer.* » Ce serait le moment de citer une phrase de Mallarmé écrivant quelques années plus tôt à Lefébure : « *On peut avoir un tempérament humain très distinct du tempérament littéraire.* » Mais contentons-nous de signaler le rare intérêt de la longue lettre d'où cette proposition est extraite. Elle date de 1867. Mallarmé (il a vingt-cinq ans) explique à son ami sa méthode de travail et précise ses sources d'inspiration. On sent très bien que le poète retrouve en écrivant l'élan d'absolue confiance qu'il avait dans ses entretiens avec Lefébure. Celui-ci avait l'art de stimuler sa pensée et de l'élever à l'état de conscience absolue. On s'est beaucoup occupé des égéries et des muses. Il est équitable d'ouvrir parfois, comme vient de le faire si heureusement le professeur Mondor, les dossiers de l'amitié.

ROGER PEYREFITTE ET « LES AMBASSADES »

Roger Peyrefitte a rassemblé sous le titre *les Ambassades* (Flammarion) une suite de tableaux piquants et fantaisistes qu'il a placés dans le cadre de notre ambassade d'Athènes où il fut lui-même secrétaire en 1937. On doit dire *fantaisistes* — car on ne peut croire que ces portraits d'une cruelle férocité soient très exactement ceux des hommes avec lesquels l'auteur a travaillé en toute liberté et qui l'ont traité en ami. Il doit y avoir ici adaptation, déformation, re-création, bref jeu de romancier. Au reste, Peyrefitte a fait imprimer sur la couverture de son livre : *roman* et non *souvenirs*. Il ne serait pas courtois de mettre sa parole en doute. Et l'on peut s'abstenir également de discuter ce qu'il fait dire à certains de ses personnages de la diplomatie et des diplomates en général. La première serait une occupation vaine, les seconds rivaliseraient de sottise et de prétention. Si c'étaient là et sans aucune réserve les conclusions de M. Peyrefitte lui-même, je pense qu'il aurait eu à cœur de les exprimer franchement et sans s'abriter derrière autrui. Puisqu'il en confie l'exposé à ses personnages ne les discutons pas plus que leurs tics.

Les petites comédies imaginées par R. Peyrefitte sont très divertissantes : l'attaché militaire qui fouille les violons et les pianos dans la crainte d'y découvrir une bombe aurait un grand succès au Palais-Royal. Et je crois qu'on pourrait tirer une excellente bande comique de l'aventure de cette *Steaua Marina*, navire qui n'a jamais existé, mais dont le torpillage agite ambassades et ministères. Bon sketch encore que la visite du neveu de Daladier à Athènes. On se prosterne devant lui, on le choie, on le gave, jusqu'au jour où l'on apprend qu'il est brouillé avec son oncle. Quant à la description du 14 juillet à l'ambassade on ne peut malheureusement la considérer avec autant de liberté d'esprit : que des Français arrivent dans la maison de France, le cœur serré d'émotion à l'idée de retrouver un peu l'air et le souvenir de leur pays mais n'assistent qu'à une série de scènes grotesques, c'est ce qu'on ne peut lire, dès lors que l'ironie de l'auteur ne désarme pas, sans éprouver un malaise.

On regrette que toutes ces scènes n'aient pu s'organiser plus logiquement autour de ce qui semble être le fil conducteur du livre : les amours de Georges de Sarre (qui fut le héros des *Amitiés particulières*) et de la fille de l'ambassadeur. En dépit de l'effort on ne réussit pas à *voir* cette séduisante personne et quant à son « amant » (est-ce l'effet de la prolifération de sodomistes qu'on observe autour de lui ?) on serait porté à croire qu'en réalité il se soucie peu des femmes.

Il tient d'ailleurs un jour un propos curieux. Comme deux amis commentent devant lui les mœurs corydonesques des jeunes lycéens, Georges confirme ainsi leurs observations : « *Au vrai je crois que tout homme* digne de ce nom *n'a qu'à se rappeler ses années de collège, mais ce n'est pas une raison pour y revenir ou s'y attarder.* » Le « *digne de ce nom* » fait rêver, mais la seconde proposition implique de bonnes résolutions. Malheureusement les nombreuses promenades que fait Georges avec un jeune Allemand pour lequel il cache mal sa tendresse donnent à penser qu'il ne les tient pas sans peine. Aussi demeure-t-on sceptique lorsqu'on le voit gifler un groom trop entreprenant et se faire chasser d'Athènes par excès de vertu.

La fine qualité du style et la drôlerie de l'invention peuvent faire oublier aisément la fragilité de pareils postulats. Mais, quels que soient ses mérites littéraires, très réels et même très rares, on peut craindre qu'un pareil livre n'exerce pas une influence heureuse.

MICHEL DE SAINT-PIERRE, ROGER VAILLAND

Marc van Hussel, le héros de *la Mer à boire* de Michel de Saint-Pierre (Calmann-Lévy) est un jeune homme embarrassé par sa robuste santé et son excessive vigueur. Après s'être violemment opposé à sa très bourgeoise famille, il s'engage dans la marine avec l'espoir — d'ordre athlétique — de faire la guerre. *Le Primauguet* sur lequel il embarque est commandé par son oncle, qu'il n'avertit pas de sa présence, se réser-

vant ainsi la faculté d'organiser un jour un petit coup de théâtre familial. La vie à bord, les amitiés et les haines d'hommes, sont décrites dans un mouvement joyeux, presque exubérant qui est plaisant. Bien que le calendrier marque 1938, Marc, à l'égard de l'armée, a l'attitude jeune-paladin-confiant des années 1914 et antérieures. De plus il est terriblement bagarreur, ce qui nous vaut le récit d'une vraie petite bataille, farouche et folle, livrée dans un café toulonnais, mais capable d'exciter la jalousie de tous les états-majors d'Hollywood. Après cet exploit, Marc, ensanglanté et presque défaillant, se réfugie chez une jeune fille qu'il traite galamment entre deux syncopes.

Le roman de Michel de Saint-Pierre participe de l'humeur de son héros. Il est rapide, exubérant de jeune force. L'auteur a heureusement fixé ces heures de la vie où dans la sombre cité des adultes les jeunes s'élancent avec une impétuosité de poulains ou de taureaux. Le style de ce roman, même quand il se fait descriptif, reste celui d'un récit parlé. Les nombreuses pages consacrées à la vie des marins sont les mieux venues : l'éloquence de ce très sympathique narrateur frappe surtout lorsqu'elle évoque ainsi des souvenirs collectifs.

— La jeunesse que décrit Roger Nimier dans *les Enfants tristes* (Gallimard) n'a aucun point commun avec Marc Van Hussel. Ce ne sont qu'adolescents inquiets, composant leurs attitudes, transformant le mépris et l'impudeur en accessoires d'un nouveau dandysme, réussissant à s'intoxiquer de lectures tout en lisant peu et, comme le dit l'auteur à propos de l'un d'entre eux, se « *nourrissant des valeurs (?) de l'échec et de la révolte.* » Mauvaise nourriture qui leur donne mauvaise conscience et mauvais teint. L'amour ne leur vaut aucune satisfaction ; quand ils s'étreignent ils se jugent ridicules.

Le ton sarcastique de l'auteur ajoute à la gêne que ces personnages nerveux et incertains nous font éprouver. Pour nous démontrer qu'il n'est pas dupe de ses créatures, et comme Henry Bataille lançait des ballons rouges aux moments les plus pathétiques de ses générales, Nimier commente ironiquement le caractère de ses personnages dans des *béquets* d'une forme paradoxalement 1900. Le recul qu'il prend ainsi par instants ne l'empêche d'ailleurs pas de paraître tout à fait solidaire de son principal personnage, le jeune Olivier, qui, si l'on avait réservé plus de blancs autour de lui, aurait pu devenir un personnage symbolique, incarnant un nouveau mal du siècle. Enfant triste n° 1, cet Olivier, intelligent, mais *trop sûr de l'être*, se déchire lui-même en déchirant ceux qu'il aime. Consciemment il lance sa mère dans une aventure qui sera sa perte et, après avoir hésité entre deux jeunes filles, se résout soudain à épouser celle qu'il n'aime pas. Amateur de meurtrissures et champion de l'acte gratuit il évolue dans un monde de jeunes qui débitent beaucoup de niaiseries « intellectuelles » et pour se détendre, alternent gifles et paradoxes. Ce roman un peu confus, et très inégalement

écrit, reflète le malaise d'un écrivain contracté qui cache peut-être une timidité innée et une vive sensibilité derrière un orgueil agressif. En dépit de ses défauts l'œuvre mérite de retenir l'attention. La personnalité de l'auteur est intéressante. Malheureusement il ne s'est pas encore convaincu qu'étant naturellement étranger à toute banalité il pouvait s'offrir le luxe d'être simple.

— Ah quel dommage! quel dommage que Roger Vailland qui écrit une langue si ferme et dont le style a une pureté classique, Roger Vailland qui a tant de qualités de romancier se soit embarqué sur la nef communiste! Ce bateau-là transforme en frères prêcheurs tous ses passagers. *Un jeune Homme seul (Corréa)* est un roman coupé en deux tableaux. Le premier, qui ne doit rien à Jordaens ni au douanier Rousseau mais paraît emprunter quelques traits à Gustave Geffroy (ce ne sont pas les plus légers), évoque une noce vers 1925. Au cours du banquet on assiste à de pittoresques explosions sentimentales et à des discussions entre employés et ouvriers socialement et psychologiquement des plus curieuses. Peut-être cette longue description trouverait-elle plus logiquement sa place dans un roman en plusieurs volumes, mais elle est digne d'un bon conteur.

Le deuxième volet du diptyque est consacré à une affaire de sabotage sous l'occupation et aux tragédies qu'elle provoque. C'est une sorte de marche à la fois douloureuse et triomphale vers la révélation des vertus communistes. Comme dans l'éveil du printemps en forêt, on n'entend d'abord que de légers murmures, ils nous avertissent que nous sommes entrés dans un monde nouveau ; puis les voix se font plus fortes, plus impérieuses et nous ne pouvons plus conserver de doute : nous nageons en pleine littérature édifiante. Au milieu du drame on croit entendre la voix des *Oberlé*. Mais ce n'est plus avec Strasbourg que nous sommes en communication. Au fait, c'est dans un genre éternel que Roger Vailland plonge avec intrépidité : celui auquel appartiennent ces romans de propagande truffés de clichés qui soulèvent le cœur du *capitaine* dans le roman de Hartog récemment publié dans cette revue. Souscrivez à l'emprunt. Engagez-vous. Vive le parti! En avant toute!

MAURICE DRUON, GILBERT SIGAUX, YASSU GAUCLÈRE, GEORGES ARNAUD

Maurice Druon, en publiant *Rendez-vous aux Enfers*, vient de mettre un point final à sa belle série *la Fin des Hommes*. On y retrouve les petits-enfants du banquier Schoudler : Marie-Ange, après quelques aventures sexuelles à ses yeux sans importance, est devenue la maîtresse du ministre Lachaume ; enceinte de lui elle doit se faire avorter ; Jean-Noël, talonné par des besoins d'argent, abuse des vieilles dames, frôle les vieux messieurs fait un mariage prodigieusement scandaleux et finit par tomber dans le

lit de sa sœur. Si *vivre avilit* ces jeunes gens vivent intensément. Il y a dans ce roman sulfureux des scènes bien venues où se manifeste, pour le plaisir du lecteur, cette joie balzacienne du romancier qui s'amuse passionnément du spectacle des aventures humaines. Mais il semble qu'une fois de plus Druon soit allé des scènes aux personnages et qu'il ait dessiné ses caractères en partant d'elles. On préférerait le mouvement inverse. Les romans de Druon sont vivants et attachants, mais ce goût qu'il a pour les tableaux à effets, les scènes stupéfiantes proches du grand fait divers ou de l'anecdote de choix régal des mémorialistes, le conduit à une sorte d'académisme de la force. La méthode est « public » : et pourtant un écrivain doit se glisser *dans* ses personnages pour éveiller vraiment l'idée de puissance. Il serait souhaitable aussi que Druon tempérât sa curiosité pour la peinture des amours séniles, homosexuelles, etc... Il y a en lui trop de santé pour que ces sujets lui soient très profitables. Dans ce domaine ou bien l'on est *hanté* ou bien l'on risque (littérairement) de finir en *voyeur*. On ne craint d'ailleurs pas ce risque pour Druon. Il a le sens du comique : c'est un solide point d'appui pour se tirer des curiosités « infernales ».

— Il y a des qualités délicates dans *Fin* de Gilbert Sigaux (Julliard), peinture des journées de souffrance traversées par une femme dont l'amant vient de mourir. Pluie, vent, deuil, mer, solitude. On pense à la Tate Gallery et aux grands tableaux si pleins et si vides de Turner. L'auteur a bien senti que les profondes douleurs ont une vie indépendante et qu'elles se posent parfois sur nous sans être tout à fait nôtres : elles peuvent nous fuir aussi tout à coup en nous privant d'un titre de noblesse. Mais tous ces remous qui engagent subtilement conscient et inconscient Sigaux les a peints à traits trop rapides. Lorsqu'on décide de choisir un sujet sans action et de ne peindre que des états, il faut appeler à soi toutes les ressources de l'analyse et du style, se muer en élève de Proust, en miniaturiste du moyen âge, en explorateur de gouffres et en ciseleur japonais. Ce roman reste trop près de l'esquisse, mais on apprécie la pureté du thème et la probité des moyens.

— La prière d'insérer de *la Clé* de Yassu Gauclère (Gallimard) débute ainsi : « *De Paris au Mexique, en passant par New-York et l'art floral japonais, Michel revit les dernières années de Laure, son amie qu'on a trouvée morte dans une odeur de mouton putréfié, derrière une porte close près d'une clé cassée.* » La suite fait discrètement allusion à des « *hasards qui nouent la fatalité* » et à une histoire policière dont la « *solution est d'ordre psychologique et charnel* ». Cette *prière* est bien faite, car elle suggère l'idée d'un fourre-tout et d'un bazar. Que de choses en effet dans cette *Clé !* Si l'auteur avait su harmoniser tant d'éléments disparates, nous aurions dû nous prosterner devant lui. Malheureusement il n'a pas su. Mais il y a dans ce livre singulier cinquante pages étonnantes sur la vie de quelques personnes installées en pensionnaires chez une veuve joyeuse de Mexico. Le reste de l'ouvrage est, d'ailleurs, éloigné du médiocre et

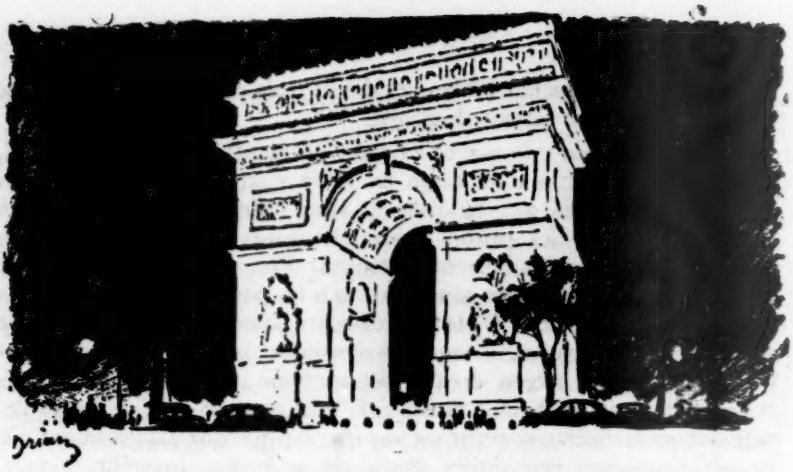
du banal. Yassu Gauclère a bien des dons : mais elle se défie d'elle-même et change à chaque instant de projet.

— Dans *le Voyage du mauvais Larron* (Julliard) de Georges Arnaud, le passager clandestin d'un cargo en route pour l'Europe évoque son passé. André Plessis qui, en France, avait traîné successivement à la Sorbonne et dans les prisons vient de passer plusieurs années en Amérique du Sud. Camionneur, chercheur d'or, contrebandier il a fait vingt métiers, fréquenté les gouapes de tous les pays et tripoté les putains de tous les bas quartiers. Dissimulé dans les soutes du navire, il crache avec une véhémence inquiétante ses souvenirs de mauvais garçon souvent ignobles. Le jargon dont il use combine les souvenirs littéraires et l'argot international. Une flambée de folie court le long de toutes ces pages où se manifeste souvent un sadisme lyrique que Lautréamont eût peut-être considéré avec estime. Beaucoup de lecteurs jugeront, je crois, que l'auteur abuse de l'incohérence démoniaque et préféreront à cet ouvrage curieux mais grinçant *le Salaire de la Peur* qui, l'an dernier, valut à G. Arnaud un départ remarqué.

JACQUES POREL

— *Fils de Réjane :* dans ce livre de souvenirs qu'il vient de publier chez Plon, le charmant Jacques Porel ne fait pas seulement revivre la prodigieuse artiste que fut sa mère, mais aussi le Paris des vingt premières années de ce siècle. Le jeune Jacques lui-même y jouait son petit rôle. C'était l'enfant le plus *smart* de Paris, d'après Paul Morand. Plus « anglais que l'Angleterre » dans ses beaux costumes à carreaux il faisait rêver Henry Bataille au temps où il écrivait *l'Enfant de l'Amour*, et émerveillait au lycée ses condisciples. Mais si l'on regardait beaucoup le jeune garçon, il savait lui aussi regarder. On s'enchantera de voir grâce à lui surgir ces images d'un Paris disparu, du Paris-chère-petite-ville : Réjane passe dans son cab à mules, Yvonne de Bray fait de la bicyclette au manège Petit, Porel père lutte pour sauver le Vaudeville que les saccageurs de Paris remplaceront par l'affreux Paramount, Feydeau, l'œil triste, pousse la porte du Café Napolitain, Proust en pelisse roule vers le Ritz, Henry de Montherlant, « fier et mystérieux », se penche noblement sur ses thèmes latins, le futur *Théâtre de Paris* mitonne dans sa gloire de *Théâtre Réjane*. Il n'y a pas seulement des anecdotes vivement contées, mais de bons portraits dans ce livre chaleureux où l'on respire à larges gorgées l'air de Paris. Le ton est celui de l'auteur quand il prend feu dans les conversations : passionné, appelant l'abandon — « la vie est brève ; aimez-moi, aimez-moi » — généreux, faisant par sa gentillesse passer le débraillé mondain de certaines phrases qui soudain débouchent sur des formules excellentes, des trouvailles de moraliste et d'écrivain.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — En vérité, l'Assemblée nationale élue en juin dernier ne paraît pas plus gouvernable que sa devancière.

Les six semaines de vacances qu'ils se sont octroyées n'ont point conduit les députés à faire oraison et, à peine rentrés, on s'est aperçu qu'ils avaient conservé toutes leurs mauvaises habitudes. Ce n'est malheureusement pas seulement le fait que plusieurs majorités hétéroclites s'enchevêtrent au sein de l'Assemblée qui est à l'origine de l'impuissance de celle-ci : c'est aussi l'esprit démagogique qui agite la plupart de ses membres.

Il semble entendu qu'on ne saurait mécontenter à aucun prix un groupe important et organisé d'électeurs. Il s'ensuit que nulle réforme sérieuse ne peut être menée à bien, nulle économie réelle réalisée, nulle ressource nouvelle définitivement acceptée. L'affaire de l'essence l'a bien montré : parce que la hausse de son prix — qui, hélas! n'a pas été la seule — touche une corporation particulièrement puissante, elle a suscité un tumulte parlementaire.

A ce jeu, l'État se délite et sur ses ruines on voit proliférer des féodalités. Dans les services publics, la grève n'est plus seulement un moyen de faire aboutir des revendications matérielles, elle devient un instrument de protestation idéologique : c'est ainsi qu'au refus des professeurs de corriger les copies du baccalauréat et à la grève de « zèle » des douaniers a succédé une grève des instituteurs n'ayant d'autre objet que l'abrogation de la loi Barangé, de cette loi « anti-laïque » qui permet de subventionner les écoles libres.

Comment, dans ces conditions, obtenir du pays les sacrifices indispensables d'une part au sauvetage de ce qui subsiste du franc, de l'autre au maintien de nos alliances et à la continuation de l'aide américaine?

Déjà la pluie de dollars s'est ralentie qui nous avait pendant plusieurs

années permis d'équilibrer vaille que vaille notre budget. Si nous ne faisons pas l'effort fiscal qu'on attend de nous à Washington, elle s'arrêtera tout à fait et nous risquerons fort d'être abandonnés, non pas seulement financièrement mais aussi militairement, à notre triste sort.

Ce qui à vrai dire est en cause c'est la politique de facilité pratiquée depuis la Libération. L'heure est maintenant venue — si elle n'est pas dépassée — de renverser la vapeur et M. René Mayer n'a point tort de prêcher l'austérité. Mais personne ne veut que ce soit à son détriment. D'où le caractère inextricable d'un problème que le projet d'échelle mobile des salaires ne contribuera certainement pas à résoudre.

Le Gouvernement cependant essaie de faire son devoir.

Il a dressé un programme de travail s'étalant sur six mois et comprenant le vote du budget, la discussion des récents engagements internationaux, la réforme constitutionnelle, des mesures anti-trusts, une refonte fiscale, la réorganisation de la S.N.C.F., enfin un nouvel aménagement de la Sécurité sociale. Allant plus loin il a posé la question de confiance sur un ordre du jour comportant approbation d'une politique de restriction des importations et d'aggravation de la fiscalité. D'extrême justesse, cette confiance lui a été accordée.

Le malheur c'est qu'entre l'affirmation, même solennelle, des intentions et leur réalisation, il y a loin. Et, bien qu'ayant approuvé le principe de mesures impopulaires, nombre de députés reculeront quand il s'agira de voter les textes les mettant en vigueur.

Pour sortir de l'impasse, d'aucuns souhaiteraient ressusciter la procédure des décrets-lois. Mais, interdite par la Constitution (qui est vraiment une machine à empêcher de gouverner), son seul nom fait frissonner de pudeur outragée socialistes et républicains populaires. Peut-être cependant, la lassitude aidant, finira-t-on par imaginer une formule permettant à la fois au gouvernement d'agir et aux législateurs d'esquiver les responsabilités.

Toutefois, même si cette formule vient à être découverte, il n'est pas dit que nous aurons un ministère pour l'appliquer avec la liberté d'esprit et la continuité de propos indispensables.

Au Congrès du parti radical tenu à la veille de la rentrée parlementaire, chacun semblait penser que les jours du cabinet Pleven étaient comptés et M. Herriot préconisait une tactique subtile : pousser à la constitution d'un gouvernement de droite qui se révélerait impuissant.

Depuis, la position ministérielle s'est quelque peu consolidée : ce n'est pas qu'en dépit de trois élections partielles qui lui ont été favorables la majorité soit plus cohérente qu'avant les vacances. Mais elle se dit qu'une crise survenant dans les circonstances actuelles risquerait fort de dégénérer en crise du régime et de faire le jeu du gaullisme : cette crainte est pour elle le commencement de la sagesse.

Le ministère, bien qu'il reste à la merci d'un mouvement d'humeur de tel ou tel groupe, peut donc durer. Mais, quelle que soit sa bonne

volonté, il durera d'autant plus qu'il agira moins. Et il est, pour une nation, des heures où même la semi-inaction risque d'être mortelle.

***

Tandis qu'en France le régime parlementaire est guetté par l'enlisement, il continue, en Grande-Bretagne, à fonctionner, au moins extérieurement, avec une régularité parfaite.

Les élections législatives auxquelles nos voisins ont procédé le 25 octobre ont suscité chez nous, et à Paris en particulier, un intérêt extrêmement vif. L'opinion française, qui a quelque peu perdu pied chez elle, s'est visiblement plu au spectacle donné par une démocratie ordonnée.

Comme on le prévoyait, les conservateurs sont revenus au pouvoir. Mais de justesse : si, dans la nouvelle Chambre des Communes, ils disposent d'une petite majorité de dix-sept sièges, leurs adversaires travaillistes n'en ont pas moins obtenu, au scrutin, environ deux cent cinquante mille suffrages de plus qu'eux.

Quoi qu'il en soit, c'est M. Churchill qui, conformément à la règle du jeu, a été chargé de constituer le ministère. Il l'a fait fort vite, en dépit du refus de collaboration que lui a opposé le chef des derniers survivants du naufrage du parti libéral. Et il s'est mis aussitôt à la tâche.

Tâche effroyablement laborieuse. La Grande-Bretagne, en effet, si ses institutions et ses mœurs politiques sont meilleures que les nôtres, ne s'en trouve pas moins dans une situation économique beaucoup plus difficile : le sol britannique en effet, qui ne mesure que les deux cinquièmes du sol français, compte huit millions d'habitants de plus et il ne peut nourrir cette population surabondante que pendant six mois par an. La nourriture nécessaire pendant les six autres mois doit être importée, c'est-à-dire payée soit en marchandises, soit en services, soit en devises. On voit le terrible problème qui est posé par là et il n'est pas certain que tout le dynamisme de M. Churchill ni toute la compétence de ses collaborateurs suffisent à la résoudre.

Ce qui est assez grave, c'est que la campagne électorale a montré, chez beaucoup d'Anglais, un certain affaiblissement de ce sens civique qui a constitué, pendant si longtemps, une des forces principales du Royaume-Uni. « Tout le pétrole d'Iran ne vaut pas les larmes d'une mère. » — « Votez conservateur et vous prendrez un fusil ; votez travailliste et vous mourrez dans votre lit », voilà deux *slogans* dépourvus de fierté qui n'ont pas été sans contribuer au nombre considérable de voix recueillies par la majorité sortante en dépit de tous les échecs de sa politique.

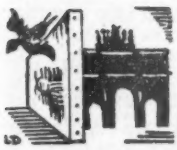
M. Bevan et ses amis d'extrême-gauche ont été tous réélus. En revanche, on a pu constater l'effacement presque complet du parti communiste qui n'a recueilli, au total, qu'une vingtaine de milliers de voix : les Britanniques peuvent, en grand nombre, être tentés par le socialisme

avancé ; ils ne sont décidément pas mûrs pour la dictature soviétique.

On peut, en France, noter avec profit que les travaillistes, maintenant rejetés dans l'opposition, n'entendent pas la pratiquer de manière hargneuse. On vient déjà de les voir voter en faveur de différentes mesures d'austérité que le nouveau gouvernement, confronté avec le catastrophique déficit de la balance commerciale, a cru devoir proposer. (Peut-être d'ailleurs n'est-ce pas sans quelque malin plaisir qu'ils ont vu leurs successeurs chausser leurs bottes.)

Le monde politique français aurait décidément beaucoup à apprendre en regardant de l'autre côté de la Manche. Malheureusement, si l'intelligence et même la bonne volonté ne sont pas rares chez lui, l'esprit sportif et aussi le courage semblent lui faire fâcheusement défaut.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.



Henri de Waroquier et le goût du malheur. — Jamais autant de doutes n'ont étreint le monde ; jamais l'homme n'a tant désespéré de lui-même et de son destin. Jamais, pourtant, la peinture ne s'est abstraite à ce point des contingences, ne s'est voulue plus gratuite, n'a renoncé plus totalement aux moyens dont elle disposait jadis pour exprimer la signification cachée des choses, l'invisible. Le clair-obscur, qui fut un des plus actifs agents de spiritualité, est abandonné ; par crainte du Romantisme tous les signes extérieurs qui manifestaient les passions semblent déconsidérés. Communier avec son temps, résumer l'actuel passe — si étrange qu'il paraisse — pour de l'inactualité. Surgirait-il un nouveau Goya, un nouveau Delacroix, un nouveau Daumier, au nom de la peinture pure on refuserait d'admirer les *Exécutions de la Moncloa*, la *Liberté sur les Barricades* ou la *Rue Transnonain*.

Qu'en réaction contre un art qui n'est que jeu et, par mépris pour tout sujet, que *statu quo*, à ce Salon d'Automne, comme aux précédents un certain nombre de peintres se soient proposé d'illustrer un événement, d'évoquer des sentiments collectifs, voire même de militer en faveur de tel ou tel parti, de telle ou telle cause, nous sommes bien loin de le déplorer. L'inadmissible c'est l'admission, dans un salon qui fut en principe créé pour lutter contre les aberrations et les impostures de l'art officiel, de toiles dont la place eût été au Salon de Detaille et de Bouguereau.

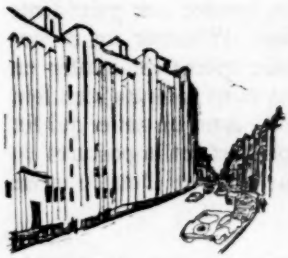
***

L'Automne abrite, cette année, la première exposition d'ensemble d'un artiste qui a droit à toute notre estime, à notre respect, parce qu'il fut un des seuls, en ces temps d'odalisques et de guitares, à lutter contre son époque, contre son passé, et à protester contre l'invraisemblable état d'euphorie dans lequel la peinture se laisse mourir.

Dès ses premières toiles, Waroquier affirmait sa volonté de faire œuvre d'architecte, insistait sur les analogies entre les substances, entre les règnes, polissait savamment des matières rares. Et voilà que, renonçant à ses travaux du metteur en scène et d'ornemaniste, il passe d'une Espagne ou d'une Venise mi-réelles mi-rêvées et de somptueuses demeures de marbre, à la maison d'argile : le nu, durant plusieurs années, devient sa préoccupation favorite. Mais les paysages corporels cessent bientôt de le satisfaire. Il construit, il pétrit avec angoisse des visages battus du dedans, battus du dehors, vus souvent en raccourci par en dessous, inspirés par son propre masque, et d'un tel pathétique qu'il en est parfois lui-même effrayé. La volonté d'atteindre au style en amplifiant à ce point la forme et les rythmes, un goût du malheur crispant, pâlissant uniformément les visages, risqueraient de paraître artificiels si nous n'étions reconnaissants à des mains qui eussent pu se contenter d'être habiles, d'avoir voulu donner un sens nouveau au dialogue de la pourpre et du marbre, du crâne et de la conque, en traduisant des conflits plus essentiels que ceux des matières.

Peintures, dessins, gravures [1], sculptures, monotypes, fixés sur verre, résumant une vie d'angoisse et d'idées fixes, font alterner aux murs du Grand Palais les fuligineuses évocations de Moustiers Sainte-Marie, de Todie en Ombrie ou d'Espagne avec des compositions dont les titres mêmes disent la hantise du sang et de la peur, avec des natures-mortes d'une solennité et d'une profusion lugubres : *La Tragédie, Mors et Vita, Dolori sacrum.* Pourquoi tant d'ardeur foncière glace-t-elle ? Pourquoi tant de science et de conscience nous font-elles souhaiter qu'aux œuvres futures un peu plus d'inconscient plus souvent se mêle ? Tel est le drame de cette production dramatique qui, si près d'ouvrir les portes du surnaturel, se maintient et nous maintient dans une sorte d'attente et de purgatoire. Telle est aussi, reconnaissons-le, sa grandeur.

CLAUDE ROGER-MARX



La nouvelle Faculté de Médecine et les bâtiments de l'O.N.U. — Il est un domaine, celui de l'urbanisme et de l'esthétique, dans lequel on souffre d'avoir eu raison lorsque sont exécutés les projets contre lesquels on s'était élevé et que les réalisations correspondent bien à ce que l'on craignait. Tel est le cas de la nouvelle Faculté de Médecine construite rue Jacob sur l'emplacement de l'Hôpital de la Charité et sur celui des maisons ordonnancées qui le bordaient rue des Saints-Pères.

1. Un catalogue de l'*œuvre gravée*, qui compte aujourd'hui deux cents pièces, vient d'être édité par Paul Prouté.

Je ne parlerai pas des caractéristiques architecturales du nouvel édifice qui n'auraient rien de choquant s'il ne s'élevait en un endroit où il apparaît comme une verrue. Cette énorme masse jure de la façon la plus flagrante avec les élégantes maisons et les anciens hôtels du XVIIIe qui forment le décor urbain du quartier Saint-Germain-des-Prés, un des plus séduisants qui soient au monde ; il constitue un des grands charmes de Paris.

Toutes les façades y sont attrayantes, même les plus modestes et nous ravissent par la grâce d'un balcon, d'une lucarne. C'est le quartier des bouquinistes et des antiquaires, des libraires et des marchands de tableaux, c'est un quartier sur lequel les services de la ville, la Commission du Vieux Paris et la Commission des Sites auraient dû veiller jalousement. On ne conçoit pas que l'autorisation d'édifier cette éléphantesque bâtisse ait pu être accordée alors que l'emplacement prévu primitivement avait été la Halle aux Vins. Je sais bien qu'un des architectes est un homme très riche et très puissant et que malgré les protestations les plus autorisées et l'opposition des Beaux-Arts eux-mêmes, qui avaient proposé de l'étêter de deux ou trois étages et de l'affecter à l'École des Beaux-Arts qui manque d'ateliers pour ses élèves, il a fini par imposer son monstre. Mais s'il a pu pécher par manque de respect du site urbain qu'il est venu saccager, les coupables sont surtout ceux qui l'ont autorisé à commettre ce crime. Peut-être pourrait-on mieux les en convaincre si on avait en mains les pièces du procès, j'entends les comptes rendus de la Commission du Vieux Paris qui n'ont pas été publiés depuis 1932 du fait de son secrétaire, M. Debidour, qui se refuse même à en laisser prendre connaissance. C'est en vain que le précédent Préfet de la Seine, M. Verlhomme avait exigé dudit sieur Debidour la publication des années en retard, c'est en vain que d'autres membres de la Commission du Vieux Paris ont protesté contre cette carence. Si M. Debidour est bien résolu à ne pas publier ces comptes rendus, c'est parce que dans cette affaire, comme dans celle de la démolition de la prison Saint-Lazare, et dans bien d'autres du même genre, on s'apercevrait que la beauté de Paris n'a pas été défendue comme elle devait l'être.

Elle ne l'est pas plus quand il s'agit de constructions nouvelles que lorsqu'il est question de la défense des anciens édifices et à la Commission des Sites, s'il laisse abattre les arbres de l'île Saint-Louis, M. Debidour exige des dômes et des colonnes, fidèle aux goûts du Second Empire.

J'avais suggéré dans mon dernier article de la *Revue de Paris* [1] un ensemble ordonnancé au rond-point de la Défense. Si nos gouvernants avaient bien voulu y penser un peu plus tôt, c'est là qu'on aurait pu installer un palais capable d'abriter l'O.N.U., mais, comme toujours, il fallut improviser et on a édifié des constructions provisoires qui ont

1. Et dès 1948 dans plusieurs articles et dans *Demeures parisiennes en Péril*.

coûté un milliard huit cents millions. C'est un tour de force, peut-être, de les avoir élevées aussi vite, mais à quel prix elles nous reviennent! Une grande partie de ce milliard et de ces huit cents millions ne sera pas récupérable et les matériaux prélevés par priorité ont retardé, à Caen notamment, l'œuvre de la reconstruction.

Depuis bientôt un siècle on peut dire qu'on ne fait plus en France que du provisoire et quand on prend une décision c'est toujours trop tard et pour des raisons d'opportunité, jamais de projets de véritable envergure et anticipant sur l'avenir. On laisse pendant douze ans les ruines des Tuileries s'effriter et alors qu'on pouvait très bien les remettre en état, on les démolit. Le déplacement des Halles est une nécessité absolue, mais personne n'ose le décider, la Faculté de Médecine rue des Saints-Pères est un non-sens, mais personne n'ose s'y opposer. Et maintenant, non seulement le quartier est déshonoré par cette bâtisse, mais déjà les marchands d'instruments de chirurgie achètent les baux des boutiques disponibles et au lieu de réjouir nos regards avec de beaux livres et des bibelots nous aurons la vue de forceps et de tables d'opération.

GEORGES PILLEMENT

Deux Sous de Violettes. — Le mépris n'est pas une attitude féconde. M. Jean Anouilh, visiblement, considère le cinéma comme une industrie tout juste bonne à mettre le théâtre en conserves et le film comme des boîtes rondes d'un transport économique. Il n'est pas le seul auteur dramatique qui ait cette conception. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'elle rend certains services à la province et qu'elle permet aux habitants des sous-préfectures de voir *le Voyageur sans Bagages*, joué par de bons acteurs.

Mais tout se gâte bien plus gravement quand Jean Anouilh se lance dans le film original. On peut discuter ses pièces, on peut s'agacer quelquefois de ce qu'elles ont de grinçant et presque de sadique. Mais il y a une transposition littéraire et on ne saurait lui refuser ni l'éclat du dialogue, ni la pertinence des traits satiriques, ni le flot de fantaisie poétique. Au théâtre, Jean Anouilh respecte son public et il compte louer ses fauteuils à des roseaux pensants.

Au contraire, il part de l'hypothèse que le cinéma s'adresse à une foule exclusive de demeurés. On peut au moins le supposer quand on voit son premier film original, *Deux Sous de Violettes*. Il a, en effet, été pêcher (avec l'aide de madame Monelle Valentin) le plus vieux scénario des romans populaires. Une petite fleuriste traverse les égouts de la vie en préservant un cœur pur. Assaillie par des vieillards libidineux, séduite par un représentant de la bourgeoisie cupide, haïe par une mère aboulique

et par une sœur sordide, abandonnée par un frère installé dans le confortable métier de souteneur, elle garde le front haut, l'âme intacte et des sentiments de fleur des champs. Elle convolera bravement avec le petit ouvrier pauvre mais honnête retour du service militaire.

Tout l'arsenal de la chanson des faubourgs se retrouve là. Malheureusement, ce n'est pas « le mélodrame où Margot a pleuré ». Ce n'est même pas une histoire consolante pour personnes simples. Jean Anouilh a cru bon de faire cuire son jambon à l'étouffée, dans une sauce poison.

Tout ce qui entoure sa petite pâquerette du trottoir est ignoble. On cherche le détail répugnant avec une sorte de volupté. Ici, c'est le patron graveleux qui demande à voir « le petit pantalon de dentelle » et qui s'écroule, frappé d'une attaque et la bave aux lèvres, au moment où il va perpétrer le viol machiné avec application. Ailleurs, c'est un autre vieillard qui attire l'héroïne en lui disant : « J'aimais bien ton père. » Bourgeois avares, ouvriers paresseux, femmes du peuple hantées par un double appétit de fornication et de ripailles et même tueurs à la manque rivalisent de vice acheté au Monoprix.

Y aurait-il au moins, ici et là, quelque réplique échappée à la plume du bon Anouilh, fût-ce par inadvertance ? Pas la moindre. Un seul mot fait balle, un mot qui n'est plus très original, de nos jours, celui qu'on associe à la mémoire du général Cambronne. Mais, comme on le répète une centaine de fois, on dirait plus justement qu'il fait mitraillette.

JEAN FAYARD

La Musique : le cas Horowitz. — Il n'est dans ma pensée, ni de louer exagérément, ni de blâmer un des plus prestigieux pianistes de ce temps. Si je n'écoutais que l'amitié qui nous lie et l'admiration que je lui porte je lui décernerais sans restriction aucune tous les hommages. Mais je voudrais, en toute impartialité, essayer d'expliquer pourquoi son immense talent a enthousiasmé les uns et dérouté les autres. Quand, il y a vingt-cinq années, alors qu'il arrivait de Russie, nous l'avons entendu pour la première fois, il a fasciné Paris et le monde par une technique sans égale, impitoyable, une articulation vigoureuse servie par des doigts d'acier, une sonorité d'une si personnelle intensité qu'il nous semblait donner à chaque note une teinte différente, tout comme Rimbaud donnait une couleur aux voyelles, enfin une chaleur et une virtuosité incomparables. Arthur Rubinstein, cet autre « grand » en fut alors bouleversé.

Après onze ans d'absence, Horowitz nous est revenu et nous l'avons retrouvé semblable à lui-même. Il ne s'est pas « américanisé », qualificatif trop hâtivement décerné aux artistes qui ont choisi les États-Unis

pour seconde patrie[1]. Peut-être est-ce le public qui a changé. Est-il devenu plus grave? Les Festivals Bach, Mozart, voire Brahms attirent les foules. Les sortilèges du *Sonnet de Pétrarque* et de la *Valse oubliée* de Liszt ont perdu le pouvoir de les enchanter et malgré une interprétation rare leur résonance poétique s'est affaiblie pour ceux qui recherchent dans la musique moins le charme qu'une noble et grave austérité.

Les Scènes d'Enfant de Schumann ont déçu. Accoutumé aux exécutions romantiques et superbes de Cortot, de Nat, le public n'y a point retrouvé sa pâture familière. Mais pourquoi ne pas admettre l'interprétation d'Horowitz? Naïve, pudique, toute en jeux sonores, en jeux d'enfants. (Tout chef-d'œuvre au reste n'autorise-t-il pas un nombre infini d'expressions?) Et qui peut jouer comme lui Poulenc, ou Prokofiev?

Il ne faut pas demander à Horowitz ce qu'il ne veut pas nous donner, mais accepter et se réjouir de ce qu'il nous offre d'incomparable façon.

SALOMÉ. — Voilà une reprise qui s'imposait et l'excellente représentation à laquelle nous avons assisté à l'Opéra, sous la direction de M. Sebastian, chef de haute qualité, a prouvé d'une façon éclatante que *Salomé* est une œuvre parfaitement réussie. Ne chicanons point sur la qualité musicale de cette partition. Plus spontanés que choisis, les thèmes naissent du drame. Bien que souvent à trois temps comme une valse viennoise on ne saurait imaginer musique plus intimement liée aux personnages qu'elle accompagne.

La *Danse des sept Voiles* est vulgaire, de mauvais aloi, dit-on. Mais Hérodias, Salomé, Hérode sont-ils de tout repos? J'ai dit d'entrée que l'œuvre était réussie, ce n'est pas dire qu'elle soit poétique. L'emportement de la jeune princesse de Judée excentrique et vicieuse est traduit avec une telle force qu'il est bien difficile, de quelque façon qu'on la juge, d'y résister. Et le fameux trille qui accompagne les distractions osées de la fille d'Hérodias avec la tête de Saint Jean-Baptiste faisait crier d'admiration Ravel, qui me disait : « On n'a jamais écrit cela avant Strauss ».

JACQUES FÉVRIER

La Danse : Blanche-Neige à l'Opéra. — Ce qui retient l'attention des spectateurs de *Blanche-Neige et les sept Nains* à l'Opéra est la qualité remarquable de l'interprétation.

C'est un ballet d'entrée : trois actes, six tableaux. L'aventure de la fillette poursuivie par les maléfices d'une marâtre jalouse et cruelle, abandonnée dans la forêt, protégée par les Nains, épousée par le beau

1. Cette qualification en fait ne correspond à aucun jugement informé sur les artistes américains.

Prince charmant, est contée par épisodes, dans la formule narrative la plus simple, une suite de « numéros » : soli, pas de deux, ensembles réduits. Mais on y voit paraître cinq ou six des meilleurs sujets et étoiles de l'Opéra dans des rôles où, selon la formule propre à M. Lifar, l'endurance le dispute à la virtuosité.

Le ballet était consacré à mademoiselle Lyane Daydé, jeune étoile de dix-huit ans : sa grâce fine, son charme, ses dons et ses minauderies même, conviennent bien au personnage du célèbre conte de fées : le choix donc était bon... Mais la dimension inhabituelle du spectacle excède vite sa force de résistance : aussi la voit-on, dès la moitié du spectacle, préoccupée par *l'exécution*, délaisser *l'interprétation* : à partir de ce moment les figures, insuffisamment nuancées, laissent paraître quelque monotonie.

Au contraire mademoiselle Vyroubova domine la représentation par sa sûreté technique, son autorité, sa vaillance ; elle affirme sa maîtrise d'étoile. Par son talent elle donne à ses interventions, de caractère très varié, beaucoup de relief et une originalité qui renouvellent et enrichissent son rôle.

Les décors et costumes de Dimitri Bouchêne, comme ceux que ce peintre avait donnés déjà à l'Opéra pour *le Divertissement*, sont quelque peu chargés, maniérés, d'un goût baroque.

La partition de Maurice Yvain aurait dû fixer au ballet son allure et son style. « Une opérette dansée », disait-il lui-même, dans les interviews d'avant-première qui sont à présent de règle. Sans doute faut-il entièrement désavouer le troisième acte, qui donne à l'ouvrage une incohérente apothéose de bal musette ; mais, en ses deux premiers actes, c'est une musique « légère », gaie, alerte, un peu prolixe.

Visiblement, c'est un « grand ballet d'opéra » que, sur cette musique sans prétention, M. Lifar a voulu monter ; et l'on peut croire que le célèbre ballet de Marius Petipa, *la Belle au Bois dormant* n'a cessé de le hanter. Peut-être songea-t-il aussi au grand ballet que M. Ashton vient de régler pour le Sadler's Wells de Londres : *Cendrillon*, qui est également une transposition théâtrale du cérémonial de Cour ; mais M. Ashton, pour soutenir son ballet, disposait d'une adroite et solide partition de Prokofiev.

Il y a des indécisions dans la forme et dans le style ; elles sont apparues avec une grande netteté le soir de la création de *Blanche-neige* : mais elles ne sont pas sans remèdes.

PIERRE MICHAUT

Cabarets. — Nous continuons à croire que les spectacles « à côté » qui commencent aux alentours de vingt-deux ou vingt-trois heures font le plus grand tort au théâtre. Il y a toute une clientèle de gens, en dehors du populaire, qui se plie mal à la règle du lever de rideau avant vingt et une heures. Cette audience-là consent à se rendre aux Français, à l'Opéra, à Marigny, aux Ambassadeurs, voire à l'Atelier, et bien entendu aux grands concerts, à l'heure dite, mais pour le reste elle boude le rideau à vingt heures trente très exactement. Et elle le boude d'autant mieux qu'on lui aura dit qu'il y a un spectacle absolument charmant dans telle ou telle petite boîte, qui ne commence qu'à vingt-trois heures.

— Tu comprends, téléphonera Colette à Mitsou, Philippe ne sort de sa banque qu'à huit heures. Je ne peux vraiment pas lui demander, après une journée éreintante, de se précipiter directement au théâtre...

— C'est comme Albert, répondra Mitsou.

Et c'est ainsi que Philippe, Albert et leurs épouses délaisseront les scènes dramatiques pour des tréteaux plus tardifs.

Ce ne sont pas des cabarets, ni des boîtes de nuit, ni des théâtres, ni des music-halls. C'est hybride, et c'est petit, c'est étroit et enfumé, et en général c'est assez loin du centre. Il n'est pas question, quand on en sort, de pouvoir attraper le dernier métro. Et tant pis si le lendemain ou plutôt le matin même Philippe et Albert doivent se lever tôt...

Pour grave que soit cette concurrence, il serait injuste d'user de sévérité à l'égard de ces entreprises qui attirent un nombreux public tout prêt à se divertir peu avant le milieu de la nuit. C'est ainsi qu'aux Noctambules l'argot est à l'honneur avec *Les Valois terribles*, amusante saynète de Pierre Devaux, mise en musique par le doux Van Parys, dans laquelle madame Renée Passeur déploie d'indéniables dons de guignol impassible. C'est ainsi que, rue de Grenelle, la Fontaine des Quatre Saisons ouvre un hangar au fond d'une vieille cour, et que devant l'estrade minuscule on est étonné de ne pas voir surgir un allumeur de chandelles préludant à un spectacle qui va de la lanterne magique aux marionnettes en passant par le monologue et l'almanach Vermot... C'est ainsi que, toujours sur la rive gauche, la Rose Rouge, déjà plus célèbre que Tabarin, entasse chaque soir près de trois cents spectateurs-consommateurs qui s'esclaffent avec juste raison aux facéties des cocasses Frères Jacque ou se laissent prendre à la voix inexistante mais rauque et, dit-on, bouleversante de Mademoiselle Greco. Et c'est ainsi enfin que, rive droite, au flanc de Montmartre, la Tomate se risque, sans qu'on lui en jette, à faire un montage de certaines répliques ou anecdotes du *Journal* de Jules Renard. Rocca qui a de l'esprit semble avoir réussi dans sa tentative hardie. Les initiés reconnaissent et saluent au passage certaines répliques célèbres. Mais combien restera-t-il d'initiés dans la salle à la cinquantième?...

SERGE VEBER

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

MADAME DE STAËL ET SON AVOCAT

par Me Agénor KRAFFT *(Éd. Lex-Lausanne)*

DANS une curieuse brochure publiée à Lausanne, un avocat, Me A. Krafft, retrace les démêlés qui, de 1795 à 1815, rapprochèrent ou opposèrent Madame de Staël et Benjamin Constant, et qu'une action en justice devait en principe terminer. Cinq textes inédits, deux lettres de Necker, deux de sa fille et une note de Constant rehaussent l'intérêt de cette étude.

En mai 1795, au début de leur liaison, les deux amants s'engagent par écrit à se consacrer réciproquement leur vie, à ne contracter jamais aucun autre lien et, disent-ils « à resserrer ceux qui nous unissent, aussitôt que nous en aurons le pouvoir ». Car ils sont mariés l'un et l'autre. Madame de Staël allait faire de ce genre de « contrat de concubinage » une habitude. Elle en signa un autre avec Schlegel en 1805, un troisième avec Barante, un quatrième avec Rocca.

En 1808, Constant, bien que toujours amant de Madame de Staël se maria, en secret pour ne pas susciter les foudres de sa maîtresse terrible. Mais celle-ci découvre le pot-aux-roses, et fait signer un nouveau contrat par l'infidèle.

Tant de docilité surprend chez le théoricien du libéralisme. La complexité de ses sentiments l'explique. Mais aussi ses dettes : 80 000 francs qu'il a reçus de Madame de Staël dont il a donné quittance. En 1815, Germaine en exige le remboursement et l'on assiste à un double chantage, l'une menaçant de révéler l'indélicatesse du nouveau conseiller d'État, et l'autre de publier la correspondance intime de la demanderesse (voir à ce sujet *Revue de Paris*, 1er et 15 mars 1928).

Ce qui intéresse l'auteur de cette étude, homme de loi, c'est l'attitude de l'avocat de Madame de Staël, Secrétan, qui accepte de plaider sur la base des contrats d'un genre spécial dont il a été question, et sans souci de l' « immoralité » de la cause.

J. A.

□ □

L'IDÉOLOGUE VOLNEY

par Jean GAULMIER

DE Jean Gaulmier on vient de publier à Beyrouth un remarquable ouvrage sur Volney. C'est le fruit de longues et intelligentes recherches sur un écrivain injustement méconnu qui joua un grand rôle parmi les idéologues. Journaliste, conteur, grammairien, sociologue, moraliste, médecin, Volney devint aussi, à la suite d'un voyage d'études en Syrie, un Orientaliste. « *L'histoire, la géographie, la sociologie du Levant sémitique ont même constitué l'essentiel de ses préoccupations.* » Député aux Etats généraux, Volney professa à l'Ecole Normale, en l'an III, des *Leçons d'Histoire* que Jean Gaulmier juge un « *authentique chef-d'œuvre* ». A cet homme qui exerça sur l'évolution de la philosophie et sur maintes études une si grande influence il appartint peut-être d'incliner aussi le cours de l'histoire — non plus celle qui s'écrit, mais celle qui se fait. En 1795, Bonaparte se trouvant sans emploi et désireux d'offrir ses services à la Turquie, comme officier d'artillerie, alla consulter Volney. « *La Turquie*, dit le voyageur, *je ne vous conseillerai jamais de vous y rendre. — Eh bien! j'irai en Russie. — Non, c'est en France qu'il faut utiliser vos talents.* » Et Volney le lendemain présenta Bonaparte à La Revellière-Lépeaux, qui à son tour conduisit le général à Barras. Celui-ci « le fit réintégrer ».

M. T.

□ □

※ LA VIE ÉMOUVANTE ※ ET NOBLE DE GAY-LUSSAC

par Edmond BLANC et Léon DELHOUME *(Gauthier-Villars)*

UN savant et un homme : tel apparaît Gay-Lussac à travers le livre, à la fois si clair et si documenté, que lui consacrent MM. Blanc et Delhoume. C'est assez dire que cet ouvrage, s'il est précieux pour l'homme de science par les révélations qu'il prodigue sur l'origine des découvertes du savant, se montre non moins attachant pour le profane, grâce à la personnalité si loyale de l'homme. Et nous comprenons la pieuse fidélité de madame Gay-Lussac, qui, pendant vingt-six ans après la mort de son mari, continua de lui écrire chaque soir pour le tenir au courant de sa vie...

P. R.

□ □

" ONCLE DYNAMITE "

de P.-G. WODEHOUSE *(Amiot-Dumont)*

IL ne faut pas moins d'invention et d'ingéniosité à Wodehouse pour composer ses romans d'aventures, pleins de surprises, de quiproquos et de rebondissements, qu'il n'en fallait à Peter Cheyney

pour construire ses romans policiers. Avec son meneur de jeu, un vieux lord excentrique qui a, entre autres manies, celle de se présenter aux gens les plus honorables sous des noms d'emprunt, et ses deux couples d'amoureux qui, séparés par leur propre aveuglement, se trouvent finalement réunis grâce à ses manœuvres, *Oncle dynamite* est une comédie du XVIIIe siècle adaptée au temps des cocktails et transportée dans le décor d'un manoir des environs de Londres.

Il y a beaucoup de verve dans ce livre et de nombreux gags, mais leur loufoquerie écrase parfois un humour de la plus fine qualité.

JACQUES DE RICAUMONT

□ □

MES JOURS ÉVANOUIS

par Ann Green *(Stock)*

Un ouvrage plein de charme. C'est une sorte de livre de raison qui rappelle les heurs et malheurs de la famille Green depuis le moment où, venant des Etats du Sud de l'Amérique, elle débarqua en France jusqu'à la mort de Madame Green, mère d'Ann et de Julien, événement qui entraîna la dispersion de la famille. On regrette de n'y voir que discrètement évoquée l'enfance de Julien Green — le plus célèbre représentant de la dynastie — mais on ne peut demeurer insensible à l'art tendre et délicat que sa sœur a su mettre dans l'évocation du foyer où elle a grandi au hasard de divers logis parisiens et de la double figure de son père, mari dévoué, aimant, égal à lui-même dans l'infortune et la prospérité et de sa mère, fantasque, courageuse, désintéressée, d'une fantaisie délicieuse.

Ann Green a su dégager la qualité dominante de ces deux êtres exceptionnels qui est sans doute celle qui donne leur plus haut prix aux hommes comme aux choses et les rend durablement attachants : la poésie.

SOLANGE DE LA BAUME

□ □

LES HOMMES CONTRE L'HUMAIN

par Gabriel Marcel *(Édit. de la Colombe)*

Voici un beau livre de Gabriel Marcel. Beau par le sujet : la crise du monde moderne. Par la pensée. Par le courage. A mi-chemin entre ses œuvres proprement philosophiques et un essai de vulgarisation politique, *les Hommes contre l'Humain* apparaissent comme le commentaire pédagogique et moral de *Rome n'est plus dans Rome*, sa dernière pièce. Gabriel Marcel analyse, un à un, les phénomènes d'aliénation, d'autosuggestion ou d'idolâtrie qui caractérisent la civilisation contemporaine : les techniques d'avilissement, la conscience fanatisée, l'esprit d'abstraction, la crise des valeurs, la dégradation de l'idée de service, la dépersonnalisation des rapports humains. Il souligne le caractère fondamental de l'eschatologie contemporaine, l'agonie de l'homme suivant de peu la mort de Dieu prophétisée par Nietzsche. Reprenant un titre d'André Chamson, il entend à son tour dresser l'homme contre l'histoire, contre cette histoire islamisée et matérialisée que prétend nous imposer le marxisme.

On regrettera seulement les références un peu fréquentes à des ouvrages philosophiques et notamment à ceux de l'auteur peu connus de ce très vaste public auquel Gabriel Marcel destine son livre.

PIERRE DE BOISDEFFRE

□ □

HORMONES ET SEXUALITÉ

par Gilbert-Dreyfus et G. Debrise *(Julliard)*

Dans cette œuvre en collaboration, le professeur agrégé Gilbert-Dreyfus a rédigé la première partie consacrée aux hormones ; il étudie notamment les glandes et les hormones sexuelles et montre l'importance des hormones dans la sexualité. Et de conclure : « *en matière de sexualité, on peut, si paradoxale que semble cette thèse, soutenir que le rôle du système nerveux surclasse celui des glandes endocrines* ».

Dans la seconde partie, G. Debrise traite de la sexualité et des problèmes complexes qu'elle pose ; il envisage successivement l'instinct sexuel chez les bêtes, l'amour sexuel dans l'espèce humaine avec une étude descriptive de l'acte sexuel masculin et féminin, les défaillances de l'amour (impuissance masculine, frigidité féminine), les déviations sexuelles (intersexualité, homosexualité). Au même titre que l'impuissance et la frigidité, l'homosexualité est une névrose favorisée soit par des circonstances sociales, soit par des prédispositions hormonales. L'instinct sexuel est un phénomène nerveux et l'acte sexuel correspond à une série de réflexes nerveux. Dans l'espèce humaine où l'amour tire ses particularités du développement hypertrophique du cerveau et de la conscience, le rôle du psychisme et des conditions psychanalytiques prennent une notable importance.

A. T.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grace Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Paul Bret.

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5826-11-51.

Avez-vous fait ce calcul?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois **190** Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à **158** Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 Fr.

abonnez-vous chez votre libraire ou directement

à la REVUE DE PARIS

114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

Dernières publications

NICOLAS SÉGUR
Histoire de la Littérature Européenne
PRÉFACÉE PAR André Chevrillon DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE — TOME IV
L'Époque Romantique
— UN VOLUME IN-8° ..... *630 Fr.*

FRITHJOF E. BYE
La Grande Solitude
ROMAN TRADUIT DU NORVÉGIEN
— PAR Mme Metzger —
UN VOLUME IN-8° COURONNE.... *630 Fr.*

HENRI POURRAT
L'Homme à la Peau de Loup
UN VOLUME IN-8° COURONNE.... *390 Fr.*

PIERRE MÉLON
Le Grand Vertige
LE ROMAN DE CHAMONIX
UN VOLUME IN-16 JÉSUS, AVEC 12 ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE... *495 Fr.*

LUCIEN MARSAUX
Les Bailliages du Sud
ROMAN
UN VOLUME IN-16 JÉSUS..... *390 Fr.*

JEAN-ÉMILE BENECH
Le Chasseur dans son Royaume
UN VOLUME IN-8° COURONNE.... *330 Fr.*

Réimpressions

L. ADAMS-BECK
Zenn, Amours Mystiques
Au Cœur du Japon
TRADUIT DE L'ANGLAIS
UN VOLUME IN-8° ÉCU, **Collection Orient**..... *630 Fr.*

GIUSEPPE MAZZOTTI
Victoires au Cervin
UN VOLUME IN-8° ÉCU, AVEC 25 ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE **Collection Montagne**... *495 Fr.*

4, RUE LE GOFF - PARIS Ve

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉ

LA VARENDE
DON BOSCO
LE XIXe SAINT JEAN

Ce chef-d'œuvre de la biographie inaugure la nouvelle collection " **Chevaliers de Dieu** " qui veut montrer chez les Saints l'alliance difficile de l'humain et du divin. Il en exprime parfaitement l'esprit. La Varende, tenté par l'âme effervescente de Don Bosco, a saisi dans sa prodigieuse mobilité ce Saint, presque notre contemporain, « à la fois prêtre et brasseur d'affaires, avide et renoncé, blagueur et mystique, riant mais hanté ». Il fallait, pour écrire ce livre, posséder les hautes couleurs et la vitalité de La Varende.

Un volume. . . . . **450** fr.

VIENT DE PARAITRE

COMTE DE LAS CASES

LE MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

PREMIÈRE ÉDITION INTÉGRALE ET CRITIQUE
établie et annotée
par
MARCEL DUNAN
de l'Institut

Deux vol. in-8° brochés : **3.500** fr.
- - - reliés : **4.600** fr.

CHATEAUBRIAND

LETTRES A MADAME RÉCAMIER

recueillies pour la première fois
et présentées d'après les originaux
par
MAURICE LEVAILLANT
avec le concours de
E. BEAU DE LOMÉNIE

Un vol in-8° : **1.350** fr.

FLAMMARION

LE RAYON D'HISTOIRE

ROBERT CHRISTOPHE

LE DUC DE MORNY

"Empereur des Français sous Napoléon III"

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

la mise à jour d'un atlas de réputation mondiale

ATLAS VIDAL-LABLACHE

le seul grand atlas français historique et géographique

Un fort volume de format 29 × 39, relié simili cuir, montage sur vis permettant la mise à jour des cartes, 385 cartes et cartons, index de 32.000 noms. **6.800 fr.**

MAURICE DUVERGER

LES PARTIS POLITIQUES

Un fort volume in-8° de 476 pages, 45 figures et graphiques . **1.100 fr.**

RENÉ JASINSKI

MOLIÈRE ET LE "MISANTHROPE"

Un fort volume in-8° de 328 pages, broché . . . . . **900 fr.**

PIERRE-HENRI SIMON

TÉMOINS DE L'HOMME

Proust - Gide - Valéry - Claudel - Montherlant - Bernanos Malraux - Sartre - Camus

Un volume in-8° de 192 pages sur Alfa Navarre . . . . . **600 fr.**

COLLECTION ARMAND COLIN

Dernières Nouveautés :

P. MARRES : *La vigne et le vin en France.* - Em. LEROUX et A. LEROY : *La philosophie anglaise classique.* - M. LEBLANC : *La technique du vide.* G. VERRIEST : *Les nombres et les espaces.* - A. VILLIERS : *La psychologie de l'art dramatique.* - Prof. A. SEZARY : *Les maladies vénériennes.* - Ch. CORBET : *La littérature russe.*

Chaque volume in-16, 224 pages, broché. . . . . . **260 fr.**

Armand Colin

COTE DESFOSSÉS

DOCTRINE ECONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE-ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
ou **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF (16 zones).

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF • SNCF • SNCF • SNCF

21-47

NOUVEAUTÉ MICHELINE MORIN ***ÉTRENNES***

L'ALPE ENCHANTÉE || **TRAG** LE CHAMOIS

Illustrations en noir et Planches en couleurs de Pierre ROUSSEAU || *Illustrations en deux tons* de SAMIVEL

Chaque volume 18,5 × 23,5, sous couvre-livre en couleurs, broché **400** »; relié .. .. **530** »

BIBLIOTHÈQUE DES BELLES ŒUVRES

Volumes 18,5 × 28

R. KIPLING

LE LIVRE DE LA JUNGLE || **LE SECOND LIVRE DE LA JUNGLE**

Traduction : L. FABULET *et* R. D'HUMIÈRES - *Illustrations :* R. REBOUSSIN

Chaque volume broché **980** »; relié amateur **1.300** »; relié plaque **1.400** »; dos cuir .. **2.000** »

KIM || **CONTES**

Traduction : FABULET, FOUNTAINE-WALKER. *Illustrations :* FOUQUERAY || *Traduction :* FABULET, D'HUMIÈRES, DELUERMOZ

Chaque volume broché **980** »; relié amateur **1.300** »; relié plaque spéciale .. .. **1.400** »

ANDRÉ DEMAISON

LE LIVRE DES BÊTES QU'ON APPELLE SAUVAGES || **LA COMÉDIE ANIMALE**

Illustrations de H. DELUERMOZ

Chaque volume broché **980** »; relié amateur **1.300** »; relié plaque spéciale .. .. **1.400** »

SELMA LAGERLOFF

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON

Traduction de HAMMAR *Illustrations de* REBOUSSIN

Broché **980** »; relié amateur **1.300** »; relié plaque spéciale. .. .. **1.400** »

ALBUMS DE SAMIVEL

(voir catalogue étrennes, envoyé sur demande)

J. H. FABRE

SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES

11 volumes (16 × 25), *illustrés d'après les photos de* P. H. FABRE

Chaque volume broché **1.300** »; relié sous couvre-livre .. .. **1.600** »

La Collection complète, brochée **13.500** »; reliée .. .. **16.500** »

MONSIEUR FABRE

Récit tiré du scénario original de M. DIAMANT-BERGER, *illustré* de 50 photos du film dans lequel Pierre FRESNAY incarne J. H. FABRE

Un volume 14,5 × 20, broché **280** »; relié .. .. **350** »

E. REVEL

J. H. FABRE, L'HOMÈRE DES INSECTES

Sa vie - Son œuvre - Son génie

Un volume 12 × 18,5; broché **320** »; relié sous couvre-livre .. .. **420** »

DELAGRAVE

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

LE DINER SOUS LES MARRONNIERS

Contes et Nouvelles

Sous la douceur apparente, voilà des contes cruels et des improvisations qui sont des jeux de maître... Maupassant et Poë.
ROBERT KEMP

Une vivacité et une présence admirables. Sous l'élégance et la nonchalance d'un parfait conteur court une blessure...
PAUL GUTH

Voici enfin un écrivain qui connaît toutes les ressources de son métier.
ÉMILE BOUVIER

J'écrirai désormais trois noms : Maupassant, Tchékov, Maurois.
GEORGES IMANN

1 volume .. .. **325** fr.

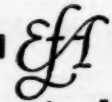
Du même auteur :

TOUJOURS L'INATTENDU ARRIVE

Contes et Nouvelles

1 volume .. .. **285** fr.

ÉDITIONS DES DEUX-RIVES



Pour le Centenaire du Coup d'État

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE
AVANT L'EMPIRE

PAR

MAURICE DE LA FUYE
et ÉMILE-ALBERT BABEAU

Un volume 14 × 22,5 avec un hors-texte ..... 780 fr.

D'ESCLAVE A IMPÉRATRICE

LA VIE ROMANESQUE DE
CATHERINE PREMIÈRE DE RUSSIE

par JOHN DE STUERS

Une plaquette 14 × 22,5 sur simili Japon avec un hors-texte, tirage limité : 550 fr.

EDITIONS FRANÇAISES D'AMSTERDAM

12, Rue Ernest-Psichari, Paris (7e)

Donnez des livres de qualité

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

Une œuvre capitale pour la compréhension de notre temps

YVES DELBARS

LE VRAI STALINE

TOME II

DE LA GUERRE MONDIALE A LA GUERRE FROIDE

Staline et la politique internationale 1939-1951

Un volume : **600** francs

Rappel

LE VRAI STALINE

TOME I

De l'enfance à la dictature totale

Un volume : **500** francs

Dans la Bibliothèque des Voyages

BERTRAND FLORNOY

DÉCOUVERTE DES SOURCES

DES ANDES A LA FORÊT AMAZONIENNE

" Les Sources de l'Amazone, découverte française "

Un volume, photos, croquis : **450** francs

Œuvres de R. L. Stevenson

I. VOYAGES EN FRANCE

Avec un baudet dans les Cévennes - En canoë sur les rivières du Nord

Traduction nouvelle, texte intégral, édition soignée : **600** francs

II. L'ÉTRANGE CAS DU Dr JEKYLL

Suivi de trois nouvelles inédites en français

Traduction nouvelle, texte intégral, édition soignée : **450** francs

La publication méthodique des œuvres de R. L. Stevenson comble une lacune de l'édition française

VIENNENT DE PARAITRE

COLLECTION
LES GRANDES PROFESSIONS FRANÇAISES

CHARLES BRAIBANT
LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN
La vie littéraire
révélée par les meilleurs écrivains

COLLECTION
DANS L'HISTOIRE

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt
CHAPELLES ET SOCIÉTÉS SECRÈTES
La religion, la philosophie
la politique, l'amour, la littérature, l'art, l'avant-garde

EDGAR MORIN
L'HOMME ET LA MORT
Croyances primitives,
crise contemporaine et "avenir" de la mort

COLLECTION
LES GRANDES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES

Professeur P. CHEVALLIER et Docteur J. MOULINIER
LA TRANSFUSION SANGUINE
Les mystères des sangs

VIENNENT DE PARAITRE

GILHUETTE
RENCONTRES AVEC DIEU
"Quelques contacts de mes semblables avec l'absolu"

JOHN CROMPTON
L'ARAIGNÉE
.. et ses mœurs extraordinaires révélées par l'émule
anglais de J-H Fabre

H. OBERJOHANN
MON GORILLE ET MON CHIMPANZÉ
Un grand chasseur et ses encombrantes captures

CORRÊA

ENFIN! UN ROMAN

ROGER VAILLAND

UN JEUNE HOMME SEUL

QUI SOULÈVE DE VIVES POLÉMIQUES

"Un des tout premiers de sa génération. Il est celui dont on peut le plus sûrement jurer qu'il égale les aînés immédiats" (Opéra)

"Une allègre férocité" RENÉ LALOU (Nouvelles Littéraires)

Le roman, étagé en tableaux généralement bien venus, en dialogues excellents, progresse comme une démonstration." MAURICE NADEAU (Combat)

"Mais quel bon roman c'est quand même" ROBERT COIPLET (Le Monde)

" Un jeune homme seul " se lit d'un trait, et vite. Le livre refermé il donne un extraordinaire sentiment de durée, de richesse, d'épaisseur. C'est un livre bref (250 pages). • C'est pourtant un extraordinaire roman-fleuve. Ce n'est pas un livre bavard. Il est pourtant inépuisable". CLAUDE ROY (Libération)

"Désormais, Roger Vailland a cessé d'appartenir à la littérature tout court" JANE ALBERT-HESSE (Franc-Tireur)

"Avec "Un jeune homme seul", l'écrivain reprend le dessus, semble manifester que l'écriture lui importe davantage que l'intention de prouver" ROGER STEPHANE (L'Observateur)

"Ce drame pour marionnettes. Une sorte d'image d'Epinal en couleurs d'affiches" ANDRÉ ROUSSEAUX (Figaro Littéraire)

"Entre tous les romans de Vailland, le mieux écrit, celui où l'intrigue est nouée avec le plus de virtuosité, celui enfin où les personnages vivent avec le plus d'évidence" ANDRÉ WURMSER (Lettres Françaises)

"Le talent de Roger Vailland tient dans une vision aigue et personnelle du caractère des individus, dans un art très net du récit, du dialogue qui rend la lecture de ses romans fort attachante et dissipe à l'instant le soupçon même de l'ennui" KLEBER HAEDENS (France-Dimanche)

"Quel plaisir aigu m'ont donné ces deux cent cinquante pages dont tel autre aurait tiré trois tomes" MICHEL VIVIER (Aspects de la France)

Du même auteur :

DROLE DE JEU, roman (60e mille)
HELOISE ET ABELARD, drame
BON PIED, BON ŒIL, roman
BOROBOUDOUR, Voyage à Bali, Java et autres îles

CORRÊA

romans

NICOLE DUTREIL

Lieu d'Asile

•

CLAUDE MARTINE

Arthur et Olympe s'entendent

•

LÉON AREGA

A l'Essai

•

G. E. CLANCIER

Dernière Heure

•

JACQUES DHIE

Ils ne sont pas des Anges

•

MICHEL VINAVER

L'Objecteur

nrf

romans

YVONNE ESCOULA
L'Apatride

•

F. R. BASTIDE
La Lumière et le Fouet

•

RENÉ-JEAN CLOT
Le Poil de la Bête

•

JEAN DUVIGNAUD
Les Idoles sacrifiées

•

FELICIEN MARCEAU
Capri petite Ile

nrf

La HAUSSE des cours à la Bourse de Paris

a atteint 40 p. 100 depuis le début de l'année
Cette hausse n'a pas surpris les abonnés de

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

" LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE "

qui, chaque semaine, dans ses commentaires sur la Bourse, continue à signaler l'opportunité d'achats judicieux.

Éditoriaux de : A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; Ch. RIST et L. BAUDIN, de l'Institut ; J. PERCEROU, F. TREVOUX, P. VIGREUX, H. HORNBOSTEL, Professeurs de Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur général des Finances ; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique, etc...

Trois revues complètes avec appréciation sur les valeurs : **Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales.**

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital.**
Indications sur certaines **valeurs susceptibles de hausse.**
Cote complète des Bourses de Paris et de Province, etc...

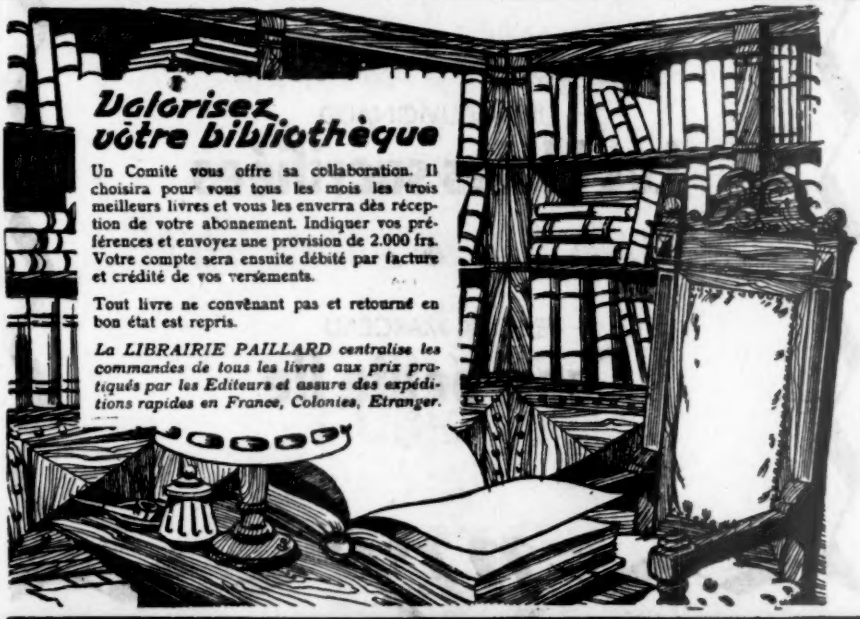
L'OPINION, ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : un an : **1.200** fr. - 6 mois : **725** fr. - *ESSAI UN MOIS :* **100** fr.

Nos éditions de luxe :

ROUBAIX-TOURCOING, *128 pages abondamment illustrées, Envoi franco :* **400** fr.
FRANCHE-COMTÉ, *168 pages :* **475** fr. - LILLE et la FLANDRE, *144 pages :* **475** fr.
LE CHEMIN DE FER DE 1950 : **400** fr.
ORLÉANAIS-BLÉSOIS, *144 pages :* **475** fr. - COGNAC et les CHARENTES : **400** fr.
PAYS NANTAIS-VENDÉE : **475** fr. - LA TOURAINE : **500** fr.

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e • Compte postal : 5110-71 PARIS



LIBRAIRIE PAILLARD
1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

PLON

FEUX CROISÉS **GEORGE ELIOT**

MIDDLEMARCH

ROMAN

Traduit de l'Anglais par Albine Loisy.

LES DEUX VOLUMES . . . . . In-8° soleil 1.200 Fr.

JEAN ROUNAULT

MON AMI VASSIA

SOUVENIRS DU DONETZ

avec une préface de

Gabriel Marcel

NOUVELLE ÉDITION 13×20 450 Fr.

VINCENT SHEEAN

LE CHEMIN VERS LA LUMIÈRE

Traduit de l'américain

par C. Elzac et J. Sellers

COLLECTION "L'ÉPI" . In-16 360 Fr.

GERMAINE BEAUMONT

SILSAUVE

ROMAN

In-8° soleil . . . . . 630 Fr.

ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

JEAN ANOUILH

PIÈCES BRILLANTES

LA RÉPÉTITION OU L'AMOUR PUNI

L'INVITATION AU CHATEAU

L'ÉCOLE DES PÈRES

COLOMBE

In-16 . . . . . 750 Fr.

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS VIe

PRIX NOBEL 1951

PÄR LAGERKVIST

Le Nain

Barabbas

UN SUCCÈS

ANNE DE TOURVILLE

Jabadao

roman

« Étrange histoire, certes; étrange livre aussi... si on a choisi de l'aimer, il faut penser qu'il est, à maints égards, inoubliable. »

Jean Blanzat.

« C'est un bijou d'art, barbare et fignolé... La musique que nous fait entendre Mme Anne de Tourville est toute de mélodies rares, de thèmes précieux sur des gammes inouïes, soutenues d'harmonies travaillées, élégantes presque dans la sauvagerie. »

Robert Kemp.

« Farouche, certes, et violente, lyrique, familière aussi, toute ruisselante d'images et de mouvements, de légendes, de sortilèges et de campagne, passionnée, romantique à perdre haleine. »

Marcel Arland.

1 vol. 480 fr.